1000 ans d'histoire
autour du monde

Jean-Joseph Julaud
Illustré par Anne-Lise Combeaud



F1RST ÉDITIONS

Jean-Joseph Julaud
Illustré par Anne-Lise Combeaud

1000 ans d'histoire
autour du monde



ISBN : 978-2-412-07692-7
ISBN numérique : 978-2-412-08079-5

Correction : Arianne Fort

Éditions First, un département d'Édi8
92, avenue de France
75013 Paris – France
Tél : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
Email : firstinfo@efirst.com
Site Internet : www.editionsfirst.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Sommaire

Avant-propos

Que diriez-vous d'un voyage dans le temps, qui durerait 1 000 ans ? Un circuit passant par la Chine et le Pérou, le Maroc et le Tibet, le Mexique et la Russie ? Un périple traversant tant d'autres pays que vous irez d'étonnements en émerveillements, de belles surprises en moments de stupeur, à la rencontre du meilleur comme du pire de l'humanité ; un voyage un peu chahuté mais qui, à coup sûr, enrichira votre culture et comblera votre curiosité ?

Eh bien, ce voyage commence ici, dès la première page tournée, vous voici transporté au Xe siècle, chez Vladimir Ier ! Suivez bien le récit de ses aventures, celles de sa descendance… Royale, la surprise, n'est-ce pas ?

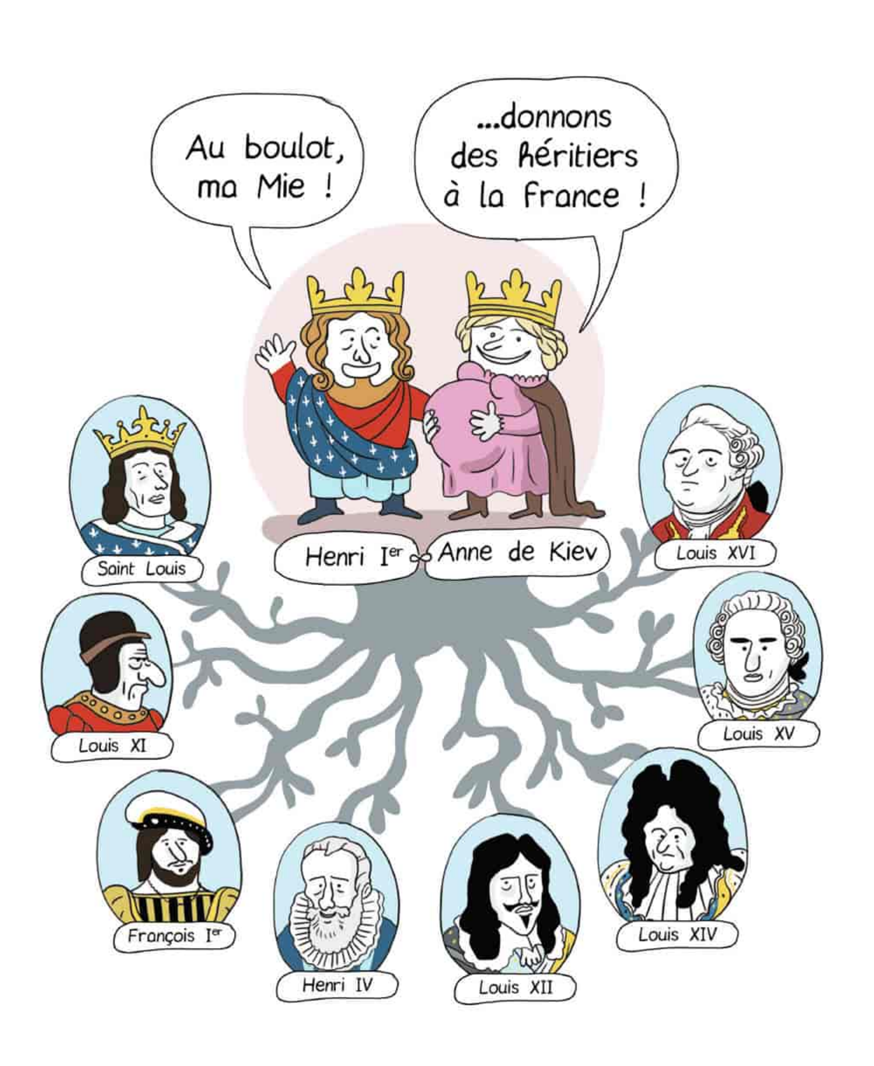
Au programme : des batailles, des portraits, des histoires d'amour, des épopées au jour le jour, depuis l'an 1000, où les mouvements de la géopolitique s'accélèrent, jusqu'à 2001, où s'ouvre un XXIe siècle mondialisé… Et puisque sans cesse bouillonne l'humaine imagination, vous verrez se succéder de siècle en siècle les grandes inventions et découvertes, du gouvernail d'étambot à l'aspirine, du clavecin à la débéloire. La débéloire ? Mais qu'est-ce donc ? Embarquement immédiat ! Vous saurez tout de cette machine, et tout ou presque du monde ! Le temps s'en va, revient, la guerre, la paix, l'espoir et le génie, aux quatre coins du monde… Entrez dans la ronde !

Le xe siècle



980

Vladimir Ier, père de la Sainte Russie



Nous sommes le 19 février 1054. Chaussez vos bottes à semelle épaisse, saisissez-vous d'un bon bâton de pèlerin. Nous partons vers l'est, nous sommes invités chez le prince Iaroslav, dans la ville de Kiev.

Rame, rame, rameur, ramez…

Kiev ? N'est-ce point cette cité arrosée par le fleuve Dniepr ? Et ce fleuve Dniepr ne prendrait-il point sa source dans les collines de Valdaï, tout près de la Scandinavie, terminant sa course de 2 300 km dans la mer Noire ? Tout à fait exact : vous venez de comprendre que sur ce fleuve Dniepr se sont aventurés un jour des hommes du Nord, des Scandinaves, ceux qui rament, rament sur les eaux douces, c'est-à-dire, en langue du Nord, les Roths ou Ruotsi. Et ce mot « Ruotsi » a donné le mot « Rus » puis « Russe ».

De l'ambre contre de l'or

Ces Scandinaves ont développé le commerce entre leur pays et Constantinople. Ainsi se sont échangés le bois, les peaux et l'ambre des bords de la Baltique contre l'or, les soieries et le miel de la mer Noire. Et Kiev, qui représentait une halte importante sur cette route commerciale, s'est enrichie. Les territoires qu'elle gouvernait se sont agrandis au point de former au XIe siècle le plus grand État d'Europe par la superficie !

Bienvenue chez Iaroslav !

Nous voici arrivés chez le prince Iaroslav, à Kiev. Écoutons-le qui nous parle de son père :

> « Vladimir Ier, mon père, a dû tuer son frère pour devenir prince de Kiev vers 980. Puis il a tué le prince de Polotsk, province proche de

Scandinavie. Il a tué ensuite ceux qui menaçaient les Bulgares… Mais c’était aussi un tendre : il possédait 800 concubines. L’empereur d’Orient lui en offrit une de plus : sa propre sœur, Anne, en récompense de l’aide qu’il lui avait apportée pour mater une révolte. Eh bien, pour les beaux yeux d’Anne, il a répudié ses 800 concubines, puis il a reçu le baptême en 988, adoptant pour tout son pays le christianisme byzantin ! Nous sommes donc tous devenus orthodoxes. Ainsi, mon père, Vladimir Ier, est considéré comme le père de la Sainte Russie. Moi, Iaroslav, je suis devenu Grand Prince de Kiev en 1019, quatre ans après la mort de mon père. J’ai lutté contre tous nos ennemis et réussi à agrandir encore nos territoires, ceux qu’on appelle Rus’ de Kiev. Mais je me sens las, si las, en ce 19 février 1054… »

La riche lignée d’Anne de Kiev

En effet, il est très las, Iaroslav le Sage, et nous apprenons qu’il vient de mourir aujourd’hui, 20 février 1054. Ses fils se préparent à prendre sa succession. Iaroslav avait aussi trois filles avec Ingigerd, fille du roi de Suède. Parmi elles, Anne, qui épousera Henri Ier, roi de France, fondant une riche lignée où l’on trouve au fil des générations : Louis VI, Louis VII, Louis VIII, Louis IX, dit saint Louis, et tous les rois qui s’ensuivent…



Le XIe siècle



1040

Ibn Yassin, fondateur des Almoravides

Maroc

Comment enseigner le Coran aux rudes tribus du désert, se demande en 1035 Ibn Ibrahim el-Godali, au retour du pèlerinage de La Mecque. Il demande à un savant de Kairouan, l'un de ses étudiants, mais celui-ci préfère lui indiquer un autre savant de ses amis qui vit dans le Souss, au Maroc. Celui-ci désigne pour répondre à cette entreprise Ibn Yassin. À eux deux, ils fondent un ribat dans une île du Sénégal.

Un ribat ?

Vous vous demandez ce qu'est un ribat… Il s'agit d'un monastère militaire à partir duquel s'effectuent les prédications. Ibn Yassin et Ibn Ibrahim recrutent leurs moines dans une tribu nomade de Berbères sahariens. Ils sont appelés « al-Murabitun », devenu « Almoravides », ce qui signifie tout simplement : « les gens du ribat ».

Ils fondent Marrakech

Les Almoravides vont constituer un empire s’étendant de l’Afrique du Nord au sud de l’Espagne. En 1069, ils fondent Marrakech. En 1091, ils s’emparent de Cordoue, puis de Séville. En 1102, ils conquièrent Valence. En 1147, une nouvelle dynastie – les Almohades – vainc et remplace les Almoravides ; elle disparaîtra en 1276.

1054

Le schisme d’Orient

Constantinople



Quelle est la véritable nature du Christ ? Depuis l'apparition du christianisme, cette question divise tous ceux qui tentent de définir les éléments d'une croyance qu'ils voudraient universelle. Est-il de nature divine ou non ? Si l'on ajoute à tout cela la pratique de la langue grecque pour l'Église de Byzance et celle de la langue latine pour l'Église de Rome, on comprend que personne ne se comprenne plus…

En colère contre Cérulaire !

De plus, les rites diffèrent trop dans la pratique religieuse pour qu'un jour, la fissure entre Byzance et Rome ne devienne cassure. Et ce jour se situe en l'an 1054 : le 16 juillet de cette année-là, la mésentente entre l'Église romaine et celle de Byzance atteint son degré le plus élevé. En effet, le représentant du pape Léon IX, l'intransigeant et très austère Humbert de Moyenmoûtier qui s'est emporté contre Michel Ier Cérulaire, patriarche de Constantinople, dépose sur l'autel de la cathédrale Sainte-Sophie à Constantinople, une bulle papale d'excommunication.

Deux Églises

Cela signifie que deux Églises existent désormais, indépendantes, et tôt ou tard, hélas, ennemies : l'Église catholique romaine avec un pape pour chef, et l'Église orthodoxe dont le représentant est un patriarche. Depuis ce « grand schisme d'Orient », les tentatives de réconciliation se sont succédé, sans succès.

1060

Rodrigue, as-tu du cœur ?

Espagne



Le Cid ! Ah, *Le Cid*… Sans doute connaissez-vous la fameuse pièce de théâtre intitulée ainsi. Écrite par Corneille en 1634, elle met en scène un beau jeune homme, Rodrigue, amoureux d'une belle jeune fille, Chimène. Cela se passe en Castille en des temps très anciens. Le roi de Castille confie l'éducation de son fils au père de Rodrigue, Don Diègue. Le père de Chimène, fort jaloux de ce choix, gifle Don Diègue qui, trop vieux – « Ô rage, ô désespoir… » –, charge Rodrigue de le venger – « Rodrigue, as-tu du cœur ? ». Et Rodrigue tue en duel le père de sa bien-aimée Chimène ! Comment cela va-t-il se terminer ? Vous le saurez en lisant la pièce.

Chimène en récompense

Savez-vous que ce personnage du *Cid* a vraiment existé ? Il s'appelait Rodrigue Diaz de Vivar. Fils de Diego Lainez, riche de plusieurs châteaux dont il s'était emparé, Rodrigue est né en 1043, près de Burgos, en Espagne. Il a presque 20 ans lorsque le roi Alphonse VI de Castille le charge de récupérer le tribut – la somme d'argent – que lui doit son vassal, le souverain du royaume arabo-musulman de Séville. Rodrigue s'acquitte de sa tâche et reçoit en récompense… la nièce du roi, fille du comte d'Oviedo, Lozano de Gormaz : Chimène !

Pour un butin de bétail !

Un jour, au cours d'une incursion dans le royaume voisin, le père de Rodrigue et celui de Chimène rapportent pour butin du bétail. Mécontent du partage, le père de Chimène, Don Gormaz, frappe le père de Rodrigue, Don Diego. Celui-ci charge son fils de le venger. Et Rodrigue tue le père de sa belle… Rodrigue va ensuite se faire mercenaire pour les princes chrétiens ou musulmans, répondant au plus offrant. Il est si vaillant au combat qu'il acquiert le surnom de « Cid » qui signifie « seigneur ». En 1092, les

Almoravides s'emparent de Valence. Rodrigue en fait le siège et reprend la ville dont il devient roi jusqu'à sa mort en 1099. Chimène lui succède et gouverne paisiblement le royaume de Valence. Elle meurt en 1115.

La valeur n'attend point le nombre des années

Entre le Cid de Corneille qui place l'honneur au-dessus de tout, et le Cid de Burgos acquis au plus offrant, peu de ressemblances… sauf cette vaillance précoce qu'interpréta si bien l'acteur Gérard Philipe (1922-1959), peut-être le meilleur Rodrigue de tous les temps : « Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années ! »

1066

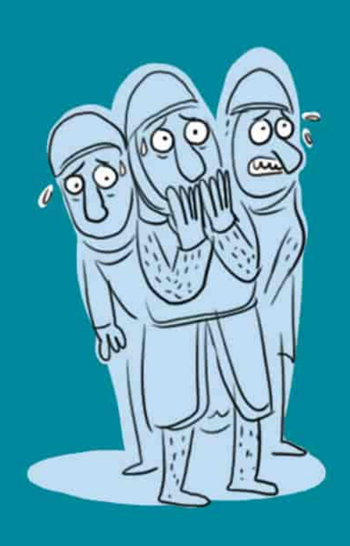
La bataille d’Hastings

Angleterre



Le 14 octobre 1066, des chevaliers normands, bretons, fla- mands, français, commandés par Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, descendant de Rollon, affrontent le roi d’Angleterre Harold à Hastings. Guillaume le Bâtard – ainsi nommé car né en dehors du mariage, sa mère étant la fille d’un tanneur de Falaise – réclame le trône d’Angleterre que son oncle, Édouard le Confesseur, roi défunt, lui avait promis. Harold perd la bataille et meurt. Guillaume, devenu depuis « Le Conquérant », règne alors sur le million d’Anglais de cette époque, imposant peu à peu sa loi et sa langue, un pré-français qui est à l’origine d’une grande partie de la langue anglaise parlée aujourd’hui.

Le XIIe siècle



1170

Thomas Becket, le prêtre turbulent…

Angleterre

Ses parents, riches marchands, sont venus de Normandie s’installer à Londres. C’est là qu’il naît, Thomas Becket, c’est là qu’il grandit avant de partir pour Cantorbéry où il reçoit l’éducation soignée d’un clerc, éducation doublée d’une culture si vaste qu’on l’envoie à Rome pour affaires, puis à Bologne pour étudier le droit. Revenu en Angleterre, il devient l’ami du roi Henri II – le mari d’Aliénor d’Aquitaine – qui lui confie la charge de chancelier.

Un homme de guerre

Thomas Becket est aussi un homme de guerre qui montre sa vaillance en France, dans les rangs anglais, devant Toulouse. En 1162, Henri II le nomme archevêque de Cantorbéry, au sud-est de Londres. C’est à ce moment qu’à la grande surprise du roi et de son entourage, Thomas Becket s’oppose violemment à son souverain afin de défendre les intérêts du pape. Becket, qui aimait les mondanités et le luxe, vit désormais en s’infligeant des souffrances tel le cilice, sorte de gilet de crin et d’épines qui laboure la peau ! Henri II le fait condamner, mais Becket s’enfuit en France.

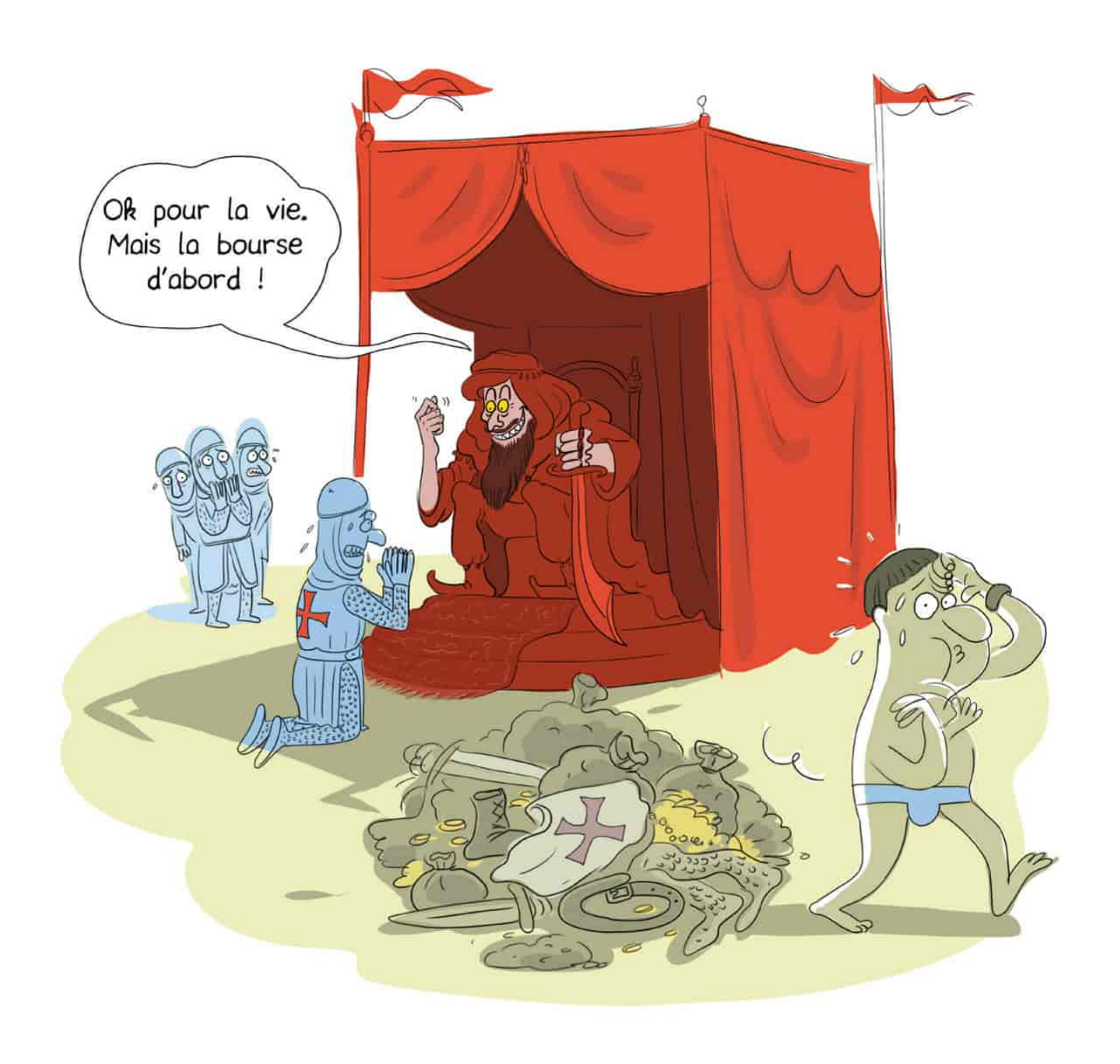
Assassiné !

Le pape, qui trouve tout cela excessif, intervient, tente de réconcilier le roi et son archevêque. Partie gagnée ? Non : Becket, rentré en Angleterre, continue à s’opposer au roi qui, las de ce tintamarre, lâche devant ses courtisans : « N’y a-t-il personne pour me débarrasser de ce prêtre turbulent ? » C’est fait quelques jours plus tard : le 29 décembre 1170, quatre chevaliers lui portent des coups d’épée fatals dans sa cathédrale. Il meurt au pied de l’autel. Son assassinat indigne l’Europe entière. Le pape en fait un saint immédiatement. Sa tombe devient un lieu de pèlerinage, jusqu’à ce que le roi Henri VIII la fasse détruire, sans parvenir à effacer son souvenir, bien vivant aujourd’hui encore.

1187

Saladin vainqueur des Francs

Jérusalem



1187. Depuis 100 ans, les croisés occupent la Syrie et la Palestine. Depuis 100 ans, ils se sont installés à Jérusalem. Les Baudoin et les Amaury se sont succédé sur le trône du royaume de Terre sainte, et parmi ceux qui s'insurgent et s'indignent de leur présence, personne ne semble capable de lutter contre eux. Personne sauf Salâh Ad-Dîn Al-Ayyûbî (oui, l'orthographe est un peu compliquée…) dit, plus simplement, Saladin (ouf !).

La bataille d'Hattin

Saladin est né en 1138 dans la citadelle de Tikrit (Irak). Jeune sunnite fervent et actif, il est envoyé avec son oncle défendre le vizir d'Égypte contre les croisés. Des séries de victoires assoient son autorité, notamment celle contre les Francs en 1169. Il unifie la Syrie qui, jointe aux territoires égyptiens, permet d'encercler les États des croisés. Ceux-ci perdent peu à peu leurs possessions. Le 4 juillet 1187, près du lac de Tibériade en Galilée, à Hattin, l'armée de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, est encerclée par celle de Saladin. Les Francs sont écrasés, faits prisonniers puis presque tous exécutés.

Cité en exemple

Saladin vole alors vers Jérusalem dont il fait le siège, patiemment. Le 2 octobre 1187, la ville se rend. Que va faire Saladin ? Ordonner le même massacre que celui que commirent les croisés en 1099 lors de la prise de la ville ? Une épouvantable, une indigne boucherie ? Non : Saladin demande que les vaincus quittent la ville en file indienne afin qu'aucun massacre sauvage ne puisse avoir lieu. Il veille à la sécurité des perdants – sans oublier de leur faire payer une rançon… Même s'il ne fut pas toujours aussi magnanime – à Hattin, par exemple –, Saladin laisse l'image d'un chef de

guerre remarquable longtemps cité en exemple sous toutes les latitudes. Il noua même des relations d'estime et presque d'amitié avec le plus prestigieux de ses adversaires : Richard Cœur de Lion. Saladin meurt en 1193.

1190

Les Juifs de Norwich

Angleterre

L’antisémitisme, au fil des siècles, possède plusieurs visages, féroces, indignes, criminels. Celui qui a conduit à la Shoah, aux six millions de Juifs exterminés dans les camps nazis pendant la Seconde Guerre mondiale constitue le paroxysme de l’horreur. C’est tout au long de l’histoire que les Juifs ont constitué des cibles faciles en cas de danger, d’épidémies par exemple, ou de délires collectifs. Épisodes souvent oubliés, ce qui les rend deux fois impardonnables.

Tous massacrés !

Qui a entendu parler, par exemple, du massacre des Juifs de Norwich, en Angleterre ? L’affaire commence en 1144 : un jeune garçon de 12 ans prénommé Guillaume est retrouvé criblé de coups de couteau. Le clergé de la ville accuse alors les Juifs d’avoir commis ce crime afin de préparer, avec le sang recueilli, le pain de la Pâque. Le shérif de Norwich parvient à faire taire cette odieuse accusation, mais la rumeur commence son ignoble parcours : les Juifs pratiquent le meurtre rituel. Et cette rumeur ne va cesser d’enfler au point qu’en 1189, des attaques meurtrières sont conduites contre

les Juifs de Londres, puis contre ceux de toute l'Angleterre. Et, comble de l'horreur, le 6 février 1190, tous les Juifs de Norwich sont massacrés !

Chassés d'Angleterre, de France, d'Espagne…

D'autres accusations aussi folles seront lancées contre les populations juives dans de nombreux pays, dont la France en 1179 : un petit garçon, Richard, aurait été victime lui aussi d'un meurtre rituel. Tout cela conduit peu à peu à l'expulsion des Juifs : ils sont chassés d'Angleterre en 1290, de France en 1306 par Philippe le Bel, des principautés allemandes en 1450, d'Espagne en 1492…

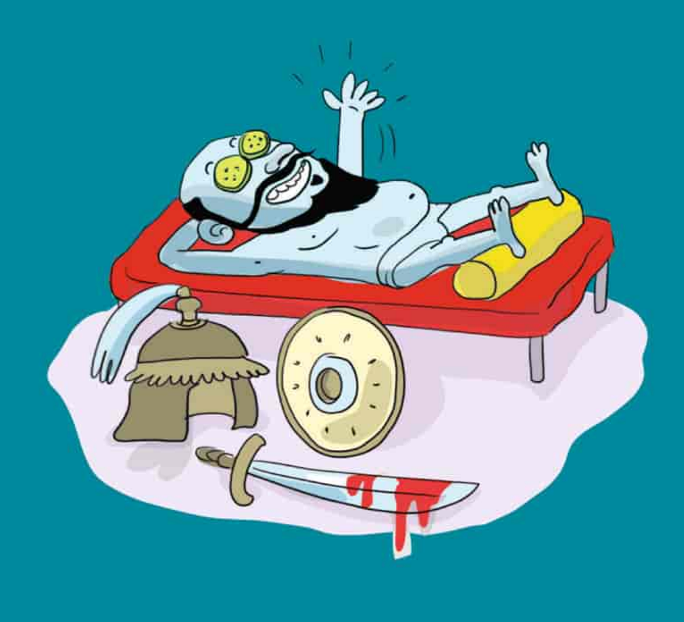
Une grande invention du XIIe siècle

1120 : le gouvernail d’étambot

Au XIIe siècle, d’abord en Europe du Nord, la rame latérale des navires disparaît : on place un gouvernail sur l’étambot, partie centrale et verticale située à l’arrière du bateau. Le gouvernail d’étambot permet d’agrandir la taille des vaisseaux qui bientôt partiront vers le Nouveau Monde.



Le XIIIe siècle



1200

Gengis Kahn, la terreur mongole

Mongolie



« Je reviens à la simplicité, je retourne à la pureté. » Ainsi parle Temudjin, né aux environs de 1160 en Mongolie, mort en 1227. Au nom de cette philosophie de lutte contre le luxe, il va devenir, après ses premières conquêtes commencées à l'âge de 15 ans dans les steppes mongoles, le chef universel, le Khan, Gengis Khan ! Débute alors une chevauchée conquérante d'une ampleur et d'une sauvagerie telles que le monde n'en a guère connues depuis. La Chine est conquise, le Turkestan, l'Afghanistan, la Perse sont annexés.

Des villes brillantes telles Boukhara et Samarcande sont rasées, les habitants massacrés. Téhéran est mise à sac. La Géorgie, le Caucase, la Crimée sont dévastés. Après la reddition de la ville de Merv, les habitants sont tous décapités, et leurs têtes montées en pyramide gigantesque devant les remparts vaincus ! Tous les chiens et les chats sont tués ! Les hordes de Gengis Kahn répandent une terreur telle que, dès qu'elles s'annoncent, les villes se vident. Mais Gengis Kahn est aussi un organisateur hors pair qui installe dans les pays conquis une administration efficace. À sa mort, l'Asie est unifiée, et un siècle de paix s'annonce. Mais à quel prix !

1230

Manco Capac, premier empereur inca

Pérou



Qui était Manco Capac, le premier empereur inca ? Une légende raconte que les quatre frères Ayar et leurs quatre sœurs et épouses sortirent un jour de la grotte Pacaritambo, près de Cuzco, au Pérou. Manco Ayar décida d'éliminer ses trois frères et de ne conserver auprès de lui que sa sœur épouse Mama Occlo. Le couple erra longtemps dans la vallée de Cuzco. Manco plantait de temps en temps son bâton d'or dans le sol et, un jour, ce bâton fut happé par la terre. C'est là que Manco et Mama Occlo bâtirent leur hutte, et dans ce lieu s'établit la capitale de l'empire inca.

Né de l'écume du lac

Une autre légende raconte que le premier empereur inca, Manco Capac, serait né de l'écume du lac Titicaca, son père Inti, le soleil, lui ordonnant de partir civiliser les hommes. Manco, accompagné de Mama Occlo, née aussi de l'écume du lac, s'établirent près de Cuzco, à Huanacauri. Manco enseigna l'agriculture aux hommes et Mama le tissage aux femmes.

Vers 1200 de notre ère

La vérité ? On ne la connaît pas, mais on devine qu'à travers ces légendes, il faut imaginer une tribu primitive qui sort de la forêt, tente de s'établir humblement parmi d'autres tribus existantes, avant de les dominer et de bâtir l'empire inca. Tout cela se passe vers l'an 1200 de notre ère. Treize souverains succéderont au fondateur légendaire Manco Capac. L'empire inca deviendra immense, occupant presque toute la côte ouest de l'Amérique du Sud. Puis, un jour de 1572, les Espagnols, ayant détruit l'empire, la civilisation et la culture incas, décapiteront le dernier descendant de Manco Capac à Cuzco, qui signifie « le nombril du monde ».

1274

Thomas d'Aquin, le bœuf muet

Italie

En 1224, au château de Rocca Secca, près de la petite ville d'Aquino, entre Rome et Naples, naît un petit Thomas dans une famille noble, modeste et pleine d'ambition.

Un tison contre la belle !

Thomas fait ses études dans l'abbaye du Mont-Cassin toute proche, et ses parents le verraient bien devenir un jour prieur de ladite abbaye… Mais Thomas ne l'entend pas de cette oreille et il part pour Naples continuer ses études. Il devient alors dominicain, ordre de frères prêcheurs fondé par Dominique de Guzman pour combattre l'hérésie cathare. Les frères dominicains l'envoient à Paris, mais sa famille ulcérée par ses choix le fait capturer en cours de route et enfermer dans la haute tour du château de Roccasecca ! Là, tous les moyens sont bons pour le faire revenir dans le giron familial : on lui envoie même une superbe créature. Mais Thomas se saisit d'un tison brûlant et fait reculer la belle qui s'enfuit sans demander son reste ! Dans la nuit, il fait un songe : des anges lui ceignent la taille d'une ceinture précieuse en lui disant : « Reçois le don de la chasteté

perpétuelle. » Ainsi délivré de toutes sortes de tourments et pertes de temps, il va être libéré de sa tour.

Nature et raison

Il se consacre alors entièrement à l'étude. Thomas est un homme taciturne, il parle peu, ce qui lui vaut le surnom de « bœuf muet ». Mais un jour, le « bœuf muet » se montre tellement éloquent que son maître, Albert le Grand, en est tout ému et affirme aux étudiants présents : « Lorsque le bœuf mugira, il fera trembler l'Occident. » Maître en théologie en 1256, il enseigne à Paris. Redécouvrant l'œuvre du philo- sophe Aristote, il permet d'unir la foi à l'harmonie, et l'autonomie de la nature à la raison. Son œuvre majeure, la *Somme de théologie*, a-t-elle fait trembler l'Occident ? Sans doute, mais c'est un tremblement fertile et métaphorique, celui de la pensée philosophique. Un tremblement rassurant. Thomas meurt le 2 mars 1274, à 49 ans, alors qu'il allait participer au concile de Lyon. Il est canonisé en 1323 par le pape Jean XXII.

1280

Paolo et Gianciotto Malatesta et Francesca de Rimini

Italie

Février 1283. Paolo Malatesta, un magnifique jeune homme, revient de guerre auréolé de gloire. Nous sommes à Rimini, sur la côte nord-est de l'Italie. Paolo revient au château où, de loin, l'observe Francesca, la femme que son frère a épousée huit ans plus tôt, par intérêt politique, sur ordre de leurs pères respectifs.

La plus belle des femmes

Le frère de Paolo, Gianciotto, est un guerrier hardi, un homme respecté à Rimini et dans toute l'Italie, mais il est difforme, boiteux, laid, très laid. Et Francesca est la plus belle des femmes que les terres de Ravenne à Palerme aient jamais portées. Paolo est amoureux de Francesca. La guerre qu'il a traversée, toujours vainqueur, n'a pas éteint les braises de l'amour qui deviennent flamme dévorante dès qu'apparaît Francesca.

Gianciotto frappe, frappe…

Un jour passe, deux jours, une nuit… Soudain surgit Gianciotto dans la chambre de Paolo. Il devine, il sait que Francesca est là. Les deux amants sont enlacés. Gianciotto tire son poignard et frappe, frappe, frappe… Unis pour toujours, Paolo et Francesca meurent dans un baiser éternel.

Dante, Tchaïkovski, Rachmaninoff…

Cette histoire tragique a inspiré de très nombreuses œuvres littéraires, musicales ou picturales. On la retrouve dans *La Divine comédie* de Dante, dans une tragédie de Gabriele D'Annunzio, dans un poème symphonique de Tchaïkovski, dans un opéra de Rachmaninoff. Les peintres Ingres et Gustave Doré, le sculpteur Auguste Rodin ont représenté Francesca de Rimini. Voulez-vous voir les amants figés dans leurs amours assassinées ? Allez au musée d'Orsay à Paris, et cherchez le tableau du peintre Alexandre Cabanel (1823-1889), *La Mort de Francesca de Rimini et de Paolo Malatesta*. Paolo, Francesca, *requiescat in pace*…

Les grandes inventions du XIIIe siècle



1250 : la brouette arrive en Europe

Qui a inventé la brouette ? Les Chinois, au Ier siècle de notre ère. Elle apparaît en Europe dans certains dessins aux environs de 1250. Son emploi

se généralise ensuite sur les chantiers de construction et dans les travaux agricoles. Voilà donc 770 ans qu’on se sert de cet instrument de transport en France. 770 ans, et des brouettes…

1252 : le florin de Florence

Au milieu du XIIIe siècle, après avoir connu des turbulences guerrières, dans la ville de Florence, la corporation des changeurs et banquiers crée, en 1252, le florin qui devient pour des siècles la monnaie privilégiée pour les échanges internationaux.



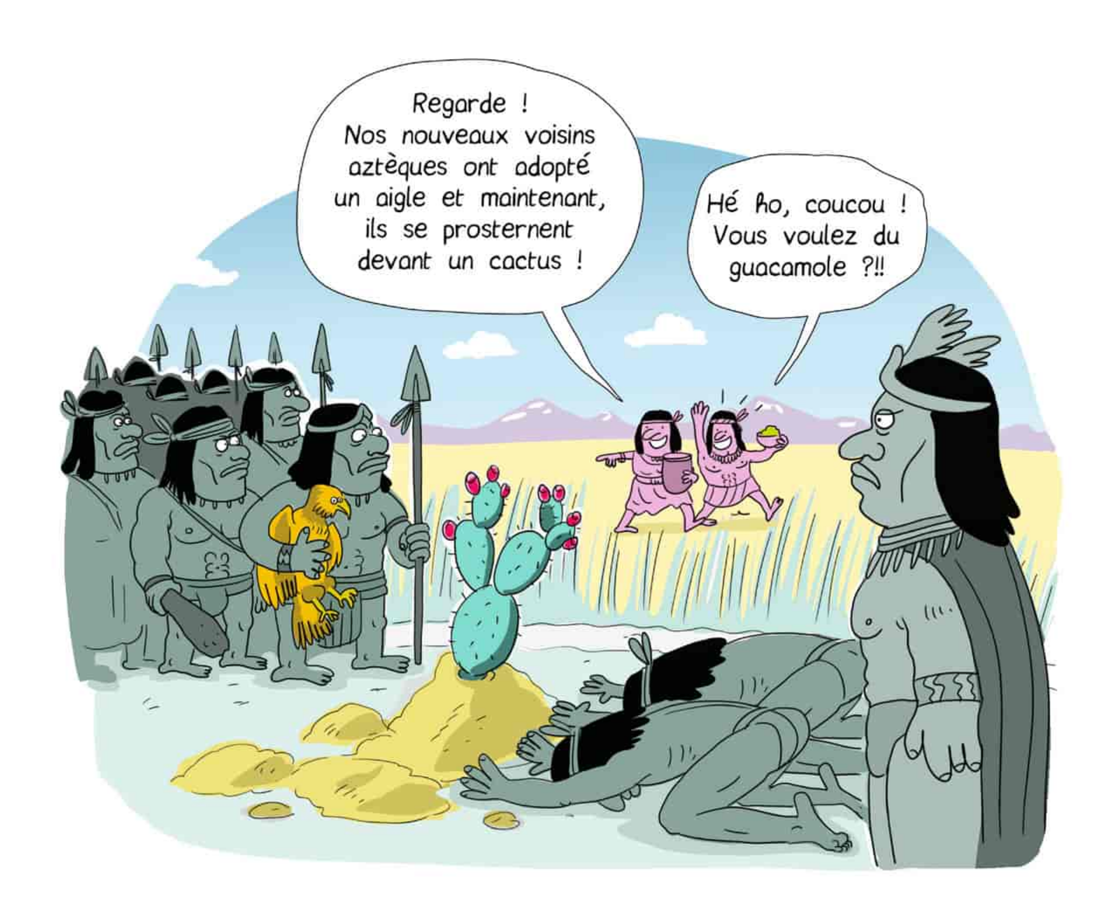
Le XIVe siècle



1300

Le serpent du drapeau

Mexique



Vers 1300, une petite tribu erre dans une zone désertique proche de la ville actuelle de Mexico. Cette errance dure des dizaines d'années. La petite tribu nomade se nourrit des produits de la chasse au lapin, de petits animaux

divers, d'oiseaux. Ceux qui la composent disent venir d'une île lointaine qu'ils nomment Aztlan ; dans leur mémoire collective, c'est une sorte de paradis terrestre, bordé de brumes si denses qu'il est impossible de la retrouver. Ils l'ont quittée pour une autre terre promise, celle qu'ils cherchent désespérément.

Un aigle, les ailes déployées…

Ce peuple d'Aztlan – les Aztèques – consulte et écoute chaque jour le dieu Uitzilopochtli, transporté à dos d'homme dans une sorte de gros cocon étrange. On ne le voit pas mais il délivre des messages de toutes sortes, dont celui-ci, sur lequel repose l'espoir de la petite tribu : « Vous verrez un jour, parmi les joncs et les roseaux, un aigle, dressé allègrement sur la pierre. Il aura les ailes déployées et mangera le nochtli. De ses serres, il le déchirera. Lorsqu'il vous verra, il baissera la tête. Là sera votre terre. » Le nochtli, c'est la figue de barbarie, si semblable au cœur humain que les prêtres arrachent de la poitrine des sacrifiés au sommet des pyramides dressées vers le soleil.

La ville des Mexicas

La prophétie se réalise donc vers l'an 1300 : un jour, les Aztèques arrivent aux abords d'un lac immense sur les berges duquel sont déjà installées d'autres tribus, les féroces Chichimèques entre autres. Aux nouveaux arrivants n'est donc accordé qu'une masse rocheuse au milieu des marécages, et, miracle, à travers les joncs, l'aigle est bien là, ailes déployées, et il déchire et dévore un nochtli. Les Aztèques – ou Mexicas, c'est leur autre nom – s'installent et fondent la ville de Tenochtitlan, l'ancêtre de Mexico, ville des Mexicas. Tenochtitlan, c'est le lieu (« tlan ») où sur la pierre (« te ») fut dévoré le « nochtli », le fuit du figuier de

barbarie : Te – nocht(l)i – tlan. Cette ville éblouira par sa splendeur les conquistadors de Hernan Cortès qui la vaincront et la détruiront en 1521.

Une symbolique européenne

Aujourd'hui, sur le drapeau du Mexique, on voit, dressé sur un figuier de barbarie, un aigle tenant en son bec un serpent. Cette symbolique simpliste du vainqueur et du vaincu est un apport de la civilisation européenne, une image étrangère à la pensée des hommes d'Aztlan, seulement préoccupés d'un juste renouvellement de toutes les énergies de l'univers en pratiquant, au sommet de leurs pyramides, le sacrifice des vaincus au combat ou des heureux élus offerts à la lumière.

1302

Les matines de Bruges

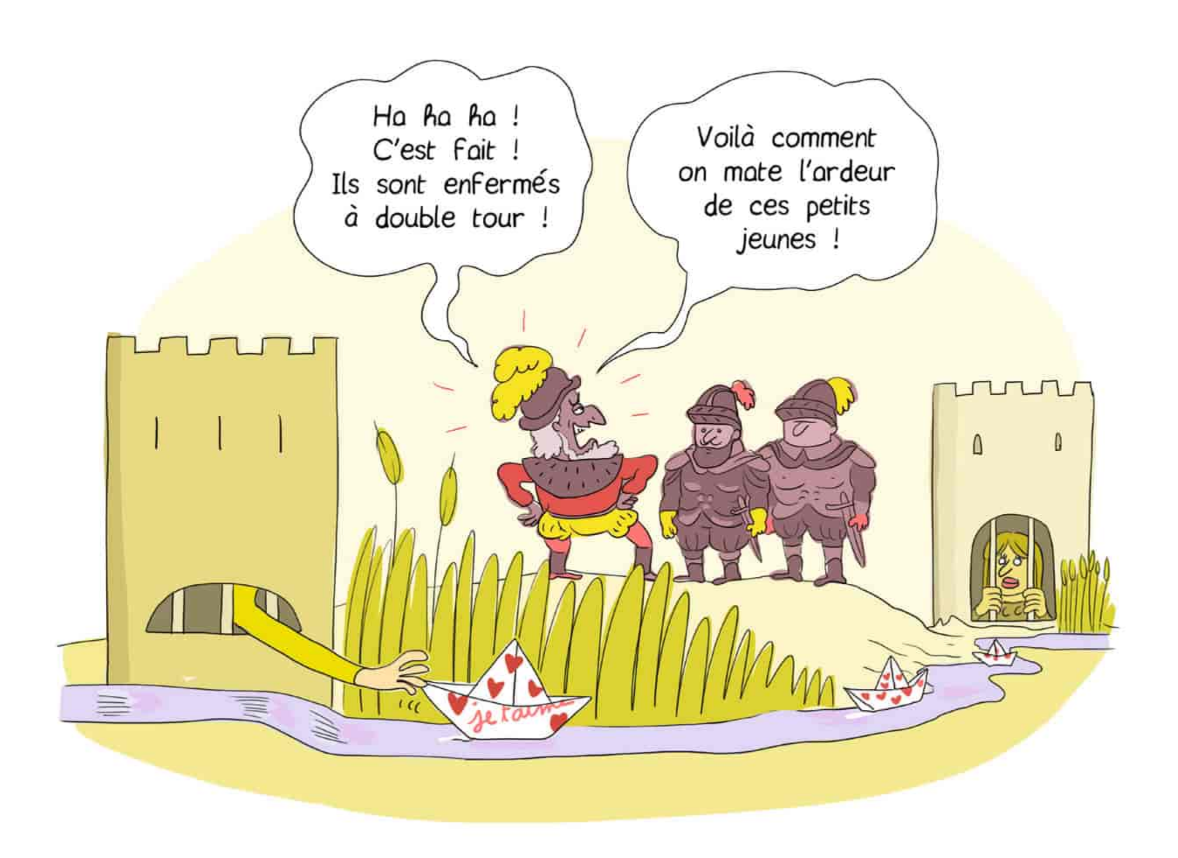
Belgique

Mécontent que le roi de France Philippe le Bel dévalue l'écu d'or, le roi d'Angleterre décide de bloquer les exportations de laine vers la Flandre, principale utilisatrice de ce matériau pour la confection de ses étoffes. Aussitôt, les habitants de la ville de Bruges décident de se venger du roi de France de la façon suivante : le roi avait envoyé en Flandre, et notamment à Bruges, une garnison d'un millier d'hommes logés chez l'habitant. Les bourgeois brugeois décidèrent tout simplement de les passer au fil de l'épée. Mais pour faciliter la tâche, ils attendirent la nuit. C'est ainsi que dans la nuit du 18 mai 1302, le millier de Français envoyés en Flandre passa de vie à trépas pendant son sommeil pour calmer la colère des bourgeois.

1340

Alphonse IV de Portugal et la reine morte

Portugal



24 août 1339. Dans la cathédrale de Lisbonne, Pierre de Portugal, fils du roi Alphonse IV de Portugal, épouse Constance de Castille, mariage arrangé

pour des raisons politiques. Parmi les suivantes de Constance, Pierre, le marié contre son gré, remarque une splendide jeune fille au « long col de cygne », aux yeux d'un vert étrange, au regard troublant. Et Pierre, en pleine cérémonie nuptiale tombe amoureux… de la belle Inès de Castro !

Pierre amoureux fou

Évidemment, cet amour partagé ne va pas être facile à vivre, d'autant plus que les amants s'en cachent de moins en moins au fil des jours. Le roi Alphonse IV (1291-1357), mis au courant de l'idylle, envoie Inès au couvent, que borde un canal longeant un peu plus loin le palais royal… Les amants communiquent en s'envoyant sur de petites nefs fragiles, au fil de l'eau, leurs serments éternels. Alphonse IV éloigne davantage Inès, l'envoie en exil. L'amour redouble. En 1345, Constance meurt en mettant au monde le futur roi Ferdinand Ier de Portugal.

Pierre fou de douleur

Pierre fait revenir auprès de lui, contre l'avis de son père, son amante éperdue. Alphonse IV veut remarier Pierre à une femme de sang royal. Pierre refuse, vit avec Inès. Des enfants naissent. Les Castro commencent à s'inscrire dangereusement dans la sphère du pouvoir. Que faire, se demande le roi Alphonse IV ? Il trouve alors cette solution radicale : le 7 janvier 1355, il fait assassiner Inès ! Pierre, fou de douleur, entre en révolte contre son père qui meurt deux ans plus tard.

Pierre se venge

Devenu roi, Pierre se venge des assassins d'Inès : il leur fait arracher le cœur ! Non content de cette vengeance, il fait exhumer Inès, lui organise

des funérailles extraordinaires, fait élever, pour elle et pour lui, deux splendides tombeaux. Pierre sera déposé dans le sien à sa mort, en janvier 1367. C’est Ferdinand, le fils de Constance, qui lui succède. Le drame vécu par Pierre et Inès a inspiré de nombreuses œuvres, comme *La Reine morte*, d’Henri de Montherlant, pièce écrite en 1942, représentée le 8 décembre de la même année à la Comédie française avec Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault.

1356

Bâle, tremblement de terre

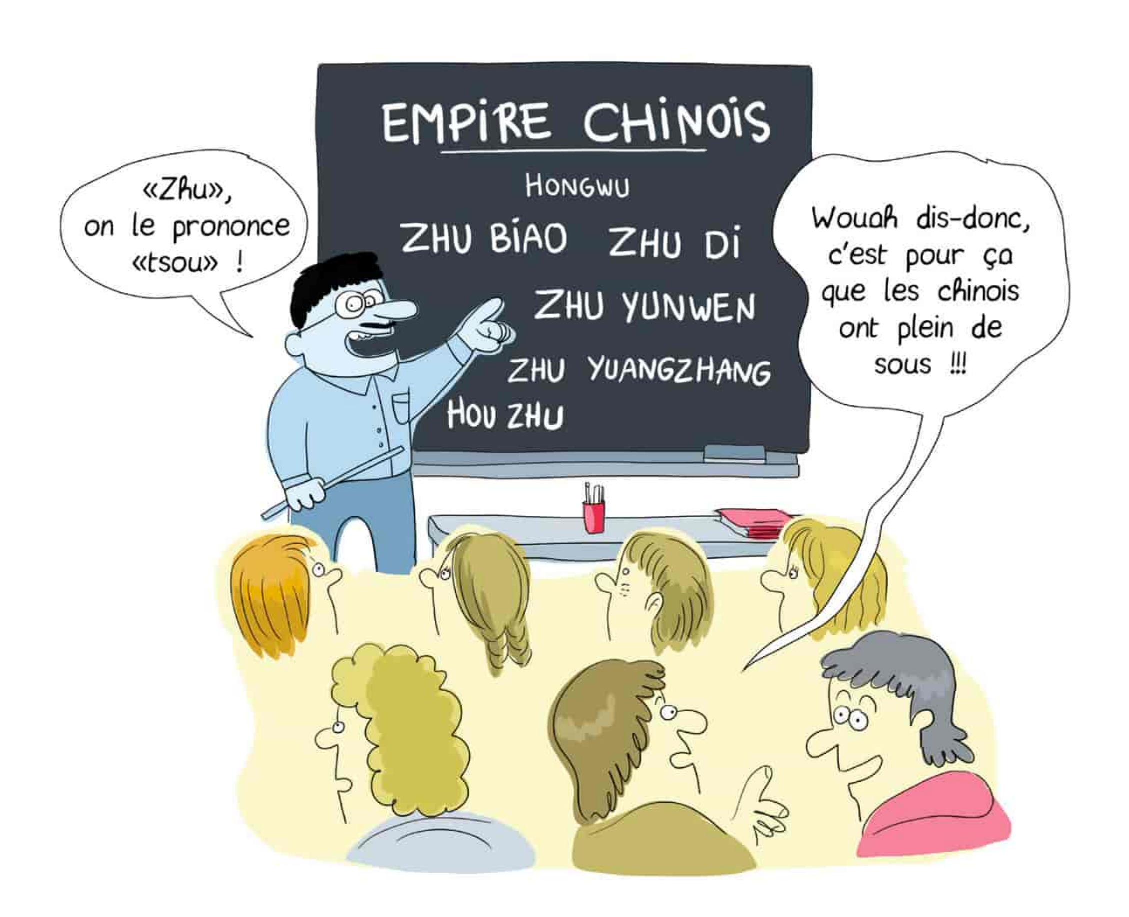
Suisse

Le soir du 18 octobre 1356, les habitants de la ville de Bâle, après avoir vaqué à leurs occupations coutumières, rentrent chez eux, dînent, puis vont dormir. Alors qu'ils viennent de souffler leurs chandelles ou s'apprêtent à le faire, une formidable secousse accompagnée d'un bruit épouvantable les précipite hors de chez eux. La secousse se prolonge, le bruit aussi, cela dure des minutes interminables. Des maisons s'écroulent, des édifices se lézardent. Bâle et sa région subissent le plus important tremblement de terre de l'Europe centrale. Des répliques vont se produire dans les jours et les semaines qui suivent. Ce séisme est ressenti jusqu'en Île-de-France. Son intensité a été évaluée par des savants suisses à 6,9 sur l'échelle de Richter (qui date de 1935). Plus de 300 personnes trouvent la mort dans la ville de Bâle.

1370

Hongwu, la naissance des Ming en Chine

Chine



Nous sommes au début du XIVe siècle, en Chine. Depuis 1271, la dynastie mongole Yuan règne sans partage et pratique une discrimination insupportable contre les Han, peuple chinois qui va se révolter, conduit par un pauvre paysan, né en 1328, devenu moine puis général : Zhu Yuanzhang. Les Mongols vaincus s'enfuient de la ville de Pékin où ils s'étaient établis. Zhu Yuanzhang acquiert une grande popularité auprès du peuple car il interdit à ses soldats le pillage des villes ou villages vaincus. Installé à Nankin, il va conquérir l'empire en douze ans. Il se proclame empereur en 1368, sous le nom de Hongwu. Ainsi naît la dynastie des Ming.

Hongwu, très méfiant, pratique avec beaucoup de zèle l'élimination de tous ceux qui pourraient menacer son pouvoir dans son entourage, en particulier les fonctionnaires et les eunuques (hommes castrés aux responsabilités importantes) au service de l'empire, dont il redoute une coalition offensive. Des programmes d'irrigation, de reboisement et une mise en valeur des terres restaurent une économie ruinée par les Mongols. Il désigne pour successeur son fils aîné, Zhu Biao, qui meurt avant lui de sorte que c'est son petit-fils Zhu Yunwen qui devient empereur. Mais Zhu Di, frère de Zhu Biao, refuse cette situation. Il entre en conflit avec son neveu, fait incendier son palais de Nankin. Zhu Yuwen y meurt avec toute sa famille. Zhu Di devient alors empereur sous le nom de Ming Yongle le 17 juillet 1402.

1380

Bajazet Ier, l’Ottoman foudroyant

Turquie

L’histoire de Bajazet Ier, sultan ottoman (roi turc), va croiser sous vos yeux celle de Tamerlan… Bajazet Ier, né en 1360, devient un jeune homme à l’éducation raffinée, heureux à la cour de son père Mourad Ier, auprès de son frère Yakub et de celle qui lui a été donnée pour femme, Devlet, fille d’un bey ottoman (chef de clan turc) qui lui a donné en cadeau de mariage plusieurs villes importantes.

La bataille de Kosovo

Mais Mourad Ier n’a qu’une idée en tête : conquérir de nouveaux territoires afin d’anéantir l’Empire byzantin, et cela principalement dans les Balkans, ensemble géographique qui comprend la Grèce au sud, et s’étend d’ouest en est de la Croatie à la Bulgarie. En 1389, il organise une expédition contre les Serbes et les Bulgares. L’affrontement a lieu à la bataille de Kosovo qui est indécise mais favorise les Turcs. Mourad Ier y laisse la vie, de même que le souverain serbe, le prince Lazar. C’est Bajazet qui a permis que les troupes de son père n’abandonnent pas le champ de bataille. Il se considère alors comme son successeur, et pour n’avoir pas de rival, fait

immédiatement exécuter son frère Yakub ! De telles décisions rapides lui valent le surnom de « foudroyant ».

Jean de Bourgogne à Nicopolis

Bajazet continue ses tentatives d'invasion, prend (aussi) pour épouse la fille du prince Lazar. L'expansion ottomane inquiète l'Europe. En 1396, Sigismond Ier, roi de Hongrie et futur empereur romain germanique, envoie une armée pour arrêter celle de Bajazet. L'affrontement a lieu en Bulgarie, à Nicopolis. Un contingent français participe à la bataille. On y remarque le duc Jean de Bourgogne qui se comporte si hardiment qu'il reviendra en France avec le surnom de « sans Peur », devenant alors « Jean sans Peur ». Bajazet est victorieux. Il fait plus d'un millier de prisonniers, conserve les plus riches – dont Jean sans Peur – afin de demander une rançon, et il fait exécuter les autres. Les Ottomans accroissent leur présence dans les Balkans.

Tamerlan contre Bajazet

Dès 1394, Bajazet a tenté d'encercler Constantinople. En 1398, il est obligé de lever le siège car Tamerlan et ses troupes sont devenus une menace qui se concrétise le 20 juillet 1402 à la bataille d'Ankara, où Bajazet est fait prisonnier. Il meurt, probablement empoisonné, en 1403. 50 ans plus tard, en 1453, la chute de Constantinople est l'œuvre de son arrière-petit-fils Mehmed II.

En 1672, Jean Racine (1639-1699) écrit une tragédie qui a pour titre *Bajazet*. Elle est fondée sur l'histoire de Mourad IV, sultan ottoman qui, en 1635, fait assassiner ses frères rivaux Bajazet et Orcan. Ce Bajazet au triste sort est le lointain descendant de Bajazet Ier.

1380

Wat Tyler, le révolté anglais

Angleterre



Écoutez, bonnes gens, la belle et triste histoire de Wat Tyler, le pauvre paysan anglais qui crut vaincre l'impôt, puis créer une société égalitaire ! Wat Tyler est né et a grandi dans la campagne londonienne ; il a fait la guerre en France puis est revenu en Angleterre, il s'y est marié, il a eu

plusieurs enfants qu’il élève tant bien que mal, car tous les paysans, en ces temps difficiles, sont écrasés d’impôts.

Des percepteurs zélés

Depuis 1351, après la grande peste qui a tué le tiers de la population anglaise, les salaires sont bloqués. Et les impôts ne cessent d’augmenter pour financer le riche train de vie des nobles. Pour les paysans, la situation est devenue intenable. Beaucoup se laissent séduire par les théories du théologien John Wyclif qui remet en cause l’autorité de l’Église de Rome qu’il juge trop riche. Wyclif rêve d’égalité entre les hommes. Pendant ce temps, les percepteurs appliquent à la lettre les règlements royaux pour traquer les fraudeurs et entrent de force chez les paysans réfractaires afin de leur faire payer les nouvelles taxes votées par le Parlement.

Où était le gentilhomme ?

Un jour de 1381, un percepteur se présente chez le paysan Wat Tyler qui ne peut acquitter son impôt, n’ayant plus d’argent. Le percepteur ne veut pas quitter la maison sans dédommagement. Wat a une fille de 15 ans, belle comme le jour. Le percepteur s’en empare, la violente et se prépare à faire bien davantage. Wat Tyler est saisi d’une colère telle qu’il tue le représentant du roi à coups de marteau. Les paysans des environs, jugeant légitime l’acte de Wat, le choisissent pour chef. Un prêtre, John Ball, le soutient ; il a prêché dans les campagnes la haine du riche, fondant son discours sur cette image : « Quand Adam bêchait et Ève filait, où était donc le gentilhomme ? » La révolte des paysans est en marche. Ils sont 100 000 qui arrivent aux portes de Londres le 10 juin 1381.

L’abolition du servage

Wat Tyler demande à rencontrer le roi Richard II qui n’a pas encore 15 ans ! Celui-ci accepte d’abord, mais pris de peur, il se barricade dans la Tour de Londres que Tyler et sa troupe assiègent. Finalement, Richard II accepte de rencontrer Wat Tyler. Que veulent donc les paysans ? L’abolition du servage, le droit de chasse et de pêche et la suppression des taxes. Prévenu que Robert Knolles, son capitaine de guerre, est en train de rassembler des milliers de soldats autour de Londres, Richard II accepte tout et invite Wat Tyler pour la signature des traités le lendemain, 15 juin.

Wat lâchement assassiné

Wat Tyler vient au rendez-vous avec quelques centaines d’insurgés mais, se sentant menacé, il met la main à son épée. La garde du roi Richard II saisit l’occasion pour l’assassiner. Richard II réussit à disperser ceux qui accompagnaient Wat Tyler en leur faisant mille promesses. Les milliers de paysans révoltés veulent alors repartir chez eux mais Knolles les attend avec ses troupes, et ils sont massacrés, poursuivis, torturés… La répression va croître en horreur pendant des semaines. John Ball qui s’était réfugié dans une abbaye est arrêté, jugé, pendu puis écartelé. C’en est fini du rêve d’égalité nourri par le pauvre paysan Wat Tyler.

1380

Dimitri IV de Russie, le résistant

Russie



Les steppes russes sont immenses et les cavaliers mongols très rapides. À la tête de l'empire turco-mongol, Djotchi (1183-1227), fils aîné de Gengis Kahn, parcourt ces steppes et soumet tous les princes qui lui résistent. Sa « Horde d'Or » est dirigée au fil des décennies par ses descendants, les

Djotchides, qui continuent d’accroître leurs territoires au détriment des Russes.

Un homme courageux

Les chefs de la Horde – les Khans – se succèdent sans parvenir à maintenir l’unité des tribus qui la composent, de sorte que leur autorité se trouve menacée. De plus, les Russes en ont assez de payer un tribut – un impôt – à cette Horde désorganisée et belliqueuse. Mais il faut un homme courageux pour conduire ce refus et l’assumer. Ce sera Dimitri IV Donskoï.

Trois victoires

Dimitri est né à Moscou en 1350. Il en devient Grand-prince. C’est lui qui fait construire le palais du Kremlin et fortifier la ville. Parce que les princes russes refusent de payer le tribut en 1371, les Mongols préparent des représailles d’importance qui commencent en 1373. Mais Dimitri IV et ses troupes leur résistent. Et de nouveau en 1378, puis en 1380. Cette résistance victorieuse trouve sa limite lors de l’affrontement des Russes contre Tokhtamych qui a réussi à remettre de l’ordre dans les Hordes mongoles : en 1382, il met le siège devant Moscou, la ville capitule, elle est dévastée. Mais la dépendance envers la Horde est terminée : Dimitri IV ne consulte pas le Kahn pour transmettre son trône à son fils Vassili. Celui-ci, à la mort de son père en 1389, prend le pouvoir et continue à unifier la Russie.

1390

Tamerlan, la terreur turco-mongole

Ouzbékistan

1387, au milieu de l'année, parce qu'il ne se passe pas grand-chose en France, vous décidez de découvrir de nouveaux horizons. Vous traversez le Saint-Empire romain germanique (l'Allemagne), la Hongrie, l'Anatolie (la Turquie), vous passez en Mésopotamie (l'Irak), vous entrez en Perse (l'Iran) et en novembre en même temps. Là-bas, la ville d'Ispahan…

Des pyramides…

Vous approchez de cette cité prospère, mais qui semble figée dans une torpeur inquiétante en ce 17 novembre 1387. Vous approchez encore et vous apercevez de curieuses pyramides qui s'élèvent à une belle hauteur. Stupéfait, vous vous arrêtez, vous les comptez. Elles sont au nombre de 28. Vous approchez encore. Horreur ! Enfer ! Ces pyramides sont composées de têtes humaines ! À raison de 1 500 têtes par pyramide, le nombre de victimes s'élève à 42 000 ! Victimes de qui ? Tout le monde le sait en Perse, de l'Anatolie à l'Indus, de la Mongolie à la Russie : victimes de Timur Lenk. Timur : l'homme de fer ; Lenk : le boiteux ; l'ensemble ayant donné pour nous : Tamerlan.

Détruire et massacrer

Tamerlan est né en 1336 dans une famille d’ascendance turque, à Kesh, ville située au sud de Samarcande (aujourd’hui en Ouzbékistan). À 16 ans, convaincu que sa mission sur terre est de répandre son islamisme conquérant, il commence sa carrière militaire et politique qui va être faite d’alliances, de revers, d’assassinats, avant ses premières grandes victoires. Il acquiert très tôt l’habitude de détruire les villes et villages qui lui résistent, d’en massacrer tous les habitants.

Le bombardement de Smyrne

En 1394, il dévaste la Géorgie ; en 1398, il franchit l’Indus, fait 100 000 prisonniers, mais avant d’attaquer Dehli, il les fait exécuter. Delhi est vaincue, pillée, et tous ses habitants massacrés. En 1400, à Sivas (Turquie), il fait enterrer vivants 4 000 Arméniens pendant que les femmes sont attachées à la queue des chevaux et que les enfants sont piétinés par sa cavalerie. En 1402, Smyrne (ouest de la Turquie), ville chrétienne des Chevaliers de Rhodes, est d’abord bombardée de… têtes coupées, puis détruite après la décapitation de ses habitants afin d’élever encore de terrifiantes pyramides.

L’ami des poètes…

On nous raconte que Tamerlan, malgré tout cela, aimait les arts, les poètes, la littérature et qu’il favorisa les artistes, employa des milliers d’architectes pour embellir les villes qu’il aimait. On ne demande qu’à le croire. À la différence de Gengis Kahn qui a unifié l’Asie au prix d’horreurs et de pyramides de têtes (décidément !), Tamerlan a effectué des raids meurtriers et dévastateurs sans parvenir à créer un état durable. Il meurt alors qu’il

s’apprête à envahir la Chine, le 18 février 1405, à Otrar au sud du Kazakhstan. Ses conquêtes ont coûté la vie à plus de 15 millions de personnes.

1400

Triste fin du moa

Nouvelle-Zélande



Au VIIIe siècle, des Maoris, d'origine polynésienne, débarquent sur les côtes de Nouvelle-Zélande. Ils découvrent avec étonnement cette île surtout peuplée d'oiseaux dont l'une des espèces, inapte au vol, les effraie tout d'abord à cause de sa taille de géant : plus de trois mètres de hauteur pour

un corps effilé et oblong, un cou interminable terminé par une tête minuscule. Les Maoris s'en approchent malgré tout, en capturent, goûtent leur chair – excellente – et vont bientôt en faire la base de leur nourriture.

Cet oiseau, le moa – ou Dinornithidae, nom scientifique au vol un peu lourd… – ne devient adulte qu'à l'âge de 7 ans. Or, les Maoris ont un appétit quotidien plutôt aiguisé. En 1400, les Maoris constatent que les oiseaux géants se raréfient au point que bientôt, il ne leur reste que quelques moas de nourriture. Puis plus rien. La fin du moa se révèle dramatique pour les Maoris qui se mettent alors à manger des patates. La patate douce a constitué leur principale source d'alimentation jusqu'à l'arrivée des Européens.

Les grandes inventions du XIVe siècle



1320 : la boussole

La boussole naît en Chine vers le Ier siècle avant J.-C., mais il faut attendre 1 000 ans pour qu'elle serve vraiment d'instrument d'orientation. Les

navigateurs européens l'utilisent à partir de la fin du XIIIe siècle.

1338 : la poudre à canon

Inventée en Chine au VIIe siècle par des savants cherchant à composer… un élixir d'immortalité, la poudre à canon sert d'abord à provoquer des incendies. Puis, vers 1100, tassée dans des tubes de bambou, elle est utilisée par les Chinois comme lance-flammes. Marco Polo (1254-1324) la rapporte en Europe. Les Arabes eux aussi l'utilisent. Il faut peu de temps pour comprendre combien elle peut faire de ravages, utilisée dans les armes à feu ou dans les canons de toutes tailles. Elle commence à jouer son rôle conquérant et terrible à partir de la fin du XIIIe siècle.

1348 : l'ordre de la Jarretière

Honni soit qui mal y pense… Plusieurs légendes ont abouti à cette devise. La plus plaisante est celle qui nous montre le roi d'Angleterre Édouard III ramassant la jarretière bleue que sa maîtresse vient de laisser glisser lors d'un bal donné à Calais en 1348. Le souverain fait taire les moqueries des courtisans en leur disant : « Messieurs, honni soit qui mal y pense. Ceux qui rient maintenant seront très honorés de porter un semblable ruban, car il sera mis en tel honneur que les railleurs eux-mêmes le chercheront avec empressement. » L'ordre de la Jarretière est le plus ancien ordre de chevalerie. « Honni soit qui mal y pense » est aussi la devise du roi d'Angleterre.

1350 : les tribulations du papier

C’est en Chine qu’est né le papier, vers l’an 100 de notre ère. Les voyageurs, commerçants ou guerriers arabes en emportent les secrets de fabrication et les répandent partout où ils vont. Plus ils s’avancent en Occident, plus on constate le développement et l’utilisation du papier. Au XIe siècle, il arrive en Sicile, au XIIe siècle, il débarque en Italie. Et le voici qui s’installe en France au XIVe siècle. Grâce à lui, vous pouvez aujourd’hui effectuer dans le confort de votre canapé, page après page, un tour du monde en 1 000 ans !

1377 : la quarantaine à Raguse

Elle est née en Chine, elle a causé la mort de dizaines de millions de personnes, elle a rayé de la carte des villages entiers, amputé la France de 41 % de sa population entre 1340 et 1440 ! Elle, la plus terrifiante des maladies épidémiques : la peste ! Au milieu du XIVe siècle, le port de Dubrovnik (Raguse à l’époque) est devenu fort riche en raison du commerce qui y est pratiqué. Dubrovnik est située sur la côte ouest des Balkans, sur la côte dalmate, à l’est de la mer Adriatique ; c’est la ville la plus importante de Croatie.

À Raguse (Dubrovnik), on aime la bonne santé du commerce, on aime moins la maladie… Et si on apprécie les marchandises qui arrivent par bateau, on se méfie des marins qui peuvent apporter des maladies contagieuses, la peste en particulier. Afin d’éviter qu’elle décime la ville et la région, les chefs du port de Raguse imposent aux navires de demeurer 40 jours au large, dès le moindre soupçon de maladie à bord. Cette « quarantaine » va se répandre comme la peste dans tous les ports, sans éviter la survenue de la maladie à l’intérieur des terres. Cruelle pratique que la quarantaine en ces temps de méfiance, car les passagers des bateaux qui pourraient être soignés à terre meurent abandonnés au large des ports.



Le XVe siècle



1400

Henri le Navigateur, son école portugaise

Portugal



Prenez une carte de la péninsule ibérique (l'Espagne et le Portugal). Lorsque vous observez le Portugal, ne lui trouvez-vous pas un air de ressemblance avec un quai de départ ? Si ? Vous avez raison : c'est de cet immense quai-là que sont parties bien des expéditions sur les mers à la découverte de terres nouvelles !

Le repaire des pirates

Remontons le temps jusqu'en 1394. Cette année-là, à Porto, naît le troisième fils du roi Jean Ier de Portugal. Henri grandit, se passionne pour la mer, la navigation, sans naviguer vraiment. Ayant découvert que les musulmans du nord de l'Afrique ne cessent de harceler les habitants du sud du Portugal, les capturant pour les vendre chez eux comme esclaves, il demande à son père d'organiser une expédition pour prendre le repaire de ces pirates, la ville de Ceuta, ce qui est fait. Henri découvre alors des réserves d'or qui éveillent en lui le désir de trouver les voies maritimes conduisant à des filons africains à découvrir.

Une école de navigation

Il va alors créer dans un village de l'extrême sud du Portugal une sorte d'école de navigation d'où vont partir plusieurs explorations qu'il finance sans y participer. Elles permettent d'atteindre le fleuve Sénégal, puis le Cap-Vert, la Sierra Leone… L'Europe entière s'intéresse aux entreprises d'Henri le Navigateur car de nombreuses perspectives et voies commerciales peuvent s'ouvrir, notamment pour le transport des épices lointaines, sans compter l'or dont les réserves en Afrique semblent immenses.

Henri le Navigateur, qui a fort peu navigué, meurt en 1460. Son exemple est suivi par d'autres amoureux de la mer et de la recherche de terres nouvelles

qui, eux, navigueront de plus en plus loin, mais c’est une autre histoire…

1415

Jan Hus le réformateur tchèque

République tchèque

Pauvre Jan Hus ! Le 6 juillet 1415 à Constance, en Allemagne, il monte sur le bûcher, y est solidement attaché. Le bourreau met le feu aux fagots et aux bûches, et voilà Hus « dépêché », exécuté, parti en fumée. Ses cendres sont dispersées dans le Rhin. Mais quel est son crime pour être ainsi puni d'atroce façon ?

« Défends la vérité jusqu'à la mort ! »

Jan Hus, né dans une famille pauvre de Bohème méridionale (en République tchèque) a fait ses études à Prague, il devient prêtre en 1400, lit et relit les théories du théologien John Wyclif qui fut à l'origine des mésaventures tragiques de John Ball et Wat Tyler en Angleterre. Jan Hus prêche devant des centaines, des milliers de personnes, il affirme que l'Église de Rome et son pape exercent un pouvoir excessif dans toute l'Europe, il affirme que chaque chrétien doit avoir accès directement aux écritures saintes, que l'argent ne fait pas bon ménage avec la foi. Comme Wyclif, il milite pour une véritable égalité entre les hommes, pourfend les nantis, et défend en même temps l'identité profonde de son pays contre les ambitions des Allemands de Bohème. Il résume son programme dans cette

déclaration : « Cherche la vérité, écoute la vérité, apprends la vérité, aime la vérité, soutiens la vérité, défends la vérité, jusqu'à la mort. »

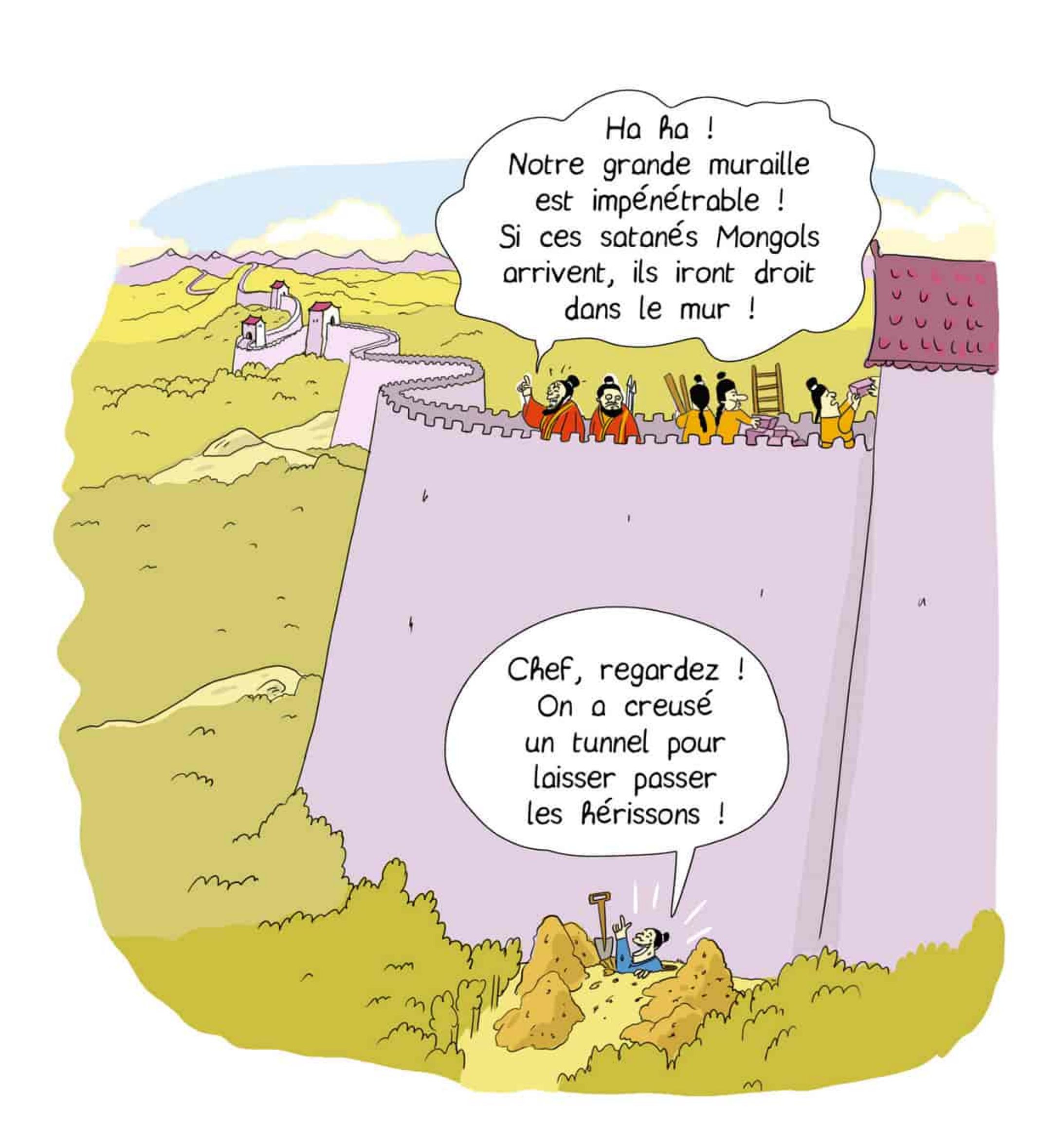
La mort de Hus

D'abord soutenu par le roi de Bohème Venceslas IV, Jan Hus prend la défense des œuvres et de la pensée de Wyclif, que le pape a condamnées. Ses sermons dans la ville de Prague provoquent un soulèvement populaire : des étudiants brûlent publiquement une bulle (une lettre) du pape, trois d'entre eux sont arrêtés et exécutés immédiatement, à la hache. Jan Hus est excommunié, il se retire dans un château de Bohème, mais lorsque se réunit le concile de Constance (un concile est une réunion d'évêques de l'Église catholique), il insiste pour aller s'expliquer devant l'assemblée des prélats. Ceux-ci le font jeter en prison, ses livres sont brûlés. Il est condamné à mort. Voilà pourquoi, le 6 juillet 1415, il meurt dans les flammes à 45 ans.

1420

Yongle, la puissance des Ming

Chine



Ming Yongle choisit pour capitale de son empire la ville de Pékin où il s'installe en 1421. Il fait alors construire de nombreux navires qu'il lance à l'assaut des mers du globe afin de découvrir des terres nouvelles.

Le tour du monde ?

Les marins chinois partent ainsi vers l'inconnu et certains historiens affirment qu'ils atteignent le sud de l'Afrique, en remontent les côtes. D'autres expéditions vont jusqu'aux Antilles, d'autres encore franchissent l'extrémité sud de l'Amérique ; bref, ils font le tour du monde… Cette thèse est combattue par des géographes qui affirment que les cartes du monde de l'époque sur lesquelles sont fondées ces thèses sont des faux remplis d'erreurs. Qui dit la vérité ? Mieux vaut ne point trop approfondir cette question, au risque d'en perdre la boussole (inventée, on le sait, par les Chinois…).

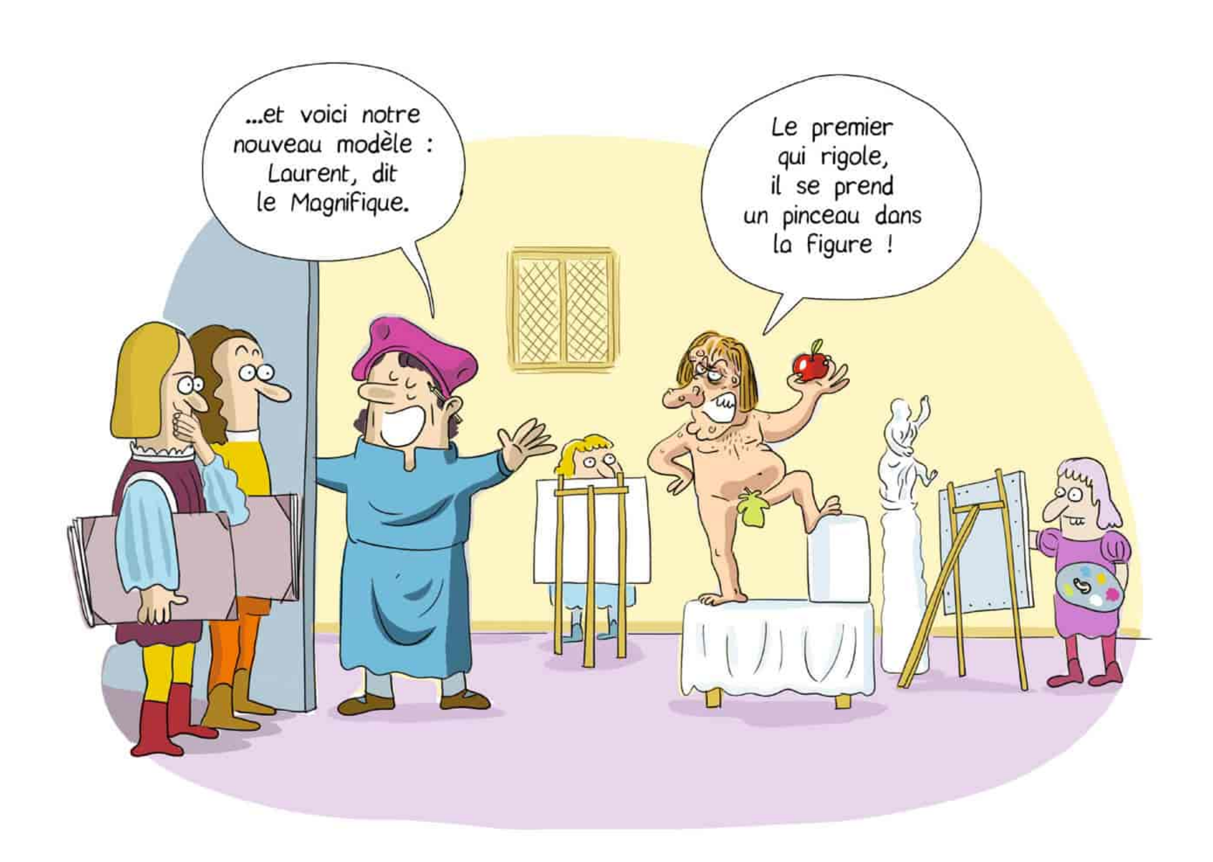
La Cité interdite

Ming Yongle transforme sa capitale, l'embellit. À partir de 1421, il décide de faire construire un palais impérial sur plus de 70 hectares, la « Cité interdite » – interdite car réservée à la famille impériale, le peuple n'y a pas accès. Yongle fait consolider la Grande Muraille, et, pour éviter que les Mongols soient tentés d'envahir de nouveau son empire, il donne à son armée une importance telle qu'elle atteint bientôt plus d'un million de soldats. Passionné par la culture, il fait rédiger à partir de 1403 la plus importante encyclopédie au monde à cette époque ; elle rassemble toutes les connaissances dans le domaine des arts, des sciences, des religions, de l'histoire, de la géographie… Plus de 11 000 volumes aujourd'hui perdus, mais dont on a conservé quelques traces de copies. Yongle meurt en 1424. La dynastie qu'il a rendue puissante va durer jusqu'au XVIIe siècle, en 1644.

1440

Les Médicis, banquiers des papes

Italie



Remontons ensemble le temps en descendant vers le nord de l’Italie. Arrêtons-nous au xe siècle dans la petite ville de Florence. On y remarque des ateliers de cardeurs de la laine des moutons dont les troupeaux peuplent les environs de la cité. On y voit des ateliers de tisserands, des ateliers de

teinturerie. On y trouve des vêtements tissés de grande qualité qui sont vendus dans les campagnes et villes des alentours, puis dans les villes plus lointaines, et même à l'étranger.

Le commerce de la laine

Prolongeons notre séjour jusqu'au XIIe siècle. La ville est riche, on importe de la laine de France, d'Angleterre, des Flandres… Un siècle passe. Florence est si fortunée qu'elle peut battre sa propre monnaie d'or : le florin ! Pendant ce temps, une famille enrichie dans le commerce de la laine – les Médicis –, se mêle de plus en plus des affaires publiques, du gouvernement de la cité. À la fin du XIVe siècle, en 1378, l'un de ses membres, Salvestro, prend la tête d'une révolte de milliers d'ouvriers qui vivent misérablement. Mécontents, ceux qui gouvernent Florence obtiennent son bannissement et organisent une féroce répression du soulèvement populaire. Salvestro s'exile à Rome et y dirige la succursale d'une banque de Florence.

D'énormes prêts

L'un de ses cousins, Giovanni (1360-1429), décide de créer la banque Médicis, d'abord à Rome, puis à Florence où elle apparaît en 1397. Le fils de Giovanni, Cosme, parvient à évincer la famille régnante à Florence, les Albizzi. Le règne politique des Médicis commence alors et va dominer la Renaissance italienne. Cosme de Médicis favorise les arts. Ses amis le sculpteur Donatello, le peintre Fra Angelico, bénéficient de son mécénat. Son fils Jean de Médicis (1421-1463) développe considérablement la banque familiale qui devient celle du pape : d'énormes prêts sont consentis au chef de l'église de Rome.

Le Magnifique

Celui qui donne le plus d’éclat à cette famille Médicis porte le nom Laurent, surnommé « le Magnifique » (1449-1492), non à cause de sa beauté discutable, mais parce qu’il finance généreusement les arts, emploie les meilleurs artistes de son temps : Verrocchio, Léonard de Vinci, Botticelli, Ghirlandaio, Michel-Ange…

Deux reines

La famille de Médicis donnera à la France deux reines : Catherine, épouse d’Henri II, et Marie, épouse d’Henri IV. Catherine et Marie arriveront en France avec des dots (sommes d’argent qu’apporte l’épousée) au montant astronomique, fort utiles au trésor royal français, la plupart du temps vide…

1470

Gedun Drub, premier dalaï-lama

Tibet

Il est né dans une étable au Tibet. Il est fils de bergers nomades. Il devient lui-même conducteur de troupeau jusqu'à l'âge de 7 ans. À l'âge où l'on entre en CE1, il entre au monastère. Son maître, Tsongkhapa, est le fondateur du bouddhisme tibétain. La gentillesse de Gedun Drub, sa sagesse, son rayonnement le rendent populaire au point qu'il devient le moine préféré de toute la contrée où il vit. Cette sagesse et ce rayonnement, Gedun Drub, de son vrai nom Pema Dorje (1391-1474) décide de les transmettre à d'autres moines dans le monastère de Tashilhunpo qu'il crée à Shigasté. Il est considéré comme le plus haut chef religieux au Tibet et devient la première incarnation du dalaï-lama.

1480

La guerre des Deux-Roses

Angleterre



Un peu compliquée, la guerre des Deux-Roses, qui se déroule en Angleterre de 1455 à 1485 ! Pourtant, au début, on comprend bien, tout est clair : il s'agit d'une guerre civile entre deux « maisons », deux partis, afin de conserver ou prendre le pouvoir.

Rose blanche, rose rouge

Ces deux « maisons » ou partis s’appellent d’un côté les York et de l’autre côté, les Lancastre (maison du roi régnant Henri VI). Chaque parti possède son emblème. Celui des York est la rose blanche, celui des Lancastre la rose rouge. C’est après que les choses se compliquent : parce que le roi Henri VI semble perdre la raison (son grand-père est le roi fou Charles VI), parce que les défaites de la guerre de Cent Ans en France sont difficiles à admettre par les aristocrates anglais, Richard d’York, de la famille royale, se révolte et convoite le trône. Il est aidé en cela par le comte de Warwick.

La victoire de Tewkesbury

Richard d’York combat les troupes d’Henri VI, les vainc à plusieurs reprises, mais il est tué à la bataille de Wakefield. Henri VI est cependant détrôné en 1461 et remplacé par le fils aîné de Richard d’York : Édouard IV. Les York triomphent ! Mais ce serait trop simple : Warwick ne supporte pas Édouard IV, ils se fâchent ! Warwick décide de remettre sur le trône Henri VI en 1470. Cependant, les York n’ont pas dit leur dernier mot : Édouard IV reconquiert son trône après la victoire de Tewkesbury sur les Lancastre le 4 mai 1471. Il meurt en 1483. Son fils de 12 ans lui succède mais il est mis à mort, ainsi que son jeune frère, sur l’ordre de son oncle qui devient le roi Richard III, lui-même tué à la bataille de Bosworth en 1485, remportée par un héritier des Lancastre : Henri VII Tudor. La reine Elizabeth II descend à la fois des York et des Lancastre.

1488

Bartolomeu Dias franchit le cap de Bonne-Espérance

Portugal

Contourner l'Afrique par le sud pour atteindre les Indes, c'est l'obsession des Portugais ! Celle du roi Jean II en particulier. La prise de Constantinople par les Turcs en 1453 a coupé la route de la soie – réseau de voies commerciales de l'Asie à l'Europe – par laquelle arrivaient aussi les épices. Comment motiver les aventuriers qui pourraient tenter cette folle aventure sur une mer inconnue et sous des latitudes où on prétend encore qu'elle se met à bouillir ?

Le royaume du « prêtre Jean »

On fait alors miroiter les richesses inouïes d'un royaume inconnu, celui du « prêtre Jean ». Ce royaume qu'on situe tantôt en Inde, tantôt en Afrique, est une terre de chrétienté au-delà des royaumes musulmans, terre fortunée, paisible et magique. Le roi Jean II propose à Bartolomeu Dias – né en 1450 à Mirandela, au Portugal – de découvrir ce royaume.

Amadouer les Africains

Pour effectuer cette mission, il dispose de trois bateaux : deux caravelles et un navire de vivres. Il recrute des marins et embarque une dizaine de Noirs capturés lors de voyages précédents où la Guinée avait été atteinte. Ces Noirs sont bien nourris et richement habillés afin d'amadouer les peuples des côtes africaines qui pourraient donner des indications sur le prêtre Jean. Dias quitte Lisbonne en 1487 à la tête de son expédition qui le conduit, en décembre, au niveau de l'actuelle Namibie.

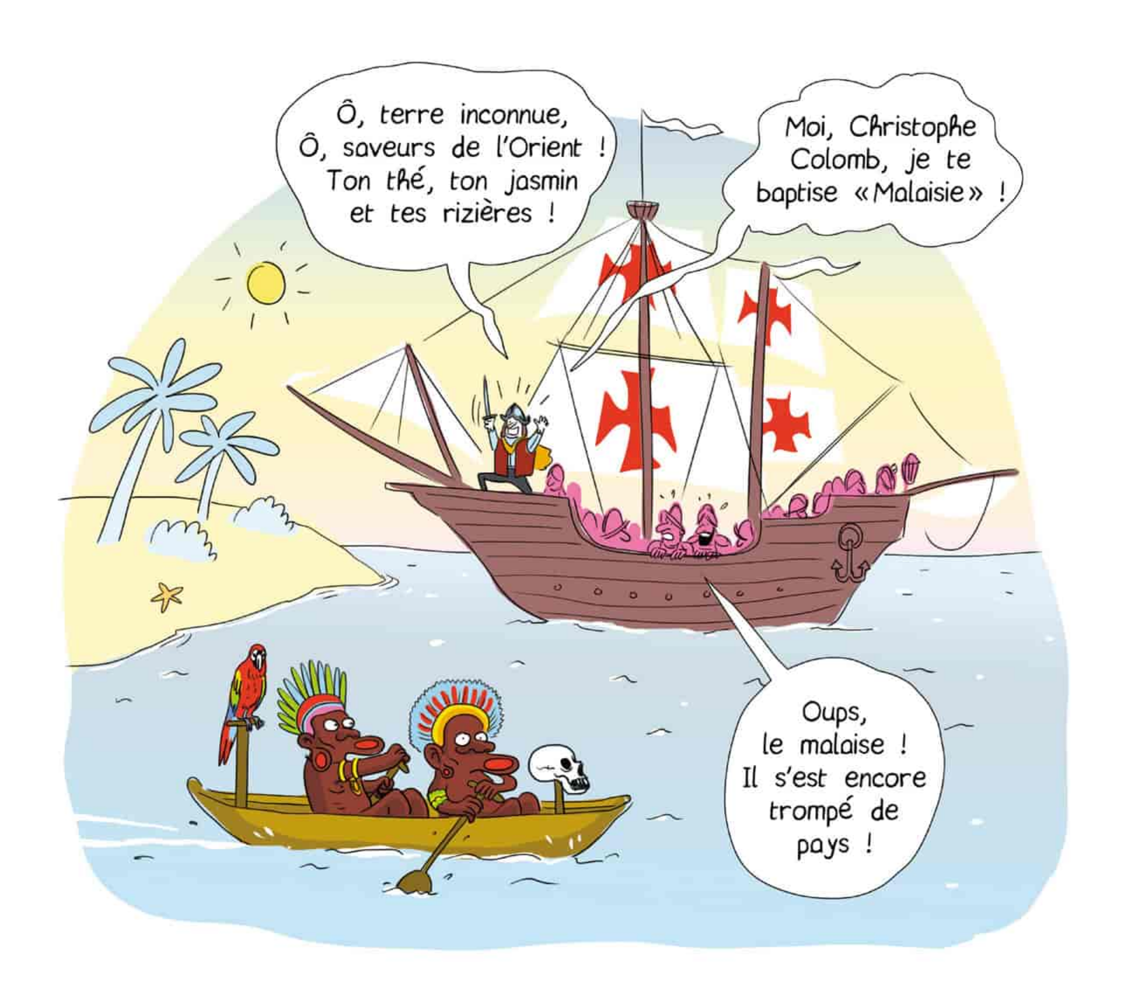
Le « cap des Tempêtes »

Il progresse encore vers le sud, essuie une terrible tempête, parvient à contourner la pointe extrême de l'Afrique, remonte quelque peu sur la côte est. Mais son équipage se révolte et il doit revenir à Lisbonne où il arrive en décembre 1488. Accueilli triomphalement, il annonce au roi Jean II qu'il a franchi le cap le plus au sud de l'Afrique, auquel il donne le nom de « cap des Tempêtes ». Mais le roi, qui n'était pas dans les bateaux secoués par les vents, préfère au mot « Tempête » celui d'« Espérance ». Ainsi fut nommé le cap de Bonne-Espérance, porte ouverte à tous les espoirs d'épices…

1492

Christophe Colomb « découvre » l'Amérique

Espagne



Hum… Il « découvre » l'Amérique ? Premièrement, ce continent ne s'appelle pas encore l'Amérique, tant s'en faut, car Colomb lui-même est sûr qu'il est arrivé aux Indes en naviguant vers l'ouest, au point qu'il nomme « Indiens » les habitants qu'il y rencontre. Il mourra en ignorant qu'il avait abordé sur un autre continent.

Ceux qui ont mis les premiers le pied sur ces terres inconnues des Européens au XVe siècle sont les Asiatiques qui franchirent le détroit de Bering, complètement gelé voilà 25 000 ans. Et ces populations asiatiques se sont implantées et développées, du nord au sud de l'Amérique. On sait aussi que, vers l'an 1000 de notre ère, un navigateur islandais, Leif Erikson, explora la partie ouest de la Nouvelle-Écosse, au Canada, cherchant sans doute des occasions de commercer avec les autochtones. Plus tard, vers la fin du XVe siècle, des Basques se rendront régulièrement dans ces zones lointaines pour chasser la baleine, au large de Terre-Neuve notamment, faisant escale sur les côtes où ils purent s'implanter.

« Terre ! Terre ! »

Quoi qu'il en soit, on apprend que Christophe Colomb a découvert l'Amérique… Ce qui est certain, c'est qu'il a embarqué à Huelva, petit village du sud de l'Espagne, vers les Indes, à la tête de trois caravelles : la Santa Maria, la Pinta et la Niňa, expédition financée par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille – le roi du Portugal Jean II ayant refusé de soutenir le projet. Le 12 octobre, après une traversée éprouvante, la vigie crie « Terre, terre ! ». Il s'agit d'une île des Bahamas que Colomb nomme San Salvador. Le 28 octobre, il aborde sur une île qu'il nomme Juana (Cuba aujourd'hui). Le 6 décembre, il débarque sur une nouvelle île qu'il baptise Hispaniola (Saint-Domingue). Que cherche-t-il fiévreusement sur toutes ces terres nouvelles ? De l'or ! Il en trouve un peu à Hispaniola, mais pas assez… La Santa Maria s'étant échouée, il y laisse 39 de ses compagnons

s’y établir dans un fort – ils seront massacrés par les indigènes –, puis repart pour l’Espagne.

Des révoltes férocement réprimées

Le 25 septembre 1493, Colomb appareille de Cadiz (Cadix) à la tête d’une expédition composée de 17 navires et 1 500 hommes. Parmi eux, 12 missionnaires sont chargés d’évangéliser les populations qui vont être bientôt réduites en esclavage, décimées par la maladie, au point qu’au bout de quelques années, elles passent de quelques centaines de milliers à quelques dizaines de milliers. Lors de ce deuxième voyage, Colomb découvre les petites Antilles. Puis il retrouve Cuba où les habitants qui refusent de travailler sont torturés, mis à mort, pendant que les autres s’enfuient, désespérés, vers les montagnes. Les quelques révoltes sont réprimées avec une rare férocité. Colomb repart pour l’Espagne avec des centaines de captifs qu’il compte vendre comme esclaves. Beaucoup d’entre eux meurent pendant la traversée. Le reste, vendu à l’arrivée, est rapidement libéré sur ordre du roi, offusqué par la conduite inhumaine du conquistador qui entre en disgrâce.

Tout près du paradis terrestre…

Le 30 mai 1498, Colomb commence son troisième voyage. Il emmène avec lui 330 colons. Six bateaux composent l’expédition. Trois d’entre eux font route vers Hispaniola à partir des Canaries pendant que les trois autres s’en vont vers l’Amérique du Sud où, surpris, Colomb s’avance dans l’embouchure de l’Orénoque : d’où vient cette énorme quantité d’eau douce qui se jette dans la mer ? Colomb n’hésite pas : elle arrive tout droit du paradis terrestre qui doit se trouver un peu plus loin. Mais il ne poursuit pas son exploration du fleuve… Arrivé à Hispaniola, il constate que les colons

qui espéraient un rapide enrichissement se sont révoltés. Les plaintes contre Colomb et ses deux frères chargés d'administrer Hispaniola parviennent aux oreilles du roi et de la reine d'Espagne. Les trois hommes sont rapatriés en Espagne, enchaînés au fond de la cale…

Les Indes pour le roi et la reine

Partiellement rentré en grâces malgré les horreurs qui continuent de se dérouler dans les îles conquises, Colomb effectue un quatrième voyage qui le conduit au Honduras, puis à l'isthme de Panama où son avidité pour l'or qu'il y trouve provoque de violents affrontements contre les indigènes. Parvenu à l'isthme de Panama, il est persuadé qu'il se trouve en Malaisie… Il perd ses quatre navires qui prennent l'eau de partout, demande de l'aide à Hispaniola, revient en Espagne la tête basse en 1504 et meurt à Séville en 1506, sûr d'avoir « offert les Indes au roi et à la reine », ainsi qu'il l'écrit dans son testament.

1498

Vasco de Gama atteint son but à Calicut

Portugal

On navigue vers les Indes pour aller chercher des épices, mais une autre raison pousse les navigateurs vers de nouveaux horizons : la recherche de l'or ! En effet, ce métal précieux se fait rare en Europe, et il faut trouver de nouveaux gisements pour activer le commerce. Épices et or ! C'est l'objectif de Vasco de Gama lorsqu'il quitte Lisbonne le 8 juillet 1497 avec ses quatre navires qui vont faire escale à Sainte-Hélène, franchir le cap de Bonne-Espérance le 22 novembre et arriver à Calicut (Kozhikode aujourd'hui) en Inde le 21 mai 1498.

Bartolomeu est là

Parmi ceux qui accompagnent Vasco de Gama dans cette première expédition maritime vers l'Inde se trouve le vainqueur du cap des Tempêtes : Bartolomeu Dias. Hélas, point de royaume du prêtre Jean à l'horizon indien, point de faveurs spéciales du Zamorin, le souverain de Calicut qui regarde avec mépris arriver par la mer ces marins déguenillés, malades et affamés. Il faut dire que les Portugais proposent comme marchandises des pots de chambre et des chapeaux… Trois mois plus tard,

plutôt piteux, Vasco de Gama met le cap vers Lisbonne où il embellit tant son aventure qu'il est nommé Amiral des Indes et responsable du commerce avec ce pays.

La tragédie du Miri

En 1502, il entreprend un voyage d'une autre ampleur vers les Indes : 21 bateaux sont chargés d'or et d'argent prélevés sur les premiers arrivages du Nouveau Monde. Il peut ainsi établir la première route commerciale des épices par la mer, créant aussi de nombreux comptoirs sur les côtes africaines. Ombre au tableau d'un Vasco de Gama hardi conquérant des mers : l'attaque d'un vaisseau marchand, le Miri, ramenant de La Mecque 250 pèlerins musulmans, le 29 septembre 1502. Les riches marchands présents à bord proposent de donner à Vasco de Gama une énorme rançon : ils préfèrent ne pas combattre à cause des femmes et des enfants qui font partie du voyage. Vasco de Gama refuse toutes les propositions, il décide d'attaquer puis de faire brûler le Miri avec tous ses passagers. Le nouveau roi du Portugal, Manuel Ier, n'apprécie guère cette violence et disgracie Vasco de Gama à son retour en 1503. Celui-ci deviendra malgré tout vice-roi des Indes en 1524, sous le règne de Jean III. Il entreprend alors un troisième voyage vers les Indes, mais meurt à Cochin, au sud de Calicut, trois mois plus tard. Sa dépouille sera ramenée par son fils au Portugal en 1539.

Les grandes inventions du XVe siècle

1440 : création de la caravelle

Un avant rond, la proue. Un arrière carré, la poupe. Des bords élevés afin de contrer les vagues en haute mer. Un tirant d'eau (hauteur de la partie sous l'eau) faible pour pouvoir approcher au plus près des côtes. Une trentaine de mètres de haut. Deux ou trois mâts. Des voiles latines (triangulaires) et des voiles carrées, voiles fabriquées avec du chanvre, plante dont la culture fait alors la fortune de ses régions productrices. Une trentaine d'hommes à bord. Une vitesse de croisière de 10 km/h. Facile à manœuvrer. Et un inventeur… Qui donc ? Vous le connaissez, vous l'avez rencontré tout à l'heure, un peu plus tôt à Sagrès au Portugal, dans l'école de navigation et de construction de navires qu'il a fondée… Il s'appelle Henri le Navigateur (1394-1460) ! Et cette caravelle va s'en aller à la conquête des mers, des terres inconnues, des horizons nouveaux. Oh, hissez haut !

1440 : les verres pour myopes

Peut-être portez-vous des lunettes. Avez-vous songé parfois aux temps anciens où l'on ne connaissait pas cet accessoire… essentiel aujourd'hui, et qui n'apparut sous sa forme actuelle avec les branches retenues par les oreilles qu'au XVIIIe siècle ? Comment faisait-on avant ? Eh bien, on ne

faisait pas ! Ou alors, ayant remarqué la propriété grossissante de certaines pierres, on les utilisait pour mieux voir. Ce moyen était utilisé par les Romains. Plus tard, on fabrique des verres aux faces convexes (bombées), des loupes qui aident à percevoir de près objets ou lettres. Mais pour les myopes, pour ceux qui ne voient rien à quelques mètres ? Rien ! Rien avant le début du XVe siècle ! On découvre alors une technique pour fabriquer des verres concaves (leur surface est en creux) qui conviennent aux myopes. Les voilà sauvés, ou presque, car il va falloir encore des siècles pour ajuster à la vision de près ou de loin ces verres miraculeux qui vous permettent, si vous êtes myope, de lire ces lignes…

1440 : le clavecin

Musique ! Au milieu du XVe siècle est inventé un instrument appelé clavecin et à un bel avenir. Son ancêtre est le psaltérion, sorte de cithare portative aux cordes tendues sur une caisse de résonance. Le clavecin, appelé aussi à ses débuts clavicymbalum, est doté d’un clavier. Chaque touche actionnée permet de pincer à l’aide d’un « sautereau » une des cordes tendues horizontalement sur une table d’harmonie. Il apparaît en Bourgogne et en Italie en même temps. Vers 1460 naît un autre instrument à clavier et à cordes pincées qui a la forme d’un coffre et dont le clavier est rentrant : le virginal (cordes pincées au moyen de vergettes). Dans le même temps est mise au point l’épinette qui est un clavecin dont les cordes sont disposées de façon oblique par rapport au clavier. On est encore loin du piano, mais on y va, on y va…

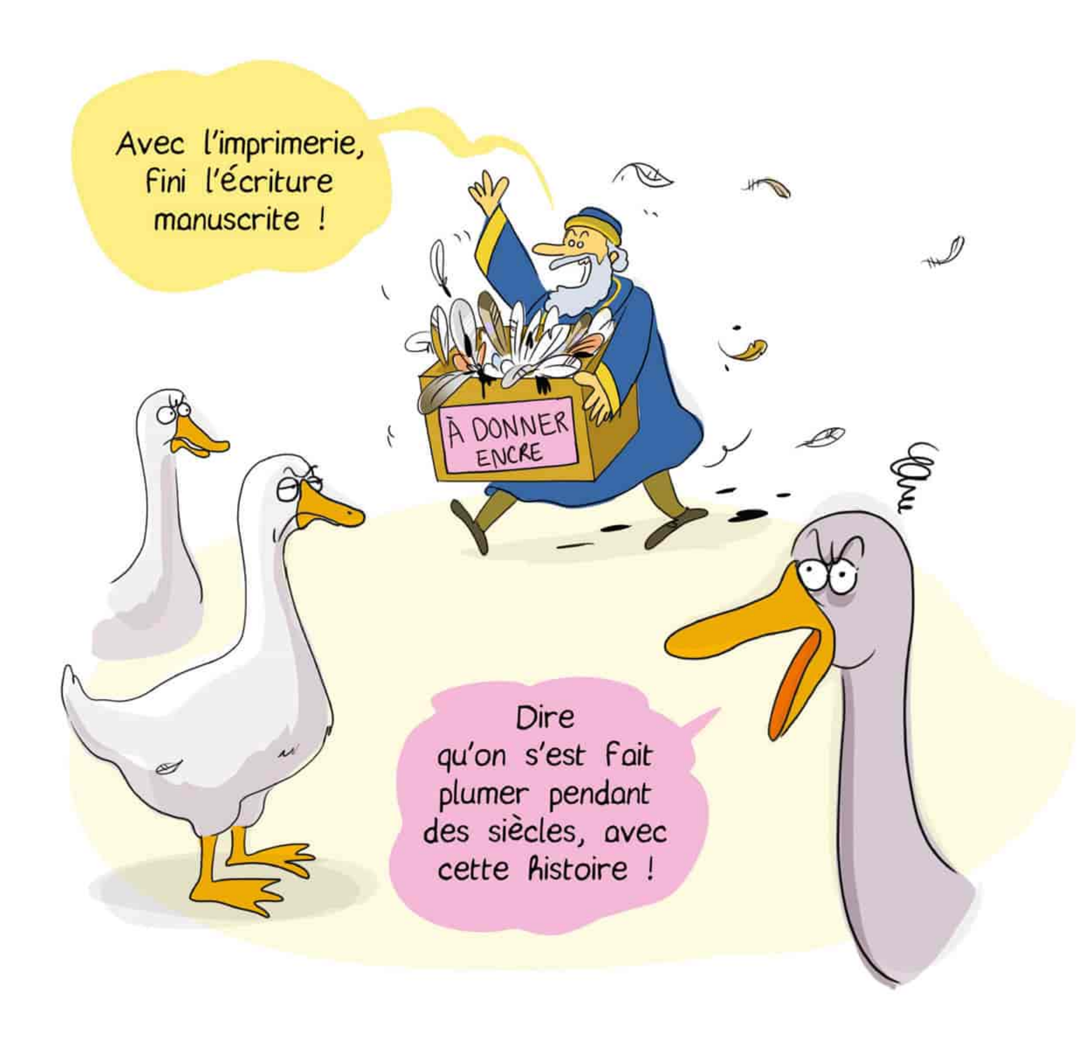


1454 : l'invention de l'imprimerie

L'imprimerie fut inventée par Gutenberg ? Pas vraiment. Ce sont les Chinois les premiers qui utilisent, vers 1040, les caractères mobiles, et on connaît même le nom de l'inventeur de ce procédé : Bi Sheng. 200 ans plus tard, les Coréens inventent les caractères métalliques. Dans le même temps, Gengis Kahn transporte dans ses bagages du matériel xylographique (des caractères reproduits dans le bois). Puis, en 1430, à Harlem aux Pays-Bas, un sacristain, Laurent Coster, invente une presse avec des caractères en bois. Gutenberg entre en scène : il est né à Mayence en 1400, s'appelle Johann Genfleish. Sa famille, établie un temps à Strasbourg, retourne à Mayence où Johann demande l'aide financière d'un riche banquier, Johann

Fust, pour construire son imprimerie. Le premier livre qu'il parvient à imprimer en trois ans est la Bible, tirée à 180 exemplaires.

Voulez-vous contempler l'un de ces exemplaires ? Demandez-le à la Bibliothèque nationale de France à Paris, ou bien à la British Library de Londres. Gutenberg, qui fut dépossédé de tous ses droits sur son invention, est mort en 1468. L'invention de l'imprimerie constitue une révolution dans la transmission du savoir et des idées.





Le XVIe siècle



XVIe siècle

Des épices qui soignent

Europe



Vous vivez au XVIe siècle. Votre activité vous assure l'aisance financière, mais votre santé vous cause quelques soucis : troubles cardiaques, maux de ventre, rages de dents… Comment vous soigner alors que les pharmacies

« modernes » n’ouvriront que dans… quatre siècles ? Eh bien, vous allez faire comme tout le monde, ou du moins comme tous les gens aisés : tenter de vous guérir au moyen des épices les plus variées – et les plus chères – qui vous serviront aussi pour la conservation des viandes, pour la cuisine… Oui, mais ces épices, il faut aller les chercher où elles se trouvent : aux Indes ! Longtemps, ce sont les marchands arabes qui en ont fait le commerce par le golfe persique et par voie terrestre. Longtemps, ce commerce a enrichi la ville de Venise qui les recevait et les revendait dans toute l’Europe avec d’autres produits précieux venant de l’Orient. Mais en ce XVIe siècle où vous vivez, de hardis marins vont prolonger le rêve et les projets d’Henri le Navigateur que vous avez croisé en 1400. Suivons-les au fil de leurs grandes découvertes…

Chez l’épicier, des épices qui guérissent

- Contre le rhume et les troubles du foie : le curcuma.
- Contre l’asthme, la toux, les troubles visuels, le scorbut et les rhumatismes : le gingembre.
- Contre la fièvre, la constipation, les rages de dents, la fatigue : les clous de girofle.
- Contre le choléra, les palpitations cardiaques, les vomissements et l’entérite : la muscade.
- Contre la paresse de l’estomac et de la digestion : le piment.
- Contre les gaz intestinaux, les spasmes et les troubles cardiaques : la cardamome.
- Contre les vers parasites des intestins, la typhoïde, les spasmes, la fatigue due à la grippe : la cannelle.

1500

Pedro Álvarez Cabral : rouge Brésil

Portugal

Le 9 mars 1500, Pedro Álvares Cabral (1460-1526) quitte Lisbonne à la tête d'une expédition composée de 13 navires et 1 200 hommes. Le roi Manuel Ier l'a chargé de marcher sur les traces de Vasco de Gama et d'établir une route commerciale sûre vers les Indes. L'expédition dérive vers l'Amérique du Sud. Cabral prend possession des terres nouvelles qu'il découvre au nom du roi. Il leur donne le nom de Santa Cruz, plus tard remplacé par « Brésil », du nom d'un bois local qui a la couleur de la braise : le pau brasil, ou pernambouc, qui sert à faire des teintures. Au retour de cette expédition, plusieurs bateaux disparaissent dans une violente tempête, dont celui que commande Bartolomeu Dias, le premier qui avait contourné le cap de Bonne-Espérance. Le reste de l'expédition se dirige vers le sud, double le cap de Bonne-Espérance, atteint Calicut, noue des relations commerciales à Cochin (sud-ouest de l'Inde) et rentre à Lisbonne le 23 juin 1501.

1510

L’Amérique pour Amerigo Vespucci

Italie

Entre 1497 et 1504, Amerigo Vespucci effectue plusieurs voyages vers ce qu’il croit tout d’abord être les Indes, partageant l’avis de Christophe Colomb. Mais, en 1501, lors de son deuxième voyage, il longe les côtes brésiliennes, découvre l’embouchure de grands fleuves, aperçoit la baie de Guanabara (Rio de Janeiro), et peut-être descend jusqu’en Patagonie. Lorsqu’il revient à Lisbonne en 1502, il en est sûr : les côtes qu’il a longées appartiennent à un nouveau continent. Il n’aura de cesse d’en persuader les géographes et les savants. Parmi eux, Martin Waldseemüller, cartographe mort à Saint-Dié dans les Vosges en 1520, propose en 1507 de donner à ce qu’on appelle alors la « quatrième partie du monde » le nom « Amérique », en hommage à Amerigo Vespucci qui fut le premier à deviner l’existence de ce nouveau continent.

1513

Les aventures de Pedro de Mascarenhas

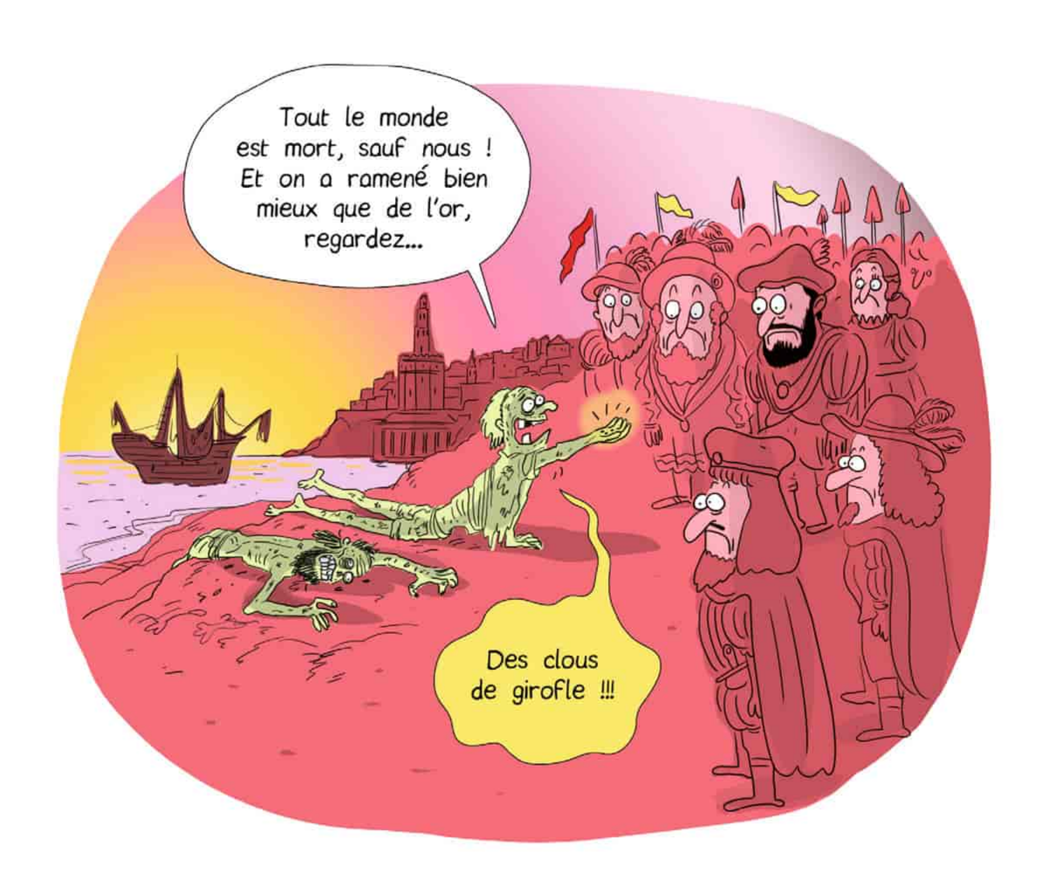
Portugal

Il était une fois un garçonnet de 8 ans, Pedro de Mascarenhas, aimé de ses fort riches parents, dans le Portugal des années 1490. On apprit, en 1492, qu'un certain Christophe Colomb venait de découvrir on ne savait trop quelles terres, en naviguant vers l'ouest. Colomb soutenait qu'il s'agissait des Indes, peuplées d'Indiens… Ses Indes, c'était l'Amérique ! Le garçonnet, fasciné par les exploits de Colomb, grandit, investit sa fortune dans une flotte d'une vingtaine de vaisseaux et découvrit en 1513 des îles auxquelles il donna son nom. Les Mascarenhas devinrent Les Mascareignes et rassemblent aujourd'hui encore l'île de La Réunion, l'île Maurice et l'île Rodrigues.

1519

Magellan terminera-t-il son tour du monde ?

Portugal



Des épices, encore des épices, toujours des épices ! C'est l'obsession des navigateurs du XVIe siècle qui veulent satisfaire une demande toujours

croissante. Voilà ce qui décide Fernando Magellan à partir vers l'ouest afin d'atteindre les îles aux épices, les Moluques, archipel d'Indonésie, au nord de l'Australie. C'est là que se trouvent les plantations de girofliers qui donnent le fameux clou de girofle, si efficace contre le mal de dents, entre autres.

Fortune faite…

Né au Portugal vers 1480, Magellan devient d'abord officier dans la marine, il participe à des expéditions aux Indes en 1505, y fait une petite fortune qu'il perd dans un naufrage, reprend du service aux Indes, fait la guerre au Maroc, puis, las de l'ingratitude de son roi, renie son pays d'origine pour se mettre au service de Charles Quint qui accepte de financer son voyage vers l'île aux épices par l'ouest. Magellan correspond avec l'un de ses amis qui s'y trouve et lui assure que, s'il parvient à le rejoindre, leur fortune est faite !

L'océan « pacifique »

Le 10 août 1518, cinq navires et 300 hommes quittent Séville sous les ordres de Magellan contre lequel les Portugais, jaloux du projet, envoient une flotte qui ne parviendra pas à l'intercepter. Il fait d'abord halte sur les côtes du Brésil, réprime la mutinerie d'une partie de ses hommes qui veulent faire demi-tour, franchit le détroit situé au sud du Chili et de la Patagonie, et qui porte depuis son nom : le détroit de Magellan. C'est la première fois qu'un navire utilise ce passage qui le conduit tout droit dans un nouvel océan qu'il nomme « Pacifique » lorsque, ayant navigué vers le nord puis vers l'ouest, il atteint les zones de grand calme.

Une flèche empoisonnée

Le voyage se poursuit. Les marins manquent d'eau potable, de nourriture, souffrent du scorbut, plusieurs en meurent. La traversée du Pacifique dure trois mois et demi ! L'expédition atteint les îles Philippines, débarque sur l'île de Cebu. Magellan convainc le roi de cette île de se convertir au christianisme avec tout son peuple. Mais, sur l'îlot tout proche de Mactan, on ne l'entend pas de cette oreille. Magellan s'y rend avec 60 hommes. 600 indigènes les accueillent avec des flèches empoisonnées. Magellan en reçoit une et meurt de sa blessure le 27 avril 1521.

Un seul navire de retour…

Les 113 hommes de l'expédition sont désormais commandés par Sébastien Elcano. Il leur reste deux bateaux, le Victoria et le Trinidad, qui les conduisent aux Moluques. On y charge des épices, dont les clous de girofle, mais seul le Victoria peut repartir, le Trinidad étant victime d'une voie d'eau. Il sera plus tard arraisonné par les Portugais. Après de nombreuses péripéties, le Victoria atteint enfin l'Espagne le 6 septembre 1522 avec seulement 18 membres d'équipage. Ce premier tour du monde eut un retentissement considérable en Europe, mais économiquement, ce fut un échec, la vente des épices rapportées ne couvrant que les frais engagés au départ.

1520

Albrecht Dürer, peintre et graveur

Allemagne



1 000 dessins, 400 gravures, 70 tableaux et un génie : Albrecht Dürer (1471-1528), peintre et graveur allemand, passionné par les mathématiques, théoricien de l'art, qui connaît de son vivant une immense renommée ! Il effectue plusieurs voyages en Italie, perfectionne sans cesse son art. Plutôt que d'en parler, mieux vaut aller contempler son autoportrait au charme mystérieux, à la lumière étrange, aile Richelieu, deuxième étage, Pays germaniques, XVIe siècle, salle 8 au musée du Louvre à Paris… Alors, convaincu ?

1521

Hernan Cortès vainc les Aztèques

Mexique

Hernan Cortès, Mexico, 13 août 1521…

Lettre de Cortès à l’empereur Charles Quint en 1519 :

> « Tenochtitlan, ou Mexico, est située au milieu d’un immense lac. Si on veut y aller sur la terre ferme, il y a au moins deux lieues d’eau à traverser sur quatre chaussées d’environ 20 pieds de large. Mexico contient plusieurs grandes places qui servent de marché. Il y en a une, entre autres, plus grande que la ville de Salamanque, entourée de portiques où plus de 60 000 personnes achètent et vendent continuellement toutes espèces de marchandises, des comestibles, des vêtements, des bijoux d’or et d’argent, de plomb, de laiton, de cuivre, d’étain, de pierres, de coquillages, de plumes. On y vend des pierres brutes, taillées. On trouve une maison de chasse où l’on vend toutes sortes de gibiers, d’oiseaux. Il y a dans Mexico une rue d’herboristes où l’on vend toutes sortes de plantes et d’herbes médicinales connues, il y a des apothicaires qui vendent des médecines toutes prêtes ; il y a des barbiers, des traiteurs où l’on donne à boire et à manger ; il y a toutes sortes de nattes pour les lits, on trouve toutes espèces de légumes et de fruits ; on y vend de la cire, du miel, une espèce de vin fait avec des plantes de sucre, on y vend des peaux de cerfs de toutes les couleurs,

> des faïences. Et tout cela dans le plus grand ordre. Il y a dans les différents quartiers de Mexico de superbes édifices ou temples destinés au culte des idoles… »

Pourquoi avoir détruit Tenochtitlan ?

Pourquoi, pourquoi avez-vous détruit tout cela, Hernan Cortès ? Vous écrivez votre émerveillement devant le spectacle de la ville de Mexico dans cette lettre à votre empereur espagnol, Charles Quint, une ville calme, paisible, ordonnée, riche de tout, ornée de palais, parcourue de barques légères sur ses 1 000 canaux, une ville de silence feutré, de parfums et de fleurs, une ville de couleurs, de lumière, si proche du bonheur. Bien sûr, une ombre passe sur ce paradis : les sacrifices humains rituels ; mais que dire de nos guerres atroces… Pourquoi avoir détruit tout cela, Hernan Cortès ? Deux ans après votre arrivée, après une résistance farouche des Aztèques dans leur ville, deux ans après vos émerveillements, il ne reste que cendres, cadavres et odeurs pestilentielles dans cette ville qui fut heureuse !

Veracruz

Cortès, né en Espagne, y travaille d’abord chez un notaire. Puis il s’embarque vers Hispaniola (Haïti), puis Cuba, en 1511. Il y soumet des Indiens rebelles, en emploie comme esclaves, protégé par le gouverneur de l’île, Diego Velasquez. Mais Cortès a soif d’aventure et part vers le Mexique à la tête d’une expédition de 11 navires, 800 hommes, 32 chevaux et une vingtaine de canons. Il longe les côtes mayas où il rencontre celle qui va devenir sa femme et son interprète : dona Marina, dite la Malinche. Près de Cempoala, il fonde la ville de Veracruz. Puis se dirige vers Mexico où l’attend l’empereur Montezuma II qui a tout fait pour éviter son arrivée, lui offrant or et bijoux pour qu’il reparte. Sans succès. Cortès a soif de richesse

et de puissance. Il remarque que les peuples qu'il rencontre ne supportent plus la domination des Aztèques. Après avoir été reçu magnifiquement par Montezuma, il va le faire prisonnier en son palais, mais il doit partir précipitamment pour Veracruz où une expédition est envoyée contre lui par Velasquez. Il la vainc, mais à son retour, il est piégé avec ses hommes dans Mexico, Montezuma est tué.

La *Noche Triste*, le 30 juin 1520

Cortès doit se résoudre à la retraite. C'est le 30 juin 1520, la *Noche Triste*, la nuit triste, celle où les Aztèques faillirent vaincre et assassiner Cortès. Mais il parvient à s'enfuir, à rassembler les peuples révoltés et à leur faire encercler Mexico avant d'investir et de détruire cette ville de légende. Le 13 août 1521, le dernier empereur aztèque, Cuauhtémoc, se rend. Cortès le fera tuer en 1525. Cortès repart en Espagne, revient au Mexique où il devient un homme d'affaires exploitant les Indiens dans les mines d'or et d'argent. Il décide de revenir de nouveau en Espagne où il meurt près de Séville, fortuné mais amer de ne pas avoir obtenu les responsabilités et les honneurs auxquels il estimait avoir droit.

Aujourd'hui…

Aujourd'hui, au centre de Mexico, la grande « cathédrale métropolitaine » construite sur les ruines du Grand Temple de Montezuma – le *Templo Major* –, s'enfonce et se désunit doucement dans le sol mouvant de l'ancienne cité disparue, dans le souvenir de Tenochtitlán, de ses fleurs et de ses parfums, de ses marchés tranquilles, de la course silencieuse de ses barques dans les matins de brume. Et, tout près, dans le Mexico d'aujourd'hui, à l'Hôpital de Jesus, transportés de Séville, reposent les

restes de celui qui effaça de la mémoire humaine l’étrange et fascinante civilisation aztèque : Hernan Cortès.

Non fue trionfo ni derrota…

Place des Trois-Cultures, à Mexico, figure cette inscription sur les ruines du temple de Tlatelolco où se rendit le dernier empereur aztèque :

El 13 de Agosto 1521, heroicamente defendido por Cuauhtemoc cayo Tlatelolco en poder de Hernan Cortès.

Non fue triunfo ni derrota. Fue el doloroso nacimiento del pueblo mestizo que es el Mexico de hoy.

« Le 13 août 1521, héroïquement défendue par Cuauhtémoc, Tlatelolco tomba aux mains de Hernan Cortés.

Ce ne fut ni un triomphe ni une défaite, mais la naissance douloureuse du peuple métissé qui est celui du Mexique d’aujourd’hui. »

1524

Verrazzano explore la baie de New York

Amérique

Le Florentin Giovanni de Verrazzano, né en 1485, se met au service du roi François Ier. Il effectue un premier voyage en 1524, qui lui permet d'explorer la côte est de l'Amérique du Nord, de la Caroline actuelle à la baie de New York, qu'il nomme alors la « Nouvelle Angoulême » en l'honneur de François d'Angoulême – François Ier. À New York, le pont Verrazano-Narrows rappelle cet épisode. Verrazzano atteint ensuite Terre-Neuve, puis revient en France. Son deuxième voyage (1526-1527), effectué avec son frère Girolamo, le conduit sur les côtes du Brésil d'où il revient avec une cargaison de pernambouc, un précieux bois de teinture. Son dernier voyage, en 1527, passe par les Antilles qui vont lui être fatales : après avoir jeté l'ancre dans une anse paisible – probablement en Guadeloupe – il est fait prisonnier par des cannibales qui le tuent puis le dévorent. Girolamo utilisera tous les renseignements glanés lors des expéditions de son frère pour dresser la première carte des rivages d'Amérique en 1529.

1533

Les frères Pizarro : un cas !

Pérou



Pire que les Dalton, les quatre frères Pizarro ! Il y a Francisco né en 1475, Gonzalo né en 1502, Juan en 1505 et Hernando en 1508. Après avoir participé à diverses expéditions dans les mers du Sud et à Panama, ils

décident de s’unir pour conquérir le Pérou et l’offrir à la couronne d’Espagne. Associés à Diego de Almagro, leur expédition compte à peine 200 hommes, trois navires et 37 chevaux.

Le nombril de la terre

L’empire inca est alors à son apogée, mais il est miné par l’opposition entre les deux héritiers du trône après la mort de leur père, l’empereur Huayna Capac (1465-1525). Depuis 1400, les Incas se sont progressivement imposés au Pérou, puis sur une grande partie de la cordillère des Andes correspondant au Chili. Leur capitale est Cuzco qui signifie, dans la langue quechua imposée à tous les membres de l’empire : « nombril de la terre ». Les Incas se disent descendants du soleil et leur souverain en est le fils. Partout dans l’empire sont élevés des temples solaires. C’est dans cette civilisation éblouissante où règne l’ordre que s’immisce Francisco Pizarro, sollicitant de l’empereur Atahualpa une entrevue qui se termine fort mal, Atahualpa étant fait prisonnier. Pour sa libération, Pizarro exige des tonnes d’or, qu’il obtient. Mais, au lieu de libérer l’empereur, il le fait exécuter le 29 août 1533.

Les autres Pizarro

L’année suivante, Pizarro met la ville de Cuzco à sac. L’empire inca est à ses ordres, mais Diego Almagro réclame sa part. Pizarro le fait exécuter en 1538. Bientôt, le fils d’Almagro venge son père en faisant mettre à mort Francisco Pizarro le 26 juin 1541. Que sont devenus les trois autres Pizarro ? Toujours au combat : Gonzalo, gouverneur du Pérou est décapité en 1548 comme rebelle à la politique de Charles Quint qui voulait protéger les indigènes de l’esclavage. Juan, gouverneur de Cuzco, meurt en 1535 lors d’un siège de sa ville. Hernando se rend en Espagne pour rendre

compte de ce qui se passe au Pérou. Soupçonné d’avoir été à l’origine de l’exécution d’Almagro, il est emprisonné jusqu’en 1560 et meurt en 1578.

1535

Exécution de Thomas More

Angleterre

Philosophe, théologien, humaniste, Thomas More (1478-1535) devient auprès du roi Henri VIII d'Angleterre un personnage important, un homme politique brillant. Mais quand le pape refuse le divorce d'Henri VIII et Catherine d'Aragon, Thomas More se range du côté du pape, tout en conseillant une réforme de l'Église catholique. More n'accepte pas que le roi devienne le chef de sa propre Église. Le roi ne supporte pas cette opposition et fait exécuter Thomas More le 6 juillet 1535. L'Église en fait un saint en 1935.

1535

Du côté de Québec et de Montréal…

Canada



Le 19 mai 1535, le Malouin Jacques Cartier (1491-1557) appareille de Saint-Malo pour son deuxième voyage vers les terres nouvelles situées « au-delà de Besle-Île ». Le 10 août, il entre dans une baie qu'il nomme « Laurent » en l'honneur du saint du jour, devenue depuis la Baie du Saint-Laurent, qui termine le fleuve consécutivement du même nom. Puis il remonte le cours d'eau, guidé par les Indiens. À la mi-septembre, il atteint Stadaconé où sera plus tard fondée la ville de Québec. Le 2 octobre 1535, il parvient au village iroquoien d'Hochelaga. Tout près se trouve une colline que Cartier nomme « Mons realis » (mont royal), qui donnera son nom à la future ville de Montréal en 1642.

1536

La naissance de l’anglicanisme

Angleterre

> « Comment ? Rome, encore Rome et son pape, Clément VII, ce chef de l’Église catholique qui exige qu’on lui verse des sommes considérables, nomme les évêques, surveille nos consciences, et pourquoi ? Pape toujours prêt à s’immiscer dans les affaires de l’Angleterre et qui se permet de refuser mon divorce d’avec Catherine d’Aragon qui ne m’a toujours pas donné d’héritier en cette année 1532. Et cela m’empêche d’épouser Ann Boleyn, ma maîtresse ! Puisque c’est ainsi, je décide que l’Angleterre se passera désormais du pape ! Je deviens le chef de l’Église d’Angleterre ! Thomas Cranmer, que je nomme archevêque de Cantorbéry va se charger de dissoudre mon mariage… »

Voilà ce que pense – à peu près – le roi d’Angleterre Henri VIII, tombé amoureux d’une suivante de Catherine d’Aragon, la charmante Ann Boleyn, qu’il épouse secrètement le 25 janvier 1533.

1536 : l’acte de suprématie

Excommunié (rejeté de l’Église catholique par le pape), Henri VIII fait voter en novembre 1534 l’Acte de suprématie qui donne naissance à l’Église d’Angleterre : l’Église anglicane. L’anglicanisme va se développer

d’autant plus rapidement qu’Henri VIII s’empare des biens du clergé, dissout les monastères, impose dans chaque paroisse une bible traduite en anglais, exige que chaque personne majeure le reconnaisse chef absolu de l’Église. Tous ceux qui s’y opposent risquent la peine de mort. En 1536, cet acte de suprématie est voté par le parlement d’Irlande, avec les mêmes conséquences, notamment celle de faire tomber une grande partie des terres d’Irlande, propriété des moines, dans l’escarcelle royale.

Pauvre Anne Boleyn !

Depuis ce temps, et après bien des péripéties douloureuses qui ont marqué l’histoire, *the Church of England* (l’Église d’Angleterre) rassemble la Communion anglicane qui se situe entre le protestantisme et le catholicisme. Elle est placée sous l’autorité de l’archevêque de Cantorbéry. On peut se demander ce que devint Ann Boleyn dans toute cette affaire… Son sort est tragique : soupçonnée d’avoir empoisonné Catherine d’Aragon, et ne donnant pas d’héritier au roi, celui-ci la fait condamner à mort. Elle est décapitée – par un bourreau français venu spécialement de Calais, ville anglaise en ce temps-là – le 19 mai 1536. Elle avait donné naissance à une fille qui deviendra en 1558 la reine Élisabeth Ire.

1538

Orellana, l’Amazone et l’Eldorado

Espagne



Francisco de Orellana est né en Estremadure, une province du sud-ouest de l'Espagne, vers 1500. Francisco Pizzaro l'enrôle dans ses troupes pour la conquête du Pérou en 1535. Orellana fonde trois ans plus tard la ville de Guayaquil, le 25 juillet 1538 (aujourd'hui presque quatre millions d'habitants contre quelques centaines à l'époque…).

À la recherche de la cannelle

En février 1541, le frère de Francisco Pizarro, Gonzalo, monte une expédition vers l'intérieur des terres afin de trouver de l'or bien sûr, comme toujours, mais aussi de la cannelle qui a dépassé le prix du lingot de métal précieux ! Orellana se joint à lui. Mais point de canneliers à l'horizon ! L'expédition est un fiasco : des milliers d'Indiens y laissent leur vie. Le 22 février 1542, Pizarro décide de rejoindre Quito et laisse Orellana filer vers le sud à la recherche de nourriture. Il découvre alors le grand fleuve dont le courant est si fort que tout retour en arrière est impossible.

Des Amazones ?

Après des mois de navigation et d'aventures, Orellana atteint l'embouchure du grand fleuve. Mais quel nom lui donner ? Parmi les aventures vécues par Orellana et ses hommes figure celle de la rencontre de guerrières aux longs, très longs cheveux, belliqueuses, le 24 juin 1542, sur le bord du grand fleuve. Orellana associa ces guerrières (mais peut-être aussi des guerriers qui n'avaient pas encore inventé le coiffeur) à l'image des Amazones de la mythologie. Plus tard, le père Gaspard de Carvajal, racontant cet épisode, contribue à donner au fleuve son nom définitif : l'Amazone qui coule en pleine… Amazonie. Orellana et Carvajal entretiennent aussi la légende de l'Eldorado : un pays aux cités d'or, aux pierres en or, aux arbres d'or, enfin tout en or, partout, comme dans un rêve de chercheur fou. Et ce n'est que

cela, l’Eldorado ! Un rêve qui va donner naissance à mille et mille cauchemars.

1540

Nicolas Copernic et sa révolution

Pologne

Au Moyen Âge, on apprend et on doit croire que la Terre est immobile au centre de l'univers, et que tout – le soleil, les étoiles – tourne autour d'elle… Cette version que l'Église maintient de façon autoritaire intrigue tant Copernic, l'astronome polonais (1473-1543), qu'il multiplie calculs et observations, parvenant à la conclusion que c'est le soleil qui est au centre du système planétaire où se trouve la Terre. Cette « révolution copernicienne » déplaît à l'Église, mais exerce une influence croissante sur les philosophes et les scientifiques du XVIe siècle.

1550

Les cinq Brueghel aux mains d’or

Belgique

Quelle famille, ces Brueghel, peintres flamands (la Flandre est une partie de la Belgique) ! Quelle famille de génies du pinceau ! Plutôt que de les raconter un par un, les voici successivement mentionnés afin que vous puissiez aller admirer dans les musées du monde entier leurs œuvres où le peuple, les batailles, les visages, les paysages, les gens de village s’invitent et se couchent sur la toile avec cette touche si particulière dans la couleur ou l’allure du sujet qu’on se dit, oui, voilà un Brueghel, je ne sais plus lequel, mais c’est un Brueghel. Et maintenant, voici votre carnet de route : Pieter Brueghel l’Ancien, fondateur de la dynastie (1525-1569) ; Pieter Brueghel le Jeune dit « Brueghel d’Enfer » (1564-1638) ; Jan Brueghel l’Ancien dit « Brueghel de Velours » (1568-1625) ; Jan Brueghel le Jeune (1601-1678) ; Abraham Brueghel (1631-1690). Tous nés ou morts à Anvers ou Bruxelles, sauf le dernier, mort à Naples. Commencez par *Les Chasseurs dans la neige*, une huile sur bois réalisée en 1565 par Pieter Brueghel l’Ancien. Exposée au Kunsthistorisches Museum à Vienne en Autriche, ouvert de 10 h à 18 h, fermé le lundi. Bon voyage !

1550

Ivan le Terrible, le meilleur et le pire

Russie



16 janvier 1547. Deux mois et demi avant la mort du roi de France – François I[er] – à 52 ans, le jeune Ivan IV, 16 ans, se fait proclamer « tsar de toutes les Russies » dans la cathédrale de la Dormition à Moscou, première église bâtie en pierre dans cette ville, dont les plans avaient été tracés en 1475 par l'architecte bolognais Fioravanti.

Un bon début

Le début du règne d'Ivan IV donne de bons espoirs à la population russe : leur tsar généralise le principe des élections pour élire les représentants des villages, il développe le commerce, notamment avec les Anglais qui peuvent s'installer à Moscou, il convoque une sorte de concile qui réunit le clergé afin d'harmoniser son action, il tente d'ouvrir des voies d'échanges commerciaux jusqu'à la Baltique mais se heurte à une coalition en Livonie contre la Pologne, la Suède et la Lituanie. Dans sa ville, pour célébrer sa victoire contre les Tatars en 1552 à Kazan, il fait élever la plus belle cathédrale qu'on eût jamais vue en ce temps : Saint-Basile. Sa construction dure 6 ans au terme desquels le tsar la trouve si belle qu'il ordonne que les yeux des architectes l'ayant conçue soient crevés afin qu'ils ne puissent en construire une semblable ailleurs ! Légende que cela… Ouf ! On sait que l'un des deux architectes construisit un autre édifice religieux à Kazan quelque temps plus tard.

Où est-il passé ?

Hélas, le tsar star se tarit tôt de sa belle humeur lorsque le sort lui envoie ce coup terrible : la disparition dans d'atroces souffrances de son épouse Anastasia Romanovna – dont la famille est à l'origine de la dynastie des Romanov –, le 7 août 1560, à 29 ans. A-t-elle été empoisonnée ? Peut-être. Ivan IV sombre dans un immense chagrin, accru par les difficultés qu'il

rencontre avec les boyards, les aristocrates qui contestent ses réformes et son autorité. Ivan quitte alors Moscou, sans prévenir, et demeure un mois sans donner de nouvelles !

La mort d’Ivan Ivanovitch, son fils

Lorsqu’il revient, c’est pour adopter une organisation de la vie politique qui vise à briser toute opposition des nobles par la redistribution des grandes propriétés à ses fidèles. Cette décision va provoquer l’exode de milliers de familles nobles et l’appauvrissement de la classe paysanne. Tous ceux qui osent s’opposer au tsar devenu « le Terrible » sont torturés ou exécutés. Ivan IV se met dans de telles colères qu’un soir de 1581, se querellant avec son fils, Ivan Ivanovitch, il lui donne un violent coup de son sceptre sur la tempe. Ivan Ivanovitch meurt au bout de quelques jours. La scène s’est déroulée en présence de Boris Godounov qui deviendra tsar de Russie de 1598 à 1605, remplaçant le fils d’Ivan IV, Fédor Ier. Au cours de cette querelle, Godounov reçoit lui aussi un coup de sceptre sur la tête…

La fin de son règne ? Pas terrible…

Des malheurs de guerre vont s’abattre sur le pays. Moscou, envahie par le khan de Crimée, brûle en partie en 1571. Puis la famine s’installe suivie d’une épidémie de typhus. Quelques années passent. Des épisodes de guerre se succèdent sans véritable répit. Nous voici parvenus au 18 mars 1584. Ivan IV dispute une partie d’échecs. Il s’effondre soudain sur le jeu et meurt aussitôt. A-t-il été empoisonné lui aussi ? Peut-être, mais des recherches récentes ont permis de retrouver dans ses restes une quantité importante de mercure, administré dilué pendant des mois, voire des années aux malades de la syphilis, entre autres, à des fins thérapeutiques. Le bilan du règne d’Ivan IV ? Finalement, pas terrible…

1560

Lope de Aguirre, El Loco…

Espagne

El Loco ! Le fou ! Tel est le surnom de Lope de Aguirre, conquistador espagnol né en 1508 en Espagne, qui participe à la conquête du Pérou. Tantôt du côté des troupes royales, tantôt au service des conquistadors rebelles, il décide de monter une expédition avec plusieurs centaines de ses fidèles, afin de conquérir la vice-royauté du Pérou. Ils embarquent sur deux brigantins que suivent de nombreuses et larges barques. L'entente dans le groupe se délite au fil des jours. Aguirre ne se contente pas de faire raser des villages, d'en tuer les habitants, il fait aussi exécuter ses propres compagnons lorsqu'ils ne suivent pas ses ordres. Encerclé par les armées royales mises au courant de tous ses crimes, il se retranche dans la petite ville de Barquisimeto au Venezuela, poignarde sa fille qui l'accompagnait et meurt atteint d'un coup d'arquebuse, le 27 octobre 1561. Le sort réservé à son corps est à la mesure de toutes les horreurs qu'il a commises.

1560

Le concile de Trente

Italie

Comment combattre la progression galopante du protestantisme dans toute l'Europe ? Telle est la question que se pose l'Église catholique au XVIe siècle. Pour répondre à cette question, le pape Paul III (1468-1549) convoque tous les évêques du monde chrétien en concile (assemblée) dans la ville de Trente en Italie du nord. Ce concile, commencé en 1545, se termine en 1563. D'importantes décisions sont prises afin de freiner la Réforme protestante ; ainsi naît la Contre-Réforme ou Réforme catholique.

1571

La bataille de Lépante

Grèce

Pauvre Chypre ! Pauvre île massacrée ! Les Ottomans (les Trucs, entre autres) s'en sont emparés en 1570, poursuivant leur expansion victorieuse qui dure depuis des siècles ! Pauvre Chypre : plus de 20 000 des habitants de la ville de Nicosie ont été passés par les armes ! Chypre, possession de Venise, est donc passée sous domination turque. Et les habitants chrétiens survivants ont été réduits en esclavage, ils subissent un traitement inhumain !

La Sainte Ligue dans le golfe de Patras

Alors, que faire ?, se demande le pape Pie V. Et il se répond : « Rassemblons sous le nom de Sainte Ligue des navires et des soldats qui viendront de Venise, de l'Espagne, de Malte, de Rhodes, du duché de Savoie, de la République de Gênes… » Et de France, Pie V ? « Non, le roi François Ier a fait alliance avec les Ottomans (musulmans) pour combattre les Espagnols, c'est bien dommage… Nous allons donc mener le combat sans les Français ! » Les flottes chrétiennes se préparent, se réunissent et se dirigent, avec leurs 30 000 hommes et leurs 210 galères, vers le golfe de

Patras, à l’ouest de la Grèce, près de la ville de Lépante où se sont rassemblés les 270 navires turcs forts de leurs 44 000 hommes.

Patatras pour les Ottomans…

Que de combattants ! Que de bateaux ! Et parmi ces combattants, voyez, là, parmi les chrétiens, Vittorio Valerj, originaire de Bastia, un homme au caractère de feu, et Miguel de Cervantès, 24 ans. Ah, il vient d’être blessé au bras gauche ! Rendez-vous à la fin de la bataille pour vous en dire plus sur ces deux-là… Le combat s’engage. La flotte chrétienne tient captive dans le golfe de Patras les navires Ottomans. Ceux-ci semblent saisis dans un mouvement de panique d’autant plus fort que la tête de leur commandant vient d’être plantée à l’extrémité du mât de son bateau par les chrétiens qui ont réussi à l’aborder. Au soir du 7 octobre 1571, la défaite est totale pour les Turcs qui perdent 30 000 hommes contre 7 000 pour les chrétiens. Tout cela pour quel résultat ? Chypre est reprise par les chrétiens, la puissance d’expansion ottomane est définitivement arrêtée ; et même si deux ans plus tard, Chypre revient aux Turcs qui reconstituent rapidement leur flotte, les Espagnols et les Vénitiens demeurent les grands gagnants de cet affrontement naval qui a permis pour la première fois de vaincre la progression musulmane.

Cervantès et Valéry

Et nos deux combattants ont-ils survécu ? Oui ! Miguel de Cervantès a perdu l’usage de sa main gauche, mais après bien des péripéties, il va retrouver l’Espagne et se mettre à écrire les aventures de Don Quichotte de la Manche, une géniale parodie des romans de chevalerie. Et François Valerj ? Patience, suivons sa descendance… Elle aboutit en France et nous donne le grand poète Paul Valéry (1871-1945), auteur du magnifique poème

« Le Cimetière marin ». L’auteur s’y laisse inspirer par le port de Sète, au bord de la Méditerranée, mer au bord de laquelle se trouve aussi le port de Naupacte, dans le Golfe de Corinthe, en Grèce. Naupacte, le nom moderne de Lépante…

1587

Marie Stuart, reine d’Écosse

Angleterre

Étonnant destin que celui de Marie Ire d’Écosse, reine alors qu’elle vient de naître en 1542, morte décapitée sur ordre de sa cousine Élisabeth Ire, le 8 février 1587. Marie Stuart était la fille de Marie de Guise. Le frère de cette Marie de Guise n’est autre que François de Guise qui ordonne, en France, le 1er mars 1562, le massacre des protestants à Vassy.

Veuve de François II, roi de France

À 15 ans, le 24 avril 1558, dans la cathédrale Notre-Dame de Paris, elle est mariée au tout jeune dauphin de France, François II, 14 ans. Des liens de quasi-dépendance unissent alors l’Écosse à la France au point que, dans le contrat de mariage de Marie et François, il est précisé que, même s’ils n’ont pas de descendance, l’Écosse sera rattachée à la France ! Marie de Guise, la reine, s’était entourée de nombreux conseillers français. L’Écosse rattachée à la France ? Comment cela, disent en chœur des nobles écossais qui ne supportent pas cette éventualité ! Élisabeth d’Angleterre leur apporte alors leur soutien, et les Français sont mis dehors manu militari après le traité d’Édimbourg en 1560. À la grande déception de Marie Stuart s’ajoute le désespoir : son tout jeune mari, le roi François II, succombe le 5 décembre

de la même année, après de terribles souffrances, à une maladie de l’oreille gauche qui a atteint le cerveau, provoquant dans ses derniers temps des délires à répétition.

Veuve d’Henri Stuart

Marie regagne l’Écosse, tente de se rapprocher de sa cousine Élisabeth Ire, reine d’Angleterre. Mais ce projet échoue. Elle se remarie avec Henri Stuart, un petit-neveu du roi Henri VIII. Celui-ci ne supporte pas l’amitié de la reine avec son secrétaire, un bel italien nommé Rizzio. Il le fait assassiner. Marie se sépare de cet homme violent et se marie avec le comte de Bothwell, ce qui ne l’empêche pas de retrouver de temps en temps Henri Stuart, son précédent mari. Celui-ci est retrouvé étranglé en 1567. Bothwell est soupçonné du meurtre. Les conséquences de cette affaire sont terribles pour Marie : déshonorée, elle doit abdiquer en faveur de son fils qui deviendra Jaques Ier roi d’Angleterre, d’Irlande et d’Écosse.

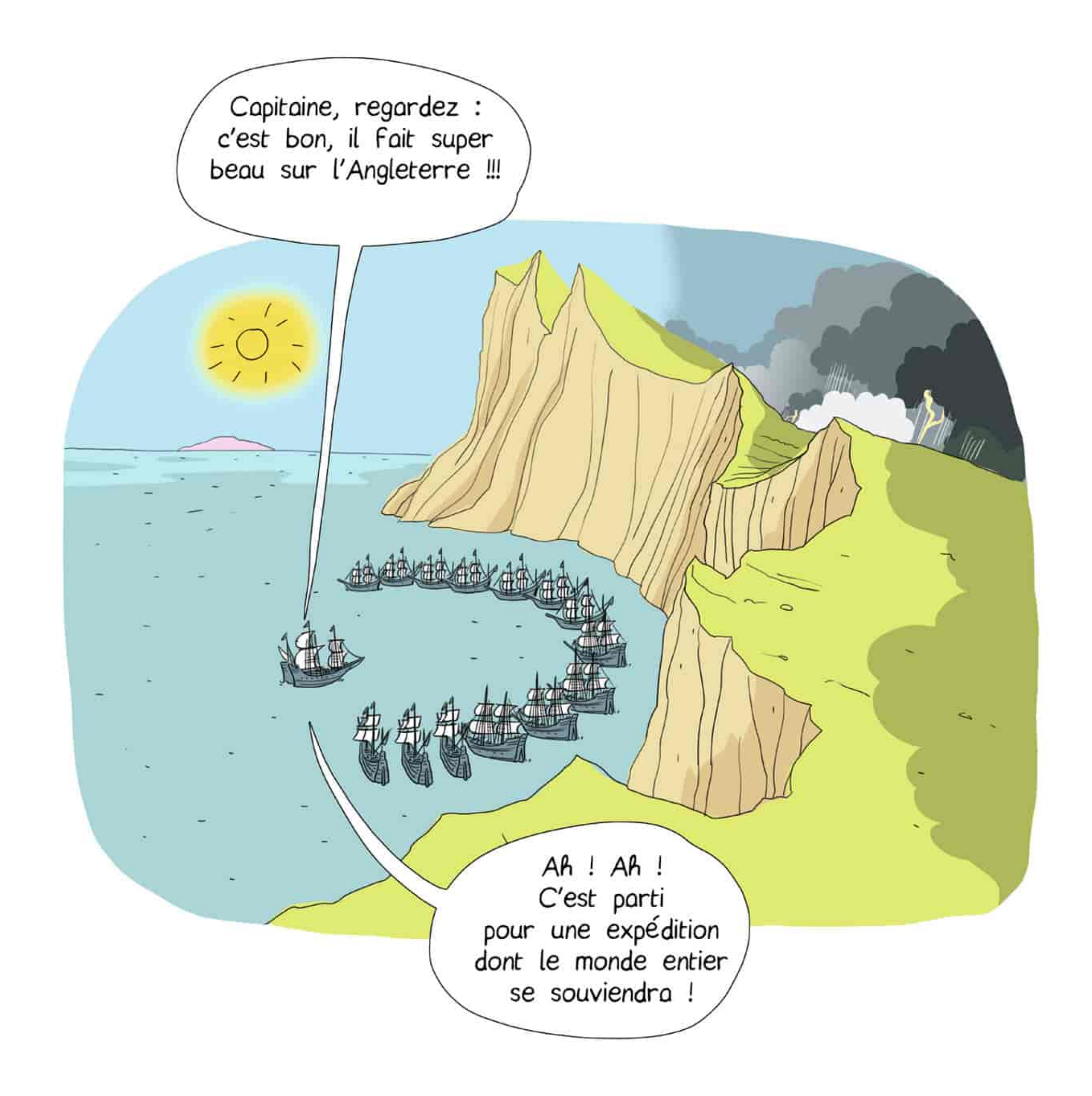
Le 8 février 1587, vers 10 heures

Elle est ensuite emprisonnée dans un château sur l’île du Loch Leven, s’en évade, tente de former une petite armée pour reconquérir son trône, échoue, s’enfuit en Angleterre où Élisabeth Ire la fait emprisonner, craignant qu’elle complote contre elle – ce qu’elle fait de façon à peu près sûre. Cet emprisonnement dure jusqu’à la condamnation à mort de Marie, pour complots. Son exécution se déroule le 8 février 1587 vers 10 h du matin, au château de Fotheringhay dans le Northamptonshire (disparu depuis), dans des conditions atroces, le bourreau étant ivre. Son corps repose aujourd’hui auprès de celui de sa cousine Élisabeth Ire, dans l’abbaye de Westminster. La reine Élisabeth II d’Angleterre est une descendante de Marie Stuart.

1588

L’Invincible Armada

Espagne



Quel western avant la lettre, l'histoire des religions en Angleterre ! Rappelez-vous Henri VIII, qui rompt avec l'Église de Rome et crée l'anglicanisme. Eh bien, son fils, Édouard VI, devenu roi, poursuit l'œuvre de son père en développant un protestantisme qui supprime le célibat des prêtres, la messe, les statues des églises…

Marie la sanglante

Oui mais, roi éphémère, Édouard est sans enfants lorsqu'il meurt en 1553 (il faut dire qu'il n'a que 15 ans). Qui nomme-t-il pour lui succéder ? Sûrement pas sa demi-sœur, Marie Tudor (Marie Ire d'Angleterre), catholique ! Ce sera sa cousine, l'élégante et raffinée Jeanne Grey, 16 ans, mariée le 15 mai 1553 à Guilford Dudley, 19 ans. Hélas, leur règne ne dure que neuf jours car Marie parvient à prendre le pouvoir et, pour le consolider, fait décapiter les deux jeunes gens ! Le protestantisme menaçant toujours de revenir, Marie Ire fait procéder à tant d'exécutions qu'on lui donne ce surnom : « Marie la sanglante ». Marie meurt en 1558 après avoir désigné Élisabeth Ire (Élisabeth Tudor), fille d'Henri VIII et Anne Boleyn, pour successeur.

L'arrière-plan commercial

Avec Élisabeth Ire, le protestantisme est de retour. Et cela irrite tant le grand catholique Philippe II d'Espagne qu'il décide de mettre sur pied, ou plutôt sur l'eau, une flotte d'une telle puissance qu'elle pourra, jointe à celle des catholiques de Flandre, débarquer en Angleterre des dizaines de milliers d'hommes qui marcheront sur Londres ! Derrière ces prétextes religieux se cache une réalité économique qui consacre la progression du commerce maritime anglais au détriment de l'Espagne. Philippe II emploie donc les grands moyens pour parvenir à ses fins : 130 vaisseaux, 30 000 hommes, dont 18 000 soldats, des chevaux, des mules, un hôpital de campagne !

La déroute

Le 7 août 1588, la redoutable flotte espagnole commandée par Guzman arrive devant Calais où doivent arriver des renforts catholiques venus des Pays-Bas – qui ne viendront jamais, le gouverneur des Pays-Bas ne croyant pas à la réussite du projet… Les Anglais parviennent alors à disperser les

navires espagnols en lâchant vers eux des bateaux enflammés. Le lendemain, devant Gravelines, les Anglais contiennent les attaques ennemies. Guzman décide de repartir vers l'Espagne, mais les vents soufflant vers le nord obligent les bateaux à contourner l'Écosse où vont se déchaîner des cyclones qui achèvent de disperser la flotte.

Match nul ?

L'errance des navires se poursuit pendant des semaines, certains accostant sur les côtes d'Irlande. Leurs occupants sont massacrés. Combien de navires et de marins regagnèrent l'Espagne ? Fort peu, affirment les Anglais qui donnèrent par ironie à cette flotte « redoutable » le nom d'« Invincible Armada » ! Presque tous, rétorquent les Espagnols qui déclarent que la bataille de Gravelines fut un match nul. La vérité, comme toujours, se situe entre les deux, et en affirmant qu'un certain nombre de navires et de soldats rentrèrent en Espagne, on cerne au plus près la vérité…

1582

Le calendrier grégorien, comme Grégoire

France

En 46 avant J.-C., Jules César remplace le calendrier romain par le calendrier julien (comme Jules…). Dans ce calendrier, l'année est bissextile (un jour de plus – bi : deux ; sex : six ; deux fois le sixième jour) tous les quatre ans. Mais ce système provoque un décalage de huit jours par millénaire, de sorte que tôt ou tard, on eût fait les moissons en janvier et célébré Noël en juillet… Le pape Grégoire XIII met bon ordre à tout cela : désormais, les années multiples de 100, sans être multiples de 400, seront bissextiles. Et ce calendrier est mis en service en 1582 en France. Son nom ? Le calendrier grégorien, comme Grégoire…

Les grandes inventions du XVIe siècle

1520 : le violon

Dans les dépenses secrètes du roi François Ier, on trouve des sommes dépensées pour des divertissements accompagnés de violons, en 1533. C'est la première fois qu'apparaît ce mot, « violon », dans l'histoire des instruments de musique. En 1556, le compositeur lyonnais Philibert Jambe de Fer décrit le violon de façon précise, en le différenciant des violes. Celles-ci sont plutôt destinées à des concerts, celui-là à des « danseries ». Ainsi naquit le violon voici un peu plus de 500 ans.

1515 : l'arquebuse

Les premières arquebuses sont apparues au milieu du XVe siècle. Leur poids, près de 10 kilos, les rend peu maniables. Pour le tir, on pose l'arquebuse sur un fourquin (ou une fourquine), tige fichée dans le sol et terminée par deux branches où on pose le canon. Mais ces premières armes à feu amorcent la révolution dans les affrontements des armées. L'épée et la lance seront remplacées peu à peu par des armes propulsant des projectiles en utilisant la poudre.



1520 : le mousquet

À Pavie (1525), on se battit à l'épée, à la lance, au gros canon, mais aussi au mousquet. Le mousquet – dont sont armés les mousquetaires – est une arquebuse améliorée, qui doit aussi être soutenue par un fourquin. Son maniement est capricieux et prend beaucoup de temps. Des perfectionnements successifs permettront qu'il soit utilisé jusqu'en 1700.

1542 : le yaourt guérit François Ier

En 1542, le roi François Ier est très malade : ses intestins sont dans un tel désordre qu'il s'en confie à son ami le sultan Soliman le Magnifique, avec qui il a noué une alliance contre Charles Quint. Soliman lui envoie son

médecin personnel qui apporte la recette du yaourt au lait de brebis. Miracle : cette préparation guérit le roi. Et depuis, on consomme en France, et de plus en plus, des yaourts de toutes sortes, apparus il y a bien longtemps en Asie centrale.



1552 : Ambroise Paré ligature les vaisseaux

Près de Turin, au Pas-de-Suze, la bataille fait rage ! Nous sommes en 1537. On amène au jeune Ambroise Paré, maître chirurgien depuis 1536, dont c'est le baptême du feu, un soldat à l'avant-bras écrasé. Que faire ? Paré, né près de Laval en 1509, formé chez un chirurgien de Vitré, puis à l'Hôtel-Dieu à Paris, tente l'impossible pour l'époque : la désarticulation du coude.

Opération réussie ! La plaie est à vif. Ordinairement, on la cautérise… à l'huile bouillante ! Il n'en reste plus. Paré utilise alors un mélange antiseptique de son invention : huile de rosat, térébenthine, jaune d'œuf. Le blessé survit et se remet rapidement, sans fièvre ni inflammation.

Inventeur de la chirurgie moderne

Protégé par les rois – Henri II, François II, Charles IX, Henri III –, armé de son bon sens, et malgré l'opposition violente de la faculté de médecine qui reproche à cet autodidacte de ne connaître ni le grec ni le latin, Ambroise Paré invente la chirurgie moderne, dans son échoppe rue de l'Hirondelle, à Paris. Au moyen d'instruments qu'il crée, dont beaucoup sont encore utilisés aujourd'hui, il réduit les fractures, pratique des opérations de toutes sortes, fait accoucher des femmes. En 1552, au siège de Danvillier, après avoir pratiqué une amputation, il ligature les artères du blessé – au lieu d'appliquer sur les chairs à vif le fer rouge…



Comme des rois

Charles IX lui demande un jour : « Soigneras-tu mieux les rois que les pauvres ? » « Non sire, c'est impossible ! » « Et pourquoi ? » demande Charles IX. Paré lui répond : « Parce que je soigne les pauvres comme des rois ! » Ambroise Paré meurt en 1590, à 81 ans.

1560 : le tabac de Nicot

En 1560, la reine Catherine de Médicis reçoit de son ambassadeur au Portugal, Jean Nicot, du tabac préparé de sorte qu'il soigne – à ce que prétend ledit ambassadeur – toutes sortes de maux, en particulier les

migraines. Cet envoi tombe à pic : le jeune roi François II et sa mère souffrent de terribles maux de tête – François II en meurt à 15 ans. Sur Catherine de Médicis, l’effet du tabac est positif : ses maux de tête s’estompent ou disparaissent. On décide alors d’appeler cette plante la « nicotiane » en l’honneur de Jean Nicot – aujourd’hui, la nicotine désigne la substance la plus nocive de la cigarette. Jean Nicot n’est pas le premier à avoir introduit le tabac en France. Cette plante que Christophe Colomb avait découverte au cours de ses voyages et acclimatée au Portugal existait aussi au Brésil d’où la rapporta l’explorateur et écrivain André Thévet en 1556. Il la cultiva sous le nom d’herbe angoumoise. Peut-être désirait-il en proposer à la reine, mais c’est Nicot qui rafla la mise ! Qu’il se console là où il est : on appellerait aujourd’hui le principe nocif du tabac la thévêtine… Un nom à tousser dehors !



Quatre génies du XVIe siècle

Léonard de Vinci, l'inégalable

En 1507, Louis XII prenait Milan et y découvrait un génie (peintre, sculpteur, architecte, anatomiste, inventeur, musicien, écrivain, philosophe, ingénieur…) : Léonard de Vinci, né à Vinci en 1452, dont il s'empressa de faire son peintre et ingénieur personnel. En 1515, François Ier retrouve à Milan ce génie à qui il propose de venir s'installer en France. Léonard accepte et arrive en 1516 près du château d'Amboise, au manoir du Clos Lucé. Il a apporté avec lui quelques tableaux, dont *La Joconde*. Son bras droit est paralysé, il ne peut plus tenir un pinceau. Mais son imagination est encore débordante et il invente un lion mécanique dont les mouvements émerveillent la cour lors de grandes fêtes qu'il organise. Un tunnel relierait la résidence royale au manoir de Léonard, permettant à François Ier de s'entretenir fréquemment avec son hôte d'exception. Le 2 mai 1519, dans sa chambre du Clos Lucé, Léonard, à 68 ans, rend son dernier soupir. Léonard : *La Joconde*, *Sainte Anne*, *La Vierge et l'Enfant*, *Saint Jean-Baptiste* ; mais aussi des machines de toutes sortes, des machines volantes, des machines de guerre, le char d'assaut, la mitrailleuse, les bouches à feu multiples, ancêtres des sinistres orgues de Staline de la Seconde Guerre mondiale. Sans limites, l'imagination de Léonard, sans limites !



Véronèse à la Noce

De la couleur vive, séduisante, du trompe-l’œil, des ensembles au dessin précis, au décor raffiné, voilà ce que vous trouverez dans les tableaux de Véronèse (Vérone, 1528-Venise, 1588). Et en particulier dans cette immense toile (longue de 9,94 m et haute de 6,77 m) qui a pour titre *Les Noces de Cana*, œuvre terminée en 1563, rapportée de Venise sur ordre de Bonaparte après la campagne d’Italie en 1797, et qu’on peut admirer au Louvre. On y compte 132 personnages. François Ier ? Soliman le Magnifique ? Peut-être, on n’en est pas sûr. Du génie dans la composition, de la magie et du mystère ? Oui, de cela, on est certain.

Michel-Ange, l’inégalé

18 février 1564. Pendant qu’à Fontainebleau se déroulent des fêtes fastueuses qui marquent le départ de Catherine de Médicis et de toute la cour pour un tour de France destiné à réconcilier catholiques et protestants, à Rome s’éteint un vieillard de 88 ans : Michel-Ange !

Des dons exceptionnels

Michel-Ange voit le jour en 1475 au château de Caprese en Toscane, petite ville dont son père est le magistrat. Il a 6 ans quand sa mère meurt. Pendant 4 ans, il est placé dans une famille de tailleurs de pierre où son goût pour la sculpture naît, s’affirme, se confirme, ce qui ne plaît pas du tout à son père pour qui l’art représente le superflu ! Apprenti chez le peintre Ghirlandaio, il étudie bientôt le maniement du ciseau et crée ses premières sculptures. Ses dons exceptionnels fascinent Laurent de Médicis qui devient son mécène.

La Pietà, *David*, la chapelle Sixtine…

À Rome, il étudie les sculptures antiques. De 1498 à 1500, il sculpte dans le marbre une Pietà, peut-être la plus belle sculpture de tous les temps, que l’on peut voir aujourd’hui à son emplacement initial dans la basilique Saint-Pierre de Rome. De 1501 à 1504, il réalise pour les seigneurs de Florence son célèbre *David*, statue géante de 4,34 m de hauteur.



En 1505, le pape Jules II le rappelle à Rome et lui demande de peindre les voûtes de la chapelle Sixtine, ce qu'il effectue dans une position plus qu'inconfortable, presque toujours couché sur le dos, de 1508 à 1512. Lors de l'ouverture de la chapelle aux visiteurs, l'œuvre terminée déclenche un enthousiasme qui dure toujours…

Moïse, Saint-Pierre de Rome

Jules II lui commande aussi son tombeau, une gigantesque composition de sculptures sur trois étages, destinée à figurer au centre de la basilique Saint-Pierre de Rome (ou plutôt du Vatican). Michel-Ange va y travailler pendant plus de 40 ans, bien après la mort du pape, sans le terminer. On peut

aujourd'hui en admirer seulement deux étages avec quelques statues, dont l'imposant *Moïse* à Saint-Pierre de Rome. Michel-Ange va exécuter beaucoup d'autres commandes à Florence et à Rome où il est nommé architecte de la basilique abritant sa *Pietà*. Il en redessine le dôme proposé dans le plan de Bramante (mort en 1514) et lui donne sa forme actuelle. On peut contempler aujourd'hui à Milan la sculpture à laquelle il travaillait encore huit jours avant sa mort : la *Piéta Rondanini*. Inachevée, pour toujours.

Bernard Palissy

Émailleur, scientifique, peintre, potier…

En 1575, à Paris, on peut lire sur des affichettes placardées dans les rues qu'un certain Bernard Palissy va donner des conférences sur des sujets aussi variés que l'origine des sources des fleuves et rivières, la nature des sols, la vie des plantes, mais aussi sur les fossiles… Et ceux qui vont l'écouter à propos de ce dernier sujet l'entendent affirmer que, ne connaissant ni le grec ni le latin, il est capable par ses observations et par le bon sens, de mettre en balance son savoir avec celui des Anciens. N'affirme-t-il pas que les fossiles qu'il a découverts n'ont pu vivre qu'en un temps où le climat en France était celui des tropiques ? Il dit aussi qu'ont longtemps séjourné sur les terres des « réceptacles d'eau salée » – là, il se trompe, c'est la mer entière qui a recouvert les terres…

Il brûle ses étagères, son plancher…

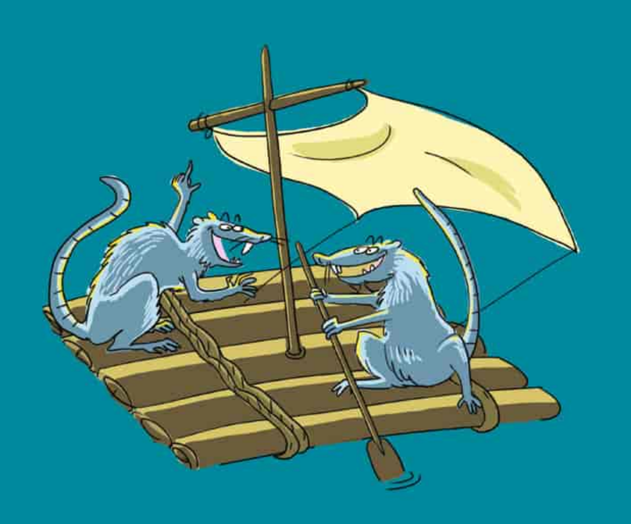
Malgré des erreurs, Bernard Palissy fait partager au public de son temps ses géniales intuitions, tout en continuant une quête qui va occuper 20 ans de sa

vie, de 1536 à 1556 : le secret de l’émail blanc ! À cette occasion, tout proche de la réussite et n’ayant plus de bois pour alimenter ses fours, il va jusqu’à brûler ses étagères et son plancher… Longtemps fixé dans la région de Saintes, il exerce aussi la profession d’arpenteur, ce qui lui permet, tout en mesurant les marais salants, d’observer la faune et la flore qui s’y développent. Il produit alors de « grands bassins rustiques » : de magnifiques plats émaillés au décor animal et végétal en relief.



Condamné à mort !

Remarqué par le connétable Anne de Montmorency, il est présenté à la reine Catherine de Médicis qui va l'inviter à travailler pour elle. Il crée aussi des œuvres pour Montmorency, notamment en son château d'Écouen. Palissy est protestant, Montmorency aussi. Celui-ci tire à plusieurs reprises celui-là de situations périlleuses en ces temps de guerres de religion. Statuettes, plats, vases et autres objets qu'il appelle ses « rustiques figulines » lui créent une réputation d'excellence, ainsi que ses céramiques, tous éléments longtemps imités par la suite. En 1588, il est condamné à mort pour ses opinions religieuses. Sa peine est commuée en emprisonnement, mais il meurt de faim et de froid en la prison royale de la Bastille.



Le XVIIe siècle



De combien d’habitants la Terre est-elle peuplée en 1600 ?

On évalue la population mondiale en 1600 à 580 millions d’habitants. En voici le détail pour ce qui concerne les pays les plus connus à cette époque :

- Chine : 150 millions
- France : 20 millions
- Japon : 18 millions
- Russie : 15 millions
- Italie : 14 millions
- Espagne : 9 millions
- Royaume-Uni : 5 millions

1600

Tycho Brahe, Kepler : la guerre des étoiles…

Danemark

« La Terre est le centre de l'univers, le soleil et les étoiles gravitent autour d'elle. » Voilà ce qu'affirme l'Église catholique pendant tout le Moyen Âge, et il n'est pas question de la contredire, sinon, gare au bûcher ! Ce géocentrisme (la Terre est le centre de l'univers) est combattu depuis des siècles par des observateurs du ciel qui ont compris que les étoiles se promènent comme elles veulent dans l'infini sans se soucier de la minuscule planète Terre.

Uraniborg

Le premier qui met officiellement en doute le géocentrisme s'appelle Nicolas Copernic (1473-1543). Ce Polonais franchit la première étape de la libération géocentrique en déclarant qu'après moult calculs, il a constaté que le Soleil est le centre de l'univers, et non la Terre. Trois ans après la mort de Copernic naît au Danemark Tycho Brahe (1546-1601). Devenu un grand savant, il impressionne tant le roi Frédéric II que celui-ci lui donne une île, Ven, sur laquelle, entouré d'une quarantaine de collaborateurs, il va faire construire un observatoire : Uraniborg. Tycho Brahe effectue des

mesures qui établissent une carte précise des étoiles visibles, mais, n’acceptant pas l’héliocentrisme de Copernic, il déclare que la Terre se trouve au centre de l’univers.

Au petit coin…

Et le soleil ? Eh bien, il tourne autour de la Terre, mais autour de lui tournent les autres planètes. Bien ! On n’avance guère… Pourtant, l’Allemand Johannes Kepler (1571-1630) qu’il a engagé comme collaborateur tente de le persuader que sa théorie est fausse en lui démontrant, calculs à l’appui, que seule la théorie de l’héliocentrisme copernicien est conforme à la réalité des observations célestes. Tycho Brahe, chassé de son île pour s’être comporté de façon inadmissible avec les paysans qu’il écrase d’impôts, meurt en 1601 pour s’être, dit-on, trop retenu d’aller au petit coin, mais plus sûrement pour avoir absorbé un médicament de sa composition à base de mercure.

1600

Giordano Bruno : l’univers est infini

Italie



« Le géocentrisme est une stupidité ! L’héliocentrisme de Kepler n’est qu’une étape vers la vérité que voici : l’univers est infini, et cet univers infini est composé d’une infinité de mondes, et tout cela est extensif… » On

croirait entendre nos scientifiques et astronomes actuels. Oui, mais voilà : Giordano Bruno naît en 1548 en Italie…

Une mémoire prodigieuse

Devenu moine dominicain, il commence à révéler ses convictions à ses supérieurs qui, horrifiés, le chassent. Le voici qui devient une sorte de nomade européen partout accueilli avec curiosité et respect tant la réputation de sa mémoire prodigieuse le précède – il invente de multiples moyens mnémotechniques. Et partout, les catholiques et les protestants lui demandent de revoir sa théorie de l'univers infini tant elle leur paraît folle.

Au bûcher !

Mais Giordano Bruno est sûr de lui, il s'obstine tant que Zuane Mocenigo, riche bourgeois qui l'a invité chez lui à Venise en 1591, le dénonce dès 1592 à l'Inquisition de Rome, le très sévère tribunal catholique. Après huit années passées dans les cachots romains, Giordano Bruno, qui répète qu'il ne peut se rétracter puisqu'il dit la vérité, est condamné à périr sur le bûcher. Le 17 février 1600, le bourreau lui arrache la langue en raison des « affreuses paroles » qu'elle a proférées. Bruno est ensuite conduit au Campo dei Fiori – le Champ des fleurs – où sa vérité part en fumée. Aujourd'hui, à Rome, au milieu du Campo dei Fiori se dresse la statue de Giordano Bruno, de même qu'au cœur de la science et de l'astronomie d'aujourd'hui s'élèvent ses certitudes, plus haut, toujours plus haut, vers l'infini…

1605

La conspiration des poudres

Angleterre

> « Assassiner le roi Jacques Ier d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, et mettre à sa place sa fille Élisabeth – 9 ans, c'est bien jeune… – qui deviendra reine et fera ce qu'on lui demande : rétablir le catholicisme ! C'est la seule solution pour anéantir l'anglicanisme qui a causé tant de souffrances depuis Henri VIII. »

Tels sont la pensée et le projet du catholique Robert Catesby et de certains jésuites en 1604. Comment conduire à bien ce projet ? Eh bien c'est simple : il faut faire appel à un militaire chevronné qui saura conduire l'opération, mais qui ne soit pas connu de tous ceux qui vivent au château de Westminster où l'attentat doit avoir lieu. Ce militaire est recruté par Catesby aux Pays-Bas. Il s'agit de Guy Fawkes, un Anglais converti au catholicisme et qui s'est enrôlé dans l'armée espagnole.

Ça va sauter…

L'idée de Catesby et de ses complices est de faire sauter Westminster lorsque le roi Jacques Ier y ouvrira la séance solennelle du Parlement, le 5 novembre 1605. Tout simplement ! Fawkes conseille alors de louer une cave sous le palais ; il y fait ensuite entreposer discrètement des fagots de

bois sous lesquels sont dissimulés 36 barils de poudre. Tout est prêt le 4 novembre. Fawkes monte la garde à l'entrée de la cave. Il doit allumer une mèche le lendemain, dès que le roi et les députés seront installés pour l'ouverture de la session parlementaire.

Qui a vendu la mèche ?

Mais prévenu par une lettre anonyme (on n'a jamais su qui a vendu la mèche), le roi fait fouiller de fond en comble Westminster le 5 novembre. Fawkes est découvert alors qu'il allait allumer la mèche. Les conjurés sont arrêtés, condamnés à mort et exécutés. Depuis, chaque année en Grande-Bretagne, la « *Guy Fawkes night* » a lieu le 5 novembre en mémoire de cet événement où le roi Jacques Ier et tout le Parlement faillirent perdre la vie : des festivités se déroulent pendant deux jours au cours desquels un pantin figurant Guy Fawkes est brûlé en public pendant que les enfants font joyeusement la quête pour récolter quelques *pennies* ou sucreries.

1608

Fondation de Québec

Canada

Québec, c’est aujourd’hui une ville de 530 000 habitants, capitale de la province du Québec, francophone. Elle fait partie du Canada qui est une monarchie constitutionnelle parlementaire fédérale, et cette monarchie reconnaît pour reine Élisabeth II. La capitale du Canada est Ottawa. La plus grande ville du Canada est Toronto. La plus grande ville du Québec est Montréal. Tout cela peut paraître compliqué, mais quand on l’a lu 100 fois et appris par cœur (et non parfois), on parvient à disserter brillamment du Canada dans les dîners en ville ou en campagne.

L’Habitation de Québec

Revenons-en à la fondation de Québec. Il faut remonter en 1535, lorsque Jacques Cartier est le premier Français à passer l’hiver sur le site où s’élèvera Québec, dans un village habité par des Iroquois : Stadaconé. Il tente, avec Roberval, d’établir une colonie permanente à l’embouchure de la rivière Cap Rouge, sur la rive gauche du fleuve Saint-Laurent. C’est un échec.

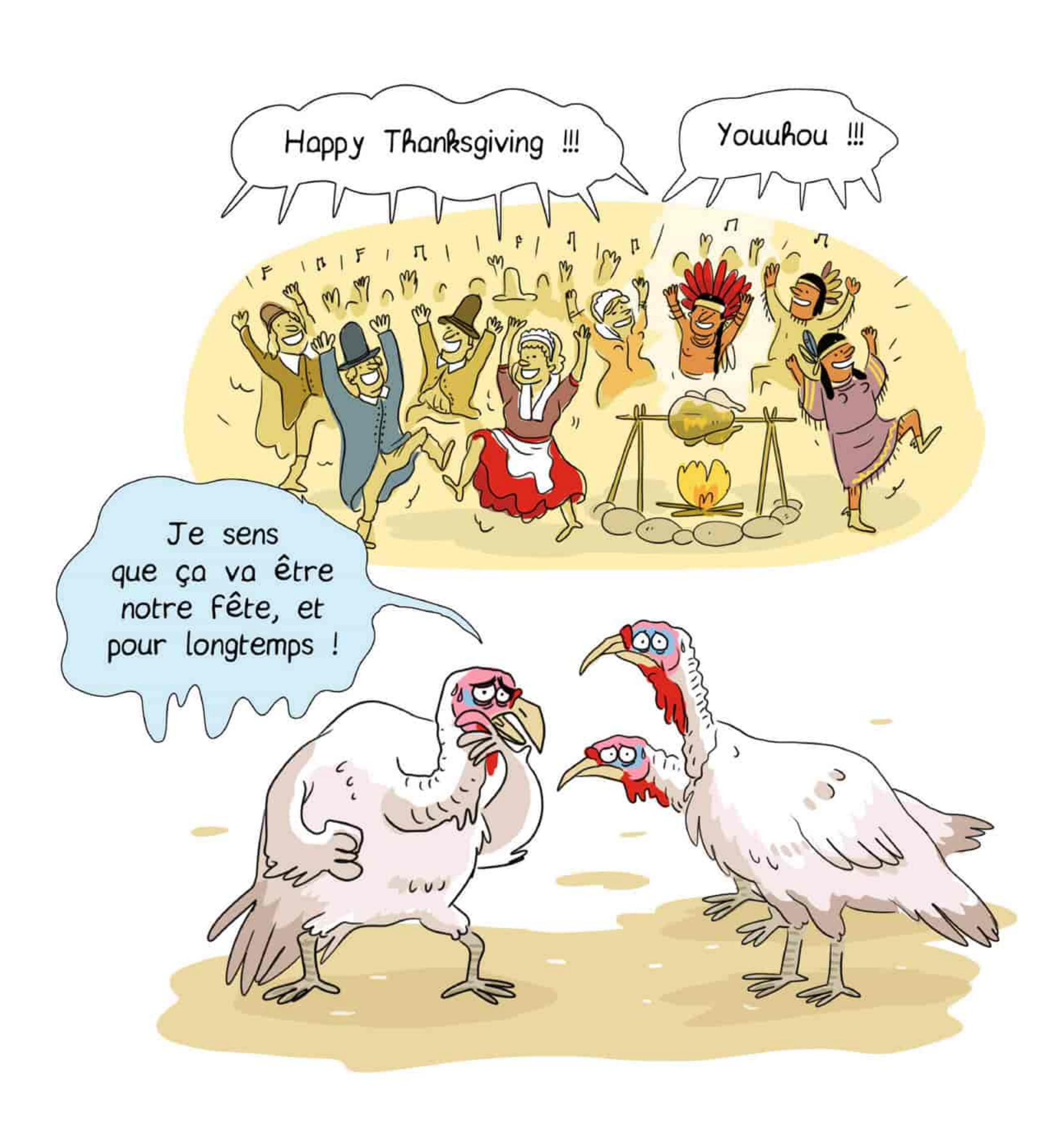
Champlain

Quelques dizaines d’années plus tard, Samuel de Champlain (1580-1635), chargé d’établir un comptoir commercial pour négocier les fourrures abondantes dans cette région, choisit en 1608 le site où Jacques Cartier avait séjourné. Il y fait construire l’« Habitation de Québec », un ensemble de constructions reliées entre elles et qui comprend les logis des colons, le poste de traite commerciale pour les produits à négocier, et les palissades et fossés délimitant le fort. Combien de personnes habitent Québec à cette époque ? 60 environ ! Comment en est-on arrivé à 530 000 habitants aujourd’hui ? C’est une autre histoire…

1620

Le Mayflower

Amérique



Le 16 septembre 1620, un vaisseau marchand quitte le port de Plymouth en Angleterre. Son nom ? Le *Mayflower* – fleur de mai. Ce nom sonne comme un espoir pour les passagers qui sont montés à bord. Ils veulent atteindre Jamestown, colonie anglaise fondée quelques années plus tôt dans l'actuelle Virginie.

Fuir les persécutions religieuses

Parmi la centaine de passagers, 35 fuient les persécutions religieuses lancées en Angleterre contre ceux qui n'acceptent pas la collaboration de l'Église catholique réformée – l'Église anglicane – avec l'État. Mais après un ravitaillement à Terre-Neuve, le *Mayflower*, poussé par une tempête, achève son voyage d'abord à Cap Code puis, longeant la côte, atteint une petite baie où est fondée New Plymouth, à la place d'un village indien abandonné. Ces lieux sont situés à l'est de l'actuel Massachusetts. Avant de débarquer, les 35 dissidents rédigent le *Mayflower Compact*, un texte qui servira de base à la constitution des États-Unis. Ces dissidents, premiers colons, sont aujourd'hui appelés les « Pères pèlerins » (*Pilgrim Fathers*).

Thanksgiving

La colonie de Plymouth affronte immédiatement un hiver très rigoureux qui va décimer ses rangs. Les escarmouches sont nombreuses avec les Indiens Wampanoags, mais peu à peu, le climat s'apaise, et voyant ces Européens démunis, ils leur apprennent à cultiver le maïs, à pêcher, à chasser. Progressivement, les relations sont pacifiées au point qu'à l'automne 1621, William Bradford, le chef des dissidents, décide d'organiser pour ceux qui les ont sauvés, une fête qui se déroulera pendant trois jours d'« action de grâce ». Au cours de cette fête de remerciements, les Indiens offrent des dindes sauvages. Ainsi naît la fête de Thanksgiving (action de grâce),

devenue traditionnelle et où sont dégustées, outre la dinde aux airelles, des patates douces et une tarte au potiron, entre autres.

1649

Charles Ier exécuté

Angleterre

« *Remember…* »

Le 30 janvier 1649, le roi d'Angleterre, Charles Ier, monte sur l'échafaud qui a été préparé la veille devant sa résidence de Withehall, près de Westminster. Il fait froid. Le roi a demandé des vêtements chauds car il redoute d'être pris de tremblements à cause de la basse température, ce qui pourrait être interprété comme de la peur ou de la faiblesse par ceux qui assistent à son exécution. Le bourreau affûte son instrument de torture. Le roi l'apercevant lui dit : « Ne gâte pas ta hache, elle pourrait me faire plus mal. » Puis il lui tend sa médaille de Saint-Georges – une croix rouge entourée d'une étoile d'argent, insigne qu'il a lui-même créé. Le bourreau l'entend alors prononcer ce mot : « *Remember*. » Quelques secondes plus tard, Charles Ier est décapité.

Contre la monarchie absolue

Pourquoi ? Parce que le monarque a voulu gouverner de façon absolue, en se passant des parlementaires qui représentaient la petite noblesse des campagnes. Cette noblesse acquise aux idées de l'un des leurs, Olivier

Cromwell, s’illustre par son puritanisme, sa conduite morale irréprochable, le respect rigoureux des principes du calvinisme – la doctrine du protestant Jean Calvin (1509-1564), très austère. Deux partis se sont donc constitués et combattus : les partisans de Cromwell qui a levé une armée, les « *Ironsides* » (côtes de fer) et les « Cavaliers » royalistes. Les Côtes de fer sont des puritains appelés aussi « têtes rondes » à cause de leurs crânes presque rasés ; les royalistes ont les cheveux longs et bouclés, signe, selon les puritains, d’une façon de vivre peu morale… Par-delà ces particularités physiques, c’est surtout le pouvoir qui est en jeu, celui du roi qui peut créer des impôts quand il le veut. Mais pour cela, il lui faut faire appel au Parlement révolté dont le chef Cromwell ne désire qu’une chose : le pouvoir, afin de faire triompher ses idées et celles de ses partisans.

La dictature de Cromwell

Bien organisé, Olivier Cromwell parvient à ses fins en battant à plusieurs reprises avec ses « têtes rondes » les troupes royales chevelues, notamment à Naseby, le 14 juin 1645. Après l’exécution du roi, il se retrouve à la tête du pouvoir, tente de gouverner avec les Parlements, mais n’y parvient qu’avec difficulté. Il établit tant bien que mal le « Commonwealth », l’équivalent de la république. Son pouvoir glisse bientôt vers la dictature. Il applique avec rigueur ses convictions puritaines, interdit les loisirs, combat toutes les révoltes, celle de l’Irlande en particulier, réprimée dans le sang lors de la bataille de Drogheda (1649) – les catholiques s’étant rendus contre la promesse d’avoir la vie sauve sont massacrés, ainsi qu’une grande partie de la population.

Le 3 septembre 1658, victime de la malaria – et non d’un grain de sable, un calcul, dans l’uretère comme l’affirma Blaise Pascal –, Cromwell meurt après avoir désigné pour successeur son fils Richard, qui abdique en

mai 1659. L'année suivante, Charles II, fils de Charles Ier, monte sur le trône de son père et va régner plus de 24 ans, jusqu'en 1685.

1666

L’incendie de Londres

Angleterre



Promenons-nous un peu dans la ville de Londres le 1er septembre 1666. Nous avons bien du mal à avancer dans les rues très étroites au cœur de la cité. Si nous levons la tête, nous constatons que les encorbellements (constructions en saillie sur les façades) se rejoignent presque à hauteur d'étage. On entend le bruit que fait le forgeron en frappant sur l'enclume et l'on devine que tout près, la braise de son foyer est vive pour amollir le fer. On sent la bonne odeur du pain qui sort du four rougeoyant, à la chaleur insupportable. Là, un vitrier travaille sa matière sur des charbons ardents. Observons les murs : ils sont faits de bois et de torchis, tout cela agglutiné par de la résine, du bitume. Poursuivons… Des marchands de poudre explosive se tiennent ici et là pour répondre aux besoins de ceux qui veulent chasser en campagne ou ailleurs. On est saisi de peur en imaginant qu'un jour ou une nuit, un feu mal maîtrisé dans une forge, une vitrerie ou une boulangerie pourrait s'échapper et se répandre dans la ville en moins de temps qu'il ne faut pour le dire…

La boulangerie de Pudding Lane

Eh bien, c'est ce qui arrive à minuit, le 2 septembre 1666 ! Le feu sort en furie d'une boulangerie de Pudding Lane, trouve dehors son complice le vent violent. À eux deux, ils vont brûler près de 14 000 maisons, 87 églises, une cathédrale et tous les bâtiments publics.

Et cela durant trois jours et trois nuits, jusqu'au 5 septembre !

Combien de Londoniens en furent victimes ? Fort peu officiellement, mais beaucoup de quartiers pauvres disparurent corps et biens sans qu'il soit possible d'identifier les uns et les autres. Bien que seul le boulanger de Pudding Lane fût responsable du départ du feu, les catholiques furent accusés du désastre, et plusieurs lynchages eurent lieu.

Un cas d’aptonymie

Y eut-il quelque avantage à ce que la vieille ville de bois brûlât ? Peut-être, car les épidémies de peste qui se succédaient avant 1666, ralentirent durablement.

Depuis, Londres a été reconstruite. Elle conserve, à Pudding Lane, le souvenir de ce terrible incendie : il s’agit d’un monument de 61 mètres de haut. On y découvre, entre autres, le nom du boulanger : Thomas Farriner (ou Faryner) – presque un aptonyme… Qu’est-ce qu’un aptonyme ? Il suffit que vous ouvriez votre dictionnaire et vous découvrirez qu’il s’agit d’un patronyme dont le sens est en rapport étroit avec celui qui le porte – tel Farriner qui, pour faire son pain, devait pétrir la farine…

1674

La naissance de New York

Amérique



En 1524, l'explorateur italien Verrazzano fait halte dans une vaste baie située sur la côte est des futurs États-Unis. C'est le roi de France François Ier qui l'a envoyé sur les mers à la recherche d'un passage vers le nord pour atteindre les Indes. Verrazzano nomme cette baie Nouvelle-Angoulême, en l'honneur de François Ier, premier roi de la branche Valois-Angoulême ; le fleuve qui s'y jette – et qui prendra plus tard le nom de l'explorateur anglais Hudson – est baptisé Vendôme. Verrazzano s'empresse de signaler au roi l'intérêt de cette découverte, mais le monarque est trop occupé par les préparatifs de la bataille de Pavie en Italie (1525), et l'entrevue avec l'explorateur n'aura pas lieu.

La Nouvelle Amsterdam

Un siècle passe. En 1624, la région située autour de la Nouvelle-Angoulême devient néerlandaise. La Nouvelle-Angoulême se transforme en Nouvelle-Amsterdam. Deux ans plus tard, les Indiens algonquins cèdent à l'explorateur calviniste hollandais Peter Minuit l'île de Manhattan – « l'île aux nombreuses collines » en langue indienne – pour quelques articles de quincaillerie, de verroterie, le tout évalué depuis à 24 dollars.

La Nouvelle-Orange

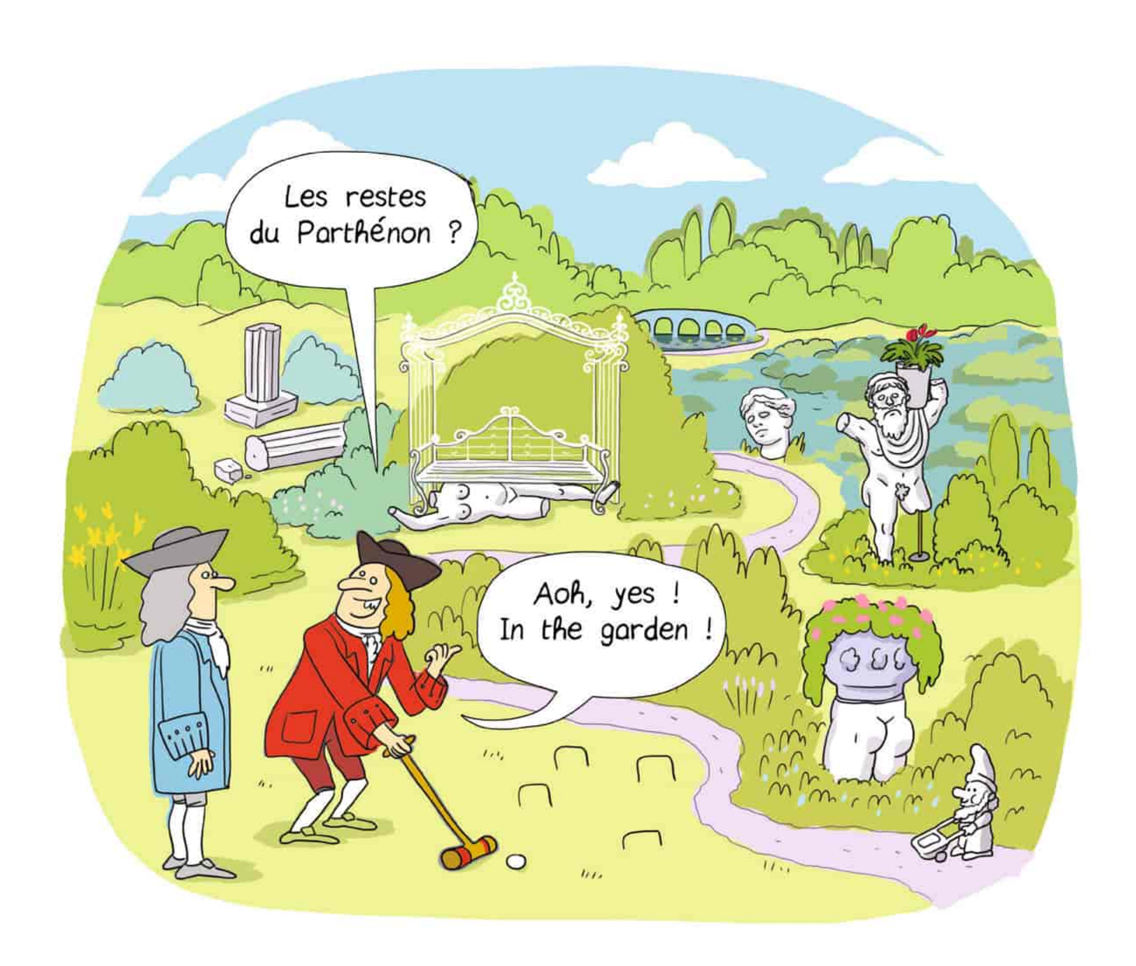
Une quarantaine d'années passent. En 1664, les Anglais attaquent la Nouvelle-Amsterdam et sa région. Les Néerlandais, gouvernés par Peter Stuyvesant, sont vaincus. Le traité de Breda, signé en 1667, transforme la Nouvelle-Amsterdam en New York, en l'honneur du duc d'York, frère du roi d'Angleterre Charles II, et futur Jacques II. Vaincus, les Néerlandais ? Pas tout à fait : en 1673, ils reprennent la ville ! Elle devient la Nouvelle-Orange, en hommage à Guillaume III d'Orange, leur *stathouder* (gouverneur). Mais l'année suivante, un traité de paix entre Anglais et

Néerlandais restitue à ceux-là la Nouvelle-Orange qui devient, de façon définitive, New York.

1687

Les aventures du Parthénon

Grèce



Pauvre Parthénon ! Ce temple de marbre, édifié sur l’Acropole d’Athènes entre 447 et 442 avant J.-C., a connu bien des aventures.

La demeure des vierges

Magnifique, rutilant et coloré lors de son achèvement sous Périclès, avec pour sculpteur et maître d'œuvre Phidias, il va subir un grave incendie qu'on ne sait situer avec précision dans l'Antiquité tardive (IIIe ou IVe siècle de notre ère). Cet incendie détruit la charpente, fait éclater des statues, des colonnes, mais ce n'est là que le début des avatars de la « demeure des vierges » (en grec, le Parthénon). Il est transformé en église au VIIe siècle. Beaucoup de ses métopes (éléments de frises rejoignant le haut des colonnes) sont martelées, sauf celles qui semblent en rapport avec quelque passage de la bible. Athènes étant conquise par les Ottomans en 1456, le Parthénon devient une mosquée.

Une poudrière

Plus de deux siècles plus tard, la guerre est déclarée entre les Vénitiens et les Turcs. Ceux-ci installent leur dépôt de poudre à canon dans le Parthénon. Le 26 septembre 1687, un tir vénitien atteint le centre du temple… La poudre explose et cause des dégâts irrémédiables. Mais le Parthénon, ou ce qu'il en reste, est encore debout ! Ses nombreux débris sont alors utilisés pour construire des maisons… De nouveau mosquée, la « demeure des vierges » intéresse les Européens qui se succèdent pour en dessiner les quasi-ruines et insuffler sur le vieux continent le goût de l'hellénisme dont va être particulièrement atteint Lord Elgin, l'ambassadeur britannique à Constantinople ; il va se ruiner en faisant démonter de nombreuses métopes pour les envoyer à Londres. On peut les admirer aujourd'hui au British Museum… jusqu'à ce que la Grèce qui en demande la restitution obtienne gain de cause. Ou pas…

Les grandes inventions du XVIIe siècle

1643 : le baromètre

Comment mesurer la pression de l'air ? Et d'ailleurs, existe-t-elle, cette pression de l'air ? La réponse à ces deux questions est donnée par l'Italien Evangelista Torricelli (1608-1647) en 1643. En retournant un tube à essai de 1 mètre rempli de mercure dans une cuve remplie elle aussi de mercure, il se rend compte que la colonne de mercure du tube descend jusqu'à 760 mm, laissant un vide à son sommet, et que ces 760 mm varient en fonction du temps qu'il fait ! Il vient de mettre en évidence la pression atmosphérique. Ce n'est que le début de beaucoup d'autres inventions, l'altimètre par exemple, le philosophe René Descartes (1596-1650) ayant supposé que la pression atmosphérique diminue avec l'altitude, ce qui sera vérifié plus tard…

1651 : la sauce béchamel

Mélangez à parts égales de la farine et du beurre. Faites cuire le mélange à feu doux, puis ajoutez du lait en remuant avec une cuillère en bois. L'ensemble épaissit. Assaisonnez. Vous venez de réaliser une sauce béchamel, version allégée d'une sauce imaginée par le cuisinier François de La Varenne, auteur d'un ouvrage publié en 1651 : *Le Cuisinier françois*. La

Varenne avait dédié cette sauce à un financier fortuné : Louis Béchameil de Nointel. Au fil du temps, Béchameil est devenu Béchamel.



1662 : le premier bus

Blaise Pascal (1623-1662), l'auteur des *Pensées* qui ont fait son succès, est aussi à l'origine de la création du premier bus au monde ! En effet, il imagine des lignes régulières de carrosses qui circuleraient dans la capitale et emmèneraient des passagers pour une somme modique ; il en fait part au duc de Roannez qui trouve l'idée excellente et la finance. Ces lignes régulières, ancêtre de la RATP, portent le joli nom de « Compagnie de carrosses à cinq sols ». La première ouvre le 18 mars 1662. Le nouveau

mode de transport remporte un succès considérable ; les horaires sont fixes et les carrosses se succèdent toutes les sept minutes. Mais le Parlement de Paris décide d'exclure de son usage les gens modestes, ce qui conduit à la disparition quelques années plus tard de la CCCS… Les bénéfices réalisés étaient destinés seulement à soulager la misère.



1675 : l'autocuiseur, la machine à vapeur

Denis Papin est né à Blois le 22 août 1647. Après des études de médecine à Angers, ce protestant découvre les possibilités de la vapeur d'eau. Il invente le « digesteur » qui n'est autre que l'ancêtre de la cocotte-minute ! Il

exploite ensuite la force créée par la vapeur d'eau refroidie dans un cylindre et qui crée un vide ; ce vide se comble ensuite grâce à la pression atmosphérique, ce qui permet d'actionner un piston. La force ainsi créée – pense Papin – est capable de soulager, voire de supprimer l'effort physique que l'homme doit produire.

En 1675, devançant la révocation de l'Édit de Nantes en 1685, il s'exile en Angleterre, puis en Allemagne. C'est là, à Kassel, qu'il va faire naviguer son premier bateau à vapeur encore rudimentaire, mais suffisamment porteur de promesses pour que les bateliers, se sentant menacés dans leur avenir, le détruisent.

Il invente aussi deux prototypes de sous-marins, mais les essais ne sont pas concluants.

Retourné en Angleterre, il poursuit ses recherches. Ses ressources s'épuisent et il meurt dans la misère et dans l'oubli en 1712, à 65 ans, à Londres.



Le XVIIIe siècle



1700

Pierre le Grand

Russie



Pierre le Grand (1672-1725) fut-il un grand tsar ? Sans doute. Tsar jusqu'en 1721, il acquit le titre d'« Empereur de toutes les Russies » cette année-là. Quoi qu'il en soit, ce fut un tsar et un empereur grand : il mesurait 2,04 m ! Il prend le pouvoir à 22 ans, en 1694.

Les retards de la Russie

En ce temps-là, la Russie est dominée par l'Église et l'aristocratie terrienne qui maintiennent des traditions ancestrales et refusent toute idée de progrès. Les universités n'existent pas, les sciences ne sont pas même embryonnaires, toute technique nouvelle est suspecte. La Russie peut-elle continuer à vivre sur ce modèle alors que son voisin du nord, la Suède, s'est modernisé, et que celui du sud, l'Empire ottoman, entré lui aussi dans la modernité, lorgne vers Moscou ? La Suède aussi développe ses ambitions vers l'empire russe ; son souverain envisage même de le conquérir !

Pierre le charpentier

Pierre le Grand va agir : avec l'armée qu'il a créée, entraînée, modernisée, il s'empare de la forteresse d'Azov en 1696, située sur le Don. Pour parvenir à ses fins, il a d'abord fait construire une flotte l'année précédente, créant ainsi la Marine impériale de Russie. Cette victoire lui permet de signer avec les Turcs le traité de Constantinople, en 1700, qui met fin à la guerre russo-turque. La Russie possède désormais un accès à la mer Noire.

Les voyages de Mikhaïlov

L'année suivante part de Moscou un certain Pierre Mikhaïlov qui séjourne en Prusse et s'initie à l'artillerie ; puis on le suit dans les Pays-Bas espagnols où sa haute taille, sur les chantiers navals, fait merveille ; le voici ensuite à Amsterdam où la charpente le passionne ; en Angleterre, il manie aussi avec habileté la varlope et la scie, tout en visitant les universités ou autres institutions de transmission du savoir. Au début de 1698, Pierre Mikhaïlov se trouve à Vienne où il rencontre l'empereur Léopold Ier de Habsbourg. Maintenant file vers Venise celui que vous avez reconnu :

Pierre Mikhaïlov n'est autre que Pierre le Grand qui a voulu par lui-même expérimenter ce qui sera utile à la modernisation de son empire !

À la mode européenne

Arrive-t-il à Venise ? Non : une révolte a éclaté à Moscou. Il y rentre d'urgence, châtie les révoltés. Puis, en septembre 1698, il impose à tous ses courtisans de se mettre à la mode occidentale en quittant leurs vêtements traditionnels ; il les oblige à couper leur longue barbe, jouant même du rasoir ou des ciseaux pour les récalcitrants ; de plus, il fait adopter par tous ses sujets le calendrier en vigueur en Europe ; une imprimerie est créée… La Russie réduit peu à peu son retard par rapport aux pays européens.

Charles XII vaincu

Jugeant son armée et son artillerie suffisamment performantes, Pierre le Grand s'allie à la Pologne et au Danemark pour abattre son ennemi suédois, le roi Charles XII qui rêve d'entrer vainqueur à Moscou. Mais le 20 novembre 1700, à Narva (aujourd'hui au nord-est de l'Estonie), Pierre le Grand est battu. Neuf ans plus tard, il va battre Charles XII à plate couture à Poltava. Hélas, à la suite de la guerre russo-turque de 1710-1711, Azov est perdue.

Moscou se situe bien loin dans les terres, bien loin de la mer… C'est sans doute pourquoi Pierre le Grand va fonder la ville de Saint-Pétersbourg en 1703.

Saint-Pétersbourg

Des dizaines de milliers de serfs (paysans pauvres) sont engagés pour mener à bien ce projet gigantesque : construire la nouvelle capitale de

l’Empire sur un marécage situé à l’embouchure de la Neva. Il faut enfoncer des centaines de milliers de pilotis dans le sol et l’eau pour que s’élève lentement la ville conçue par de nombreux ingénieurs venus de toute l’Europe. À la mort de Pierre le Grand, en 1725, la nouvelle capitale compte 75 000 habitants ; aujourd’hui, les Pétersbourgeois sont plus de 5 millions !

L’ombre d’Alexis

L’Académie française (située alors au Louvre), la bibliothèque Mazarine, la Sorbonne, voilà trois des lieux prestigieux que visita Pierre le Grand lorsqu’il séjourna à Paris en 1717. À son retour, il va prendre pour modèle ce qu’il a vu en France pour développer dans son pays l’enseignement et l’administration. Il va aussi devoir faire face à l’opposition de son fils, le tsarévitch Alexis (1690-1718). Celui-ci désapprouve la marche à la modernité de son père qui le fait arrêter, fouetter à mort, ce qui jette une ombre funeste sur le souvenir de celui qui sortit la Russie de ses ténèbres et en fit un grand Empire émule et rival de l’Europe.

1755

Le tremblement de terre de Lisbonne

Portugal

1er novembre 1755. Le soleil se lève sur la ville de Lisbonne. Joseph Ier de Portugal assiste à la messe avec sa famille et sa cour. Tout le monde prend ensuite le chemin de la campagne afin de respecter le souhait de la benjamine des enfants : aller passer quelques jours hors de la ville. Soudain, vers 9 h 40, pendant que le roi et son entourage cahotent sur les chemins, un séisme d’une puissance inouïe secoue la ville avec une telle puissance, à trois reprises, que la plupart des bâtiments civils et religieux sont anéantis, en même temps que les habitations. Cathédrale, couvents, hôpitaux, bibliothèques, livres précieux, archives, tableaux, sculptures partent en poussière et en fumée dans les incendies qui se déclarent çà et là.

Un gigantesque tsunami

Beaucoup d’habitants se réfugient sur le port. Hélas, la mer, sous l’effet du séisme, s’est retirée fort loin pour revenir une dizaine de minutes plus tard sous la forme d’un gigantesque tsunami. Des vagues de 5 à 15 mètres submergent le port et une partie de la ville à plusieurs reprises. Le spectacle est apocalyptique. Entre 50 0000 et 60 000 personnes, peut-être bien

davantage, perdent la vie dans cette catastrophe qui atteint toute la façade atlantique est et ouest, atteinte aussi par des tsunamis. Cet événement déroute les scientifiques de l'époque, et surtout les penseurs et philosophes. Voltaire y fait allusion dans *Candide*, l'un de ses contes philosophiques :

> **Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblements de terre, et comment Candide fut fessé.**
>
> « Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler.
>
> On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère, et deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le dîner le docteur Pangloss et son disciple Candide, l'un pour avoir parlé, et l'autre pour l'avoir écouté avec un air d'approbation […]. Candide fut fessé en cadence, pendant qu'on chantait ; le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable. »
>
> Voltaire, *Candide*, Chapitre IV, 1759

1766

Mahé, Dupleix, Lally-Tollendal

Inde

À la fin de 1754 débarquent, d'un bateau arrivant des Indes, deux chameaux, quatre ânes et trois chevaux, cinq singes, dix chats et douze cages d'oiseaux. Il y avait aussi toute la famille de celui qui vient d'être destitué de son titre par le roi Louis XV : Joseph-François Dupleix, né le 1er janvier 1697 à Landrecies (Nord). On vit aussi quitter le navire ses 22 musiciens, ses valets de chambre, ses cuisiniers, ses serviteurs indigènes…

Dupleix s'enrichit

Dupleix s'était établi en Inde, à Pondichéry, où il commerçait avec la Chine, avec tout ce qui pouvait lui rapporter de quoi accroître sa fortune. En 1731, il quitte Pondichéry pour Chandernagor, dans le riche Bengale, au nord-est de l'Inde. Le Bengale, c'est le musc et le riz, l'opium et le safran, la gomme et le gingembre, le camphre, l'indigo, le sucre, les soies, les cotonnades, les pierres précieuses, les mousselines. Mais Chandernagor étant mal administrée, Dupleix y fait construire des bateaux, trace de nouvelles routes maritimes, organise si bien le commerce que sa réputation lui vaut en 1742 sa nomination de gouverneur général des établissements français de l'Inde.

Le corsaire Mahé de la Bourdonnais

Quatre ans plus tard, le gouverneur des Mascareignes, Louis-François Mahé de la Bourdonnais, s'empare de Madras, possession anglaise au nord de Pondichéry. D'abord ravi, Dupleix apprend qu'en réalité, la ville n'a pas été vraiment conquise, car Mahé, corsaire dans l'âme, a demandé une rançon aux Anglais, puis leur a restitué la ville !

Dupleix envoie alors au roi de France une lettre où il discrédite Mahé. Celui-ci revient en France pour se justifier mais il est embastillé. Libéré après avoir pu écrire en prison un mémoire où il se disculpe, il meurt épuisé par son incarcération, en 1753.

La vengeance de Dupleix

Ce mémoire pèse lourd… D'un trait de plume, les actionnaires pressés, irrités de débourser pour l'entretien des installations et de l'armée d'Inde, rayent le nom de Dupleix, en 1754, et le remplacent par un administrateur provisoire qui va, comme un aveugle dans un magasin de porcelaine, commencer à briser tout ce qui avait été bâti par Dupleix, par les Français depuis 30 ans. Les Anglais n'en croient pas leurs yeux ! La France et la Compagnie des Indes commencent à leur livrer toutes leurs richesses, sans s'en rendre compte ! Tant de bêtise…

Les erreurs de Lally-Tollendal

En 1758, l'administrateur provisoire est remplacé par Lally-Tollendal qui ne connaît que la force, la brutalité, le canon et l'épée, alors qu'en Inde, tout se passe de façon assez souple pour que chacun y trouve son compte… Il fallait être ennemi dans son propre camp pour décider cela ! Et pourtant, c'est ce qui fut fait avec l'appui de la marquise de Pompadour…

Lally-Tollendal se comporte comme une brute, il traite les habitants de sauvages. Il ne leur parle pas, juge avec mépris tous ceux qui l'approchent. Tout ce qu'il veut, c'est vaincre les Anglais, partout où ils se trouvent, et surtout à Madras, sans écouter quelque avis que ce soit.

Voici l'armée devant Madras en 1759. Lally-Tollendal bombarde, épuise ses munitions sans aucun résultat, fait le siège de la ville pendant deux mois, doit battre en retraite avec ses soldats malades. Il regagne Pondichéry où il s'enferme. 15 000 Anglais arrivent par la mer, encerclent et assiègent la ville où il n'a plus que 1 000 soldats vaillants. Le 14 janvier 1761, Lally-Tollendal capitule. Il est emmené à Madras, puis en Angleterre, demande à revenir en France pour se défendre. La Bastille l'attend.

Lally-Tollendal exécuté

Il est rapidement jugé et condamné à mort pour haute trahison. Son exécution a lieu le 9 mai 1766 sur la place de Grève à Paris (aujourd'hui, place de l'Hôtel-de-Ville). Ce jour-là, le bourreau Charles-Jean-Baptiste Sanson souffre de la jambe. C'est son fils, Charles-Henri, qui va devoir décapiter le condamné. Hélas, trop jeune, inexpérimenté, il ne fait que blesser Lally-Tollendal. Sanson père se lève alors, remet sur le billot le condamné, se saisit de l'épée et achève la besogne.

Lally-Tollendal méritait-il tant d'infamie ? En 1778, après un vibrant plaidoyer de Voltaire, l'arrêt du Parlement qui avait condamné Lally-Tollendal fut cassé. Cependant, jamais Lally-Tollendal ne fut réhabilité.

1776

Les États-Unis deviennent indépendants

Amérique



La guerre de Sept Ans (1756-1763) a coûté cher au royaume de Grande-Bretagne. Bien sûr, il contrôle désormais l'Amérique du Nord, l'Inde et une grande partie du reste du monde puisqu'il est maître des mers. Mais l'argent manque, il faut en faire rentrer dans les caisses trop ponctionnées.

Comment ? En créant une taxe dans les colonies britanniques, taxe qui, bien appliquée, pourrait produire plus de 150 000 livres par an ! Une taxe sur quels produits ? Eh bien, sous la forme d'un timbre, sur tous les actes juridiques, contrats, documents commerciaux, sur les journaux, sur les testaments, et – pourquoi pas ! – sur les cartes à jouer ! Dans les treize colonies américaines – Virginie, Massachusetts, New Hampshire, Maryland, Connecticut, Rhode Island, Delaware, Caroline du Nord,

Caroline du Sud, New Jersey, New York, Pennsylvanie, Géorgie – on s'agace de cette loi (le Stamp Act, 1765), puis on grommelle, on se fâche… Bref, la révolte gronde !

Boston Tea Party

Les colons sont d'autant plus opposés à ce prélèvement qu'ils n'ont aucun représentant au Parlement britannique qui décide même, en mai 1767, de créer pour eux une nouvelle taxe sur l'importation de peinture, de verre, de papier et de thé. La coupe est pleine. Le 5 mars 1770, au cours d'une émeute, cinq habitants de Boston, dans le Massachusetts, sont tués par les forces anglaises.

Trois ans plus tard, le 16 décembre 1773, une soixantaine de Bostoniens, appelés Les Fils de la Liberté, se déguisent en Indiens Mohawks, les plus redoutés à l'époque, grimpent sur les bateaux et passent par-dessus bord près de 350 caisses de thé. L'histoire a retenu cette révolte sous le nom de « Boston Tea Party ».

Le gouvernement de Londres réplique immédiatement en fermant le port de Boston et en réduisant les libertés dans l'État du Massachusetts. Le 19 avril 1775, après avoir appris que les colons accumulent d'importants stocks d'armes à Lexington, au nord-ouest de Boston, les Anglais subissent de lourdes pertes dans leur tentative de s'en emparer. L'insurrection commence !

Le 4 juillet 1776 (date devenue la fête nationale des États-Unis), les 13 colonies adoptent la déclaration d'indépendance qu'a rédigée Thomas Jefferson (1743-1826, il deviendra le troisième président des États-Unis, de 1801 à 1809).

Déclaration d'indépendance des treize colonies, 4 juillet 1776

« Nous tenons pour évidentes pour elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur.

Les gouvernements sont établis parmi les hommes pour garantir ces droits, et leur juste pouvoir émane du consentement des gouvernés.

Toutes les fois qu'une forme de gouvernement devient destructive de ce but, le peuple a le droit de la changer ou de l'abolir et d'établir un nouveau gouvernement, en le fondant sur les principes et en l'organisant en la forme qui lui paraîtront les plus propres à lui donner la sûreté et le bonheur. […] »

La Fayette et Beaumarchais !

Le 17 octobre 1777, à Saratoga (ville située dans l'actuel État de New York), les *Insurgents* – les habitants des colonies révoltées, ainsi que les nomment les Anglais ; les insurgés se donnant, eux, le nom de *Patriots* – remportent leur première victoire, bénéficiant de la reddition des troupes anglaises. La même année, La Fayette leur apporte son aide, celle de ses compagnons et de milliers de fusils. Il rencontre George Washington le 1er août 1777 et lui voue une telle admiration qu'il appellera son fils… George-Washington ! Le 6 février 1778, la France reconnaît l'indépendance des États-Unis d'Amérique. Dès juillet, une flotte française commandée par l'amiral d'Estaing parvient au large des côtes américaines, mais elle n'ose affronter la marine anglaise.

La Fayette revient en France et convainc le roi Louis XVI d'envoyer, pour soutenir les États-Unis naissants, un corps expéditionnaire de 6 000 hommes placés sous les ordres du général Rochambeau. Et qui donc apporte son concours pour rassembler les sommes fort importantes que nécessite l'armement de ces hommes ? La réponse est surprenante : il s'agit de Beaumarchais, l'auteur du *Barbier de Séville*, du *Mariage de Figaro* !

La victoire de Yorktown

À partir du 28 septembre 1781, les Anglais sont encerclés dans le port de Yorktown par les *Insurgents* sous les ordres de George Washington et par les Français commandés par Rochambeau. Le 19 octobre, les Anglais se rendent. Lord Cornwallis, le général britannique vaincu, tend alors son épée à Rochambeau qui la refuse et demande qu'elle soit remise entre les mains de George Washington présent à ses côtés – celui-ci deviendra le premier président des États-Unis, exerçant sa fonction du 30 avril 1789 au 4 mars 1797, deux ans avant sa mort le 14 décembre 1799.

1783 : le traité de Versailles

Les belligérants se retrouvent à Versailles où, le 3 septembre 1783 est signé le traité de paix qui permet à la France de récupérer huit comptoirs en Inde. Lors du traité de Paris, signé le 10 février 1763, et qui mettait fin à la guerre de Sept Ans, la France cédait à l'Angleterre, entre autres, le Canada et l'Inde, sauf cinq comptoirs qui furent longtemps appris par cœur par les écoliers avant la décolonisation : Pondichéry, Karikal, Mahé, Yanaon et Chandernagor. Outre les huit loges (maisons de commerce dont elle n'a pas la propriété, contrairement aux comptoirs) dont elle prend possession, la France conserve la Martinique, la Guadeloupe, Sainte-Lucie, Saint-Pierre-et-Miquelon et le Sénégal. L'Angleterre restitue Minorque et la Floride aux Espagnols qui avaient aussi soutenu les *Insurgents*, mais elle garde Gibraltar. L'un des signataires de ce traité n'est autre que Benjamin Franklin, éditeur, écrivain et inventeur, entre autres, du paratonnerre ! Il fait partie, avec George Washington, des Pères fondateurs des États-Unis.

1779

James Cook à Hawaï

Angleterre

D’origine modeste, James Cook est né en 1728 à Marton, petit village anglais situé dans le Yorkshire, près de la mer. Est-ce cette toute proche immensité qui fait naître en lui sa vocation de marin ? Sans doute, car très jeune, il se passionne pour la mer, et, à 18 ans, il devient mousse tout en approfondissant ses connaissances en mathématiques et astronomie afin d’apprendre à naviguer.

La guerre de Sept Ans

Lorsque la guerre de Sept Ans (1756-1763) est déclarée, il s’engage dans la marine royale, participe au siège de Québec tout en cartographiant la région – ce qu’il continue de faire pendant cinq ans. En 1768, Cook effectue un premier voyage autour du monde. Deux ans plus tard, tout en cartographiant tous les lieux qu’il découvre, il se rend dans les îles qu’il baptise « îles de la Société », puis prend possession de l’Australie et de la Nouvelle-Zélande pour le compte du roi d’Angleterre.

Cartographe, hydrographe…

De retour de ce premier tour du monde en juillet 1771, il repart en juillet 1772 pour une nouvelle expédition qui le conduit en Antarctique. En 1774, il découvre la Nouvelle-Calédonie. Il revient en Angleterre en juillet 1775. Un an plus tard, il commence son troisième et dernier tour du monde. Après avoir découvert Hawaï, il longe la côte nord-américaine qu'il cartographie, et dont il effectue l'étude hydrographique. Cherchant le passage vers le nord, il se heurte aux glaces dans le détroit de Béring. L'expédition retourne à Hawaï. C'est là que, au cours d'un affrontement contre les indigènes, Cook trouve la mort à l'âge de 50 ans, le 14 février 1779. Cartographe, hydrographe, navigateur hors du commun, il a aussi raconté ses voyages ; ses récits furent publiés et passionnèrent l'Europe. Grâce à lui, l'océan Pacifique livra presque tous ses secrets.

1789

Les aventures du capitaine Bligh

Angleterre

Dans l’histoire de la Nouvelle-Hollande (premier nom de l’Australie), puis de la Nouvelle-Galles du Sud (la colonie établie en 1788), on découvre avec intérêt le nom d’un grand marin anglais : William Bligh (1754-1817). C’est lui qui commandait la *Bounty* (féminin pour respecter le genre que les Anglais donnent à leurs navires), navire parti pour Tahiti en 1787 pour en rapporter l’arbre à pain destiné à nourrir les esclaves des colonies américaines. William Bligh avait noué des liens de sympathie avec Branks, le botaniste de l’*Endeavour*, et avec James Cook.

En 1789, après avoir quitté Tahiti, l’équipage de la *Bounty* se mutine sous l’impulsion du second capitaine, Fletcher Christian. William Bligh, abandonné dans une chaloupe par les mutins avec dix-huit compagnons, parvient à gagner, après plus de 6 000 kilomètres de navigation, une île d’Indonésie appartenant à la Couronne anglaise.

On retrouve donc William Bligh à Sydney. Il y exerce les fonctions de gouverneur de la Nouvelle-Galles depuis 1805. En 1808, il déclare la guerre au trafic de rhum pratiqué par des militaires corrompus. Vaincu, il est emprisonné pendant deux ans sous la surveillance des trafiquants qui vont être arrêtés, jugés et condamnés en Angleterre. Bligh, lavé de toute

responsabilité dans cette affaire, repart pour de nouvelles aventures. Il meurt à Londres en 1817.

1790

De Saint-Denis à Sydney en Australie

Angleterre



1066. Guillaume II de Normandie envahit l'Angleterre et bat le roi Harold à Hastings, le 14 octobre. Il y devient roi sous le nom de Guillaume Ier et acquiert plus tard le surnom de « Conquérant ». De nombreux Normands ont suivi Guillaume en Angleterre et s'y sont établis. Prenons par exemple cette famille de Saint-Denis – petite ville normande – qui traverse la

Manche à cette époque et s'installe dans la proximité de Guillaume, se met à son service, crée une descendance dont le premier nom qui nous est connu est celui du garde royal John de Sydenie, quelque deux ou trois siècles plus tard. Sydenie, c'est tout simplement la contraction du nom du petit village de Saint-Denis.

Comte de Leicester

Parallèlement s'est créé au XIIe siècle le titre de comte de Leicester qui échoira, au début du XVIIe siècle, aux descendants de John de Sydenie. Le nom, passé au rabot de la langue anglaise, s'est transformé en : Sydney. Le deuxième vicomte de Leicester, appartenant à la famille Sydney, lègue son titre à Henry Sydney de Sheppey en 1689. 100 ans plus tard, Thomas Townshend (1732-1800), ministre de l'Intérieur de la Grande-Bretagne et membre de la famille Sydney, reçoit le titre de Lord Sydney et de vicomte Sydney.

Cook sur l'*Endeavour*

19 avril 1770. Le navigateur et explorateur anglais James Cook (1728-1779) est interpellé par son second, Zacharie Kicks, qui vient d'apercevoir une terre ne figurant pas sur leurs cartes ! James Cook dirige son navire, l'*Endeavour*, vers la côte et découvre ce qu'il va décrire comme une sorte de paradis terrestre où se succèdent les vallées luxuriantes aux mille plantes inconnues, où des arbres étonnants possèdent des fleurs aux couleurs vives, écarlates ou jaunes, en forme de brosse – Joseph Banks, un botaniste qui fait partie du voyage, leur lègue son nom : les banksias.

Les naturels sont heureux

Présents depuis plus de 50 000 ans sur ces terres nouvelles, les aborigènes observent ces hommes blancs avec méfiance d'abord, mais, après quelques malentendus, le contact s'établit de façon cordiale. James Cook en parle même de façon presque lyrique, les décrivant ainsi :

> « Les naturels (habitants du lieu) sont beaucoup plus heureux que les Européens : ils n'éprouvent nul besoin de superflu. Ils ne désirent pas avoir de magnifiques demeures avec des serviteurs. Quand nous leur avons donné des vêtements, ils les ont abandonnés dans les bois, ou sur les plages, ils ne savaient pas quoi en faire ! Et ils ne veulent se séparer de rien, même si nous leur offrons des objets de valeur. »

Hélas, les Européens apportent avec eux de nouvelles maladies qui vont décimer les autochtones de façon spectaculaire : rougeole, variole…

800 convicts

Cook, tout à son émerveillement, nomme le lieu où il se trouve « Botany Bay ». Ce qui est connu de l'Australie à l'époque – fort peu de choses – a été baptisé Nouvelle-Hollande au XVIIe siècle par un explorateur hollandais. Il poursuit son exploration, cartographie la côte et se dirige vers l'océan Indien. 18 ans plus tard, 11 navires anglais abordent au même endroit. À leur bord, des animaux, des outils, des matériaux de construction, des armes et des *convicts*. Qu'est-ce que les *convicts* ? Ce sont des prisonniers destinés à peupler la colonie nouvelle. Condamnés souvent pour des fautes légères, le vol de nourriture par exemple lors d'une disette, ils sont au nombre de 800 lors de ce premier voyage, 500 hommes et 300 femmes, plus une quinzaine d'enfants de ces condamnés accompagnés d'officiers, de leurs épouses, de soldats, 300 personnes environ. C'est ce que l'histoire a retenu sous le nom de « *First Fleet* », la « première flotte ». Sous les ordres du capitaine Arthur Phillip, la colonie s'installe d'abord à Botany Bay, dont l'aspect marécageux contraste vivement avec la description paradisiaque

effectuée par Cook… Phillip décide alors de migrer plus au nord, vers Port Jackson, nom donné à un port naturel par James Cook, du nom de l'un de ses capitaines.

En l'honneur de Thomas Townshend

Les condamnés et les soldats se fixent dans une baie contiguë. Pour rendre hommage au ministre de l'Intérieur anglais Thomas Townshend, vicomte Sydney qui a favorisé l'expédition, Arthur Phillip baptise cette baie… Sydney ! Et voilà que s'achève aux antipodes du lieu d'où il est parti, après 722 ans de voyage, le nom anglicisé du petit village de Saint-Denis, en Normandie (Sanctus Dyonisius), lui-même placé sous la protection de saint Denis, céphalophore (qui porta sa tête entre ses mains après sa décapitation par les Romains vers le IIe ou IIIe siècle), enterré à l'emplacement où s'élève aujourd'hui la basilique de Saint-Denis en Seine-Saint-Denis.

Bennelong, l'interprète

Afin de communiquer avec les aborigènes, le capitaine et gouverneur Arthur Phillip capture l'un d'eux qui semble favorable aux nouveaux arrivés. De la tribu Eora, il se nomme Bennelong. Il apprend l'anglais oral et écrit, devient un interprète apprécié de tous au point d'être convié au Royaume-Uni en 1792. À son retour, il se construit une hutte sur une pointe de terre avancée dans la baie de Sydney, qui porte désormais son nom : Bennelong Point.

Le nombre de navires transportant des condamnés anglais croît d'autant plus vers les côtes de l'Australie que les États-Unis vers lesquels ils étaient envoyés se montrent réticents à les accueillir.

1795

Les Kadjars vont vite en Perse…

Iran

Vous rappelez-vous ce personnage évoqué plus tôt : Gengis Khan (1160-1227) ? Celui qui déclarait, voulant lutter contre le luxe : « Je reviens à la simplicité, je retourne à la pureté. » Celui que ses chevauchées conquérantes ont conduit à dominer la Chine, le Turkestan, l'Afghanistan, la Perse… Celui qui dévaste la Géorgie, le Caucase, et qui, après la reddition de la ville de Merv, fait décapiter tous les habitants et monter leurs têtes en pyramide gigantesque devant les remparts vaincus !

Agha Mohammad Khan d'Asterabad

Eh bien, parlons de son descendant : Agha Mohammad Khan. Né à Asterabad (la « ville de l'étoile » ; Gorgan aujourd'hui, au sud de la mer Caspienne), au nord-est de l'Iran, il appartenait à l'une des tribus turcomanes d'Iran, les Kadjars. Qui sont les Kadjars ? Traduisons d'abord ce terme qui n'est pas sans rappeler le nom récemment donné à un véhicule qui peut aller vite : le Kadjar Renault… Eh bien, le terme *kadjar* signifie tout simplement, en langue turque, « qui marche rapidement » ! Les Kadjars, très ancienne tribu de nomades parlant turc, se mettent au service de la dynastie qui règne sur l'Iran entre le XVIe et le milieu du XVIIIe siècle,

les Safévides. Les Kadjars interviennent militairement au cours des nombreux conflits qui divisent la Perse à cette époque.

Nadir Shah, Adil Châh…

Revenons à notre Agha Mohammad Khan. Sa vie ne commence pas sous les meilleurs auspices puisque, à l'âge de 7 ans, il est émasculé sur l'ordre d'Adil Châh, chah de Perse jusqu'en 1748. Précisons que ce chah, pour prendre le pouvoir, avait fait tuer les enfants et les petits-enfants du Napoléon iranien : Nadir Shah. Cette vilaine action ne lui porta pas chance : il fut vaincu par son propre frère Ebrahim qui prit sa place, sans oublier de lui faire crever les yeux – Ebrahim ne régna que quelques jours puisque ses troupes le mirent à mort !

Donc, après la mort de Nadir Shah, notre eunuque Agha Mohammad Khan devient otage de Karim Khan Zand, l'un des généraux de Nadir Shah qui va conquérir presque tout l'Iran. Karim Khan Zand prend le titre de Vakil (protecteur des paysans) plutôt que Chah (empereur de perse). Il fait de Chiraz sa capitale.

Téhéran pour capitale

À la mort de Karim Khan Zand, Agha Mohammad Khan conquiert le nord de la Perse, poussant son avance jusqu'à Ispahan. En 1786, il choisit Téhéran, petite cité jusqu'alors, pour capitale. En 1795, il conquiert la Géorgie. L'année suivante, il se fait couronner premier Chah Kadjar (ou Shah, orthographe au choix) à Téhéran, créant ainsi la dynastie du même nom : les Kadjars.

En 1797, après avoir conquis la ville de Choucha, il condamne à mort deux de ses esclaves qui se battaient, mais les laisse libres pour la nuit. Ceux-ci, plutôt que de se laisser exécuter le lendemain, assassinent Agha

Mohammad Khan ! Son neveu, Fath Ali Shah, lui succède. Les Kadjars régneront sur l’Iran jusqu’en 1925.

Les grandes inventions du XVIIIe siècle

1710 : le premier piano

« *Gravicembalo col piano e forte* »… Mot à mot, en français, cela signifie : « clavecin avec doux et fort ». C'est l'italien Bartolomeo Cristofori qui, vers 1710, invente cet instrument qui permet d'apporter ce qui manquait à l'interprétation musicale : la nuance ! Celle-ci est obtenue grâce à des cordes frappées – les cordes du clavecin sont pincées. De « *Gravicembalo col piano e forte* » sont conservés les deux mots « *piano-forte* » pour désigner l'instrument qui sera promu en 1768 par le onzième fils de Jean-Sébastien Bach, Jean-Chrétien. Quelques perfectionnements plus tard naît le piano moderne.

1750 : le sandwich

On dit que le sandwich tiendrait son nom de l'Anglais John Montagu, quatrième comte de Sandwich (1718-1792) qui, trop occupé à une table de jeu, se serait fait apporter par son valet deux tranches de pain entre lesquelles étaient placées des lamelles de viande et de fromage.

En réalité, cet amiral de la flotte royale anglaise n'avait guère le temps de s'adonner au jeu ; c'était un travailleur infatigable qui, pour éviter de passer trop de temps à table le midi, préférait déjeuner de pain et de viande froide.

Il n’empêche… Une antonomase (nom propre devenant un nom commun) a transformé son patronyme en « jambon-beurre », « rillettes-cornichon » ou autres sandwiches (ou sandwichs, selon la tolérance apportée par les rectifications orthographiques de 1990).



1752 : le paratonnerre

Quelle bizarrerie, l’orage ! Quelle étrangeté, l’éclair ! Portant sur tout cela son regard de scientifique, Benjamin Franklin (Boston, 1706-Philadelphie, 1790) émet l’hypothèse que l’éclair est chargé d’électricité, ce qui lui attire les moqueries de la « Société royale de Londres pour l’amélioration des connaissances sur la nature », la Royal Society. Franklin s’obstine et

propose de lancer sous un orage un cerf-volant auquel est attachée une clef en fer ; s'il en sort des étincelles, sa théorie sera vérifiée. Cette expérience coûtera la vie à l'un de ceux qui la réalisent. Lui-même l'aurait aussi effectuée.

À partir de 1752, la démonstration par les étincelles étant concluante, il installe sur des monuments ou des clochers (à Arpajon, en France, entre autres) une pointe de fer reliée à des câbles de métal fichés dans le sol. Ainsi disparaît l'effet destructeur de l'éclair. Benjamin Franklin invente non seulement le paratonnerre mais aussi, concernant l'électricité, les mots : « positif », « négatif », « charge », « batterie »… Franklin est aussi l'un des Pères fondateurs des États-Unis.



1770 : la première automobile (à vapeur)

Les travaux de Denis Papin inspirent Joseph Cugnot (1725-1804) qui, en 1770, réalise la première voiture automobile à vapeur, puis l'année suivante, son fameux fardier, à roues très basses, destiné à transporter l'artillerie en temps de guerre, mais qui se révéla un peu lent en cas de retraite…

1783 : les premiers aérostats

Le 19 septembre 1783, à Versailles, en présence du roi Louis XVI et de la cour, les frères Joseph (1740-1810) et Étienne (1745-1799) Montgolfier font s'élever dans les airs un ballon à air chaud de 1 000 m^3 qui monte à 600 mètres et parcourt 3,5 kilomètres. On y a suspendu un panier en osier dans lequel se trouvent un mouton, un coq et un canard en pleine forme à l'arrivée. Le mouton, devenu un héros, est placé dans la ménagerie de la reine !

Le 21 novembre 1783, Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes sont les premiers humains à s'élever au-dessus du sol, à bord d'une montgolfière de 2 200 m^3 (la montgolfière : le ballon des frères Montgolfier). Ils s'envolent du parc du château de la Muette, devant 500 personnes ; ils survolent Paris et se posent à la Butte aux Cailles, à 10 kilomètres environ. Le vol a duré une demi-heure à peine.

1777 : l'eau de javel

Attention, l'eau de Javel peut blanchir votre beau vêtement de couleur. Mais elle peut aussi et surtout désinfecter tout ce qui est dangereusement malpropre ! L'inventeur de l'eau de javel s'appelle Claude-Louis Berthollet (1748-1822) né à Talloire près d'Annecy, mort à Arcueil. C'est sa

découverte des propriétés blanchissantes du chlore qui le conduit à mettre au point l’eau de Javel, ainsi nommée car la manufacture de produits chimiques où elle était fabriquée se situait dans le village de Javel à l’ouest de Paris.

1780 : les lunettes à double foyer

L’ancêtre des lunettes à verres progressifs était caractérisé par un double verre : la partie supérieure permettait de voir au loin, et la partie inférieure était adaptée à la vision de près. Et qui donc a inventé cet astucieux système appelé double-foyer ? Eh bien ce n’est autre que Benjamin Franklin dont vous avez déjà entendu parler dans ce dossier : éditeur, écrivain et inventeur, entre autres, du paratonnerre, il fait partie, avec George Washington, des Pères fondateurs des États-Unis.

1783 : le parachute

Louis-Sébastien Lenormand (1757-1837) est considéré comme le premier homme ayant effectué un saut en parachute. Celui qu’il met au point en 1783 est un parachute rigide, suffisamment étendu pour parer la chute qu’il effectue le 26 décembre 1783 de la tour de l’observatoire de Montpellier, devant une foule où se trouve notamment Joseph Montgolfier, qui vient d’inventer la montgolfière. C’est lui aussi qui crée le mot désignant son invention : parachute.



1795 : les conserves

Comment conserver longtemps les aliments sans qu'ils se corrompent ? C'est la question que se pose Nicolas Appert (1749-1841), enfant d'aubergiste et inventeur. En 1795, il trouve la réponse en stérilisant les aliments placés dans un contenant hermétique et stérile, le tout chauffé de sorte que les germes soient détruits. Appert crée la première usine de conserves. Mais les Anglais lui empruntent son invention, l'améliorent, déclarent son inventeur « bienfaiteur de l'humanité », sans l'indemniser !

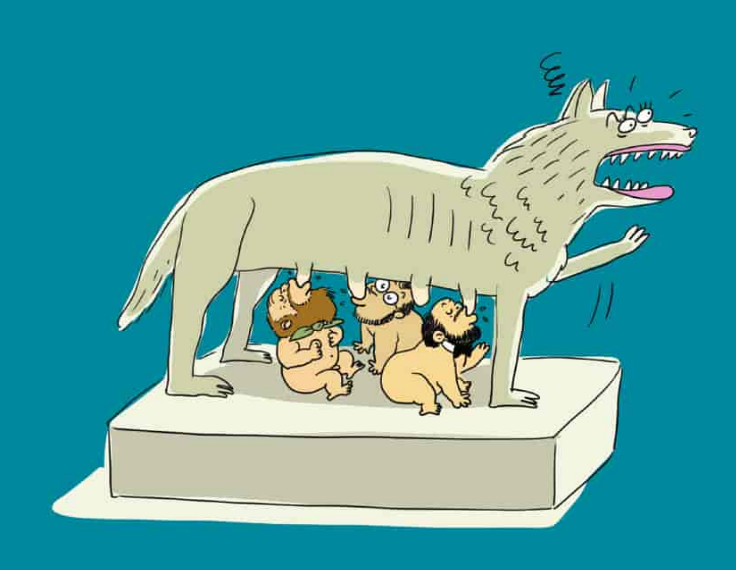
Appert est ruiné. Il meurt à 91 ans sans posséder de quoi payer sa sépulture !

1796 : la vaccination

Le 14 mai 1796, le médecin anglais Edward Jenner pratique avec succès la première inoculation contre la variole sur un enfant, James Phipps. Il utilise pour ce faire le pus qu'il prélève sur les vésicules des mains de Sarah Nelms, une paysanne guérie de la vaccine, une forme très atténuée de la variole. Le jeune garçon se révèle immunisé contre la terrible maladie. La voie est ouverte à la vaccination.



Le XIXe siècle



1801

Paul Ier de Russie assassiné

Russie

Catherine II de Russie, la Grande Catherine, n’a eu qu’un enfant : Paul. Son petit Paul grandit en âge et en sagesse, mais ce n’est pas la même que celle de sa mère. Autrement dit, Catherine n’envisage pas que son fils puisse lui succéder tant leurs idées sont différentes. Elle désigne donc pour son successeur son petit-fils Alexandre (Alexandre Ier). À la mort de sa mère, Paul détruit tous les documents instituant Alexandre tsar de Russie et monte sur le trône sous le nom de Paul Ier ! D’abord opposé à la Révolution française (il accueille les émigrés, notamment le futur Louis XVIII), il noue des alliances pour lutter contre elle, mais les dénoue en rompant bientôt avec les Anglais pour se rapprocher de la France… Mal lui en prend : il est assassiné dans sa chambre le 23 mars 1801. Par qui ? Des rumeurs ont couru selon lesquelles les Anglais n’étaient pas étrangers à l’affaire, de même que son fils Alexandre… Elles courent toujours.

1806

L’empereur Jacques Ier

Haïti

Toussaint Louverture, né esclave en 1743, avait conduit la révolte contre les planteurs blancs à Saint-Domingue. Le 4 février 1794, les députés français abolissent l’esclavage. Toussaint Louverture chasse de son île les Anglais et les Espagnols. Il fait alliance avec les Français. Excellent administrateur, il donne à Saint-Domingue une constitution. La sécurité des planteurs y est garantie et le commerce devient florissant. Intolérable pour Bonaparte ! En février 1802, il envoie 20 000 hommes qui vont tout casser et tout gâcher : Toussaint-Louverture est fait prisonnier. Il est emmené en France, détenu au fort de Joux, dans le Doubs, où il meurt le 17 avril 1803.

Jean-Jacques Dessalines, lieutenant de Louverture, le remplace et se soumet au nouveau régime. Bonaparte rétablit l’esclavage en 1802 ! Jean-Jacques Dessalines et d’autres leaders noirs et mulâtres se révoltent. Avec l’aide des Anglais, ils chassent les Français de Saint-Domingue. Le 1er janvier 1804, Jean-Jacques Dessalines proclame l’indépendance de Saint-Domingue et la baptise du nom indien arawak : Haïti. Après avoir pris le titre d’empereur sous le nom de Jacques Ier, il fait assassiner de nombreux Blancs afin de les exclure de l’île où leurs terres sont confisquées. Alors qu’il entreprend une réforme agraire qui doit profiter aux esclaves demeurés sans terre, il est assassiné le 17 octobre 1806, à Pont-Rouge, au nord de Port-au-Prince.

1807

L’interdiction de la traite des Noirs

Angleterre

Odieux ! Immonde ! En 1781, le capitaine d’un navire anglais, Luke Collingwood, qui effectue le commerce triangulaire depuis Liverpool, jette volontairement à la mer 142 esclaves atteints de maladie, car il craint la contagion. Conséquence inimaginable : le propriétaire du bateau demande aux tribunaux anglais d’examiner son cas afin qu’il puisse être indemnisé par les assurances, les esclaves, selon lui, étant assimilables à du bétail ! Cet acte ignoble choque profondément Granville Sharp qui parvient à faire valoir que, sur un navire, un esclave n’est pas une marchandise. Il lui faudra encore mener bien des combats pour que soit adoptée en Angleterre, avec l’aide de Thomas Clarckson, la loi du 2 mars 1807 interdisant la traite des Noirs. Cette interdiction va s’étendre peu à peu – et trop lentement – à de nombreux autres pays durant tout le XIXe siècle.

1809

Andreas Hofer, le Tyrolien en batailles

Autriche

En séjour ou de passage à Innsbruck, en Autriche, le regard est attiré par une hauteur sur laquelle a été construit le tremplin de saut à ski pour les Jeux olympiques d'hiver en 1976 : le Bergisel. Ce lieu revêt une importance particulière pour les Autrichiens en général, et pour les Tyroliens en particulier. Il faut, pour le comprendre, faire un bond de plus de deux siècles en arrière…

Le vainqueur du Bergisel

Le 25 mai 1809, vers midi, près de 10 000 insurgés tyroliens et soldats autrichiens tentent de reprendre Innsbruck aux troupes bavaroises. Andreas Hofer, un aubergiste né en 1767 dans le Tyrol du Sud, commande les troupes liguées contre la Bavière. Hofer a pris dès 1805 la tête du mouvement qui s'oppose au traité de Presbourg (26 décembre 1805) signé entre les Français et les Autrichiens à la suite des défaites d'Ulm (20 octobre 1805) et Austerlitz (2 décembre 1805). La bataille est indécise et les Bavarois demeurent dans la ville. Trois jours plus tard, Hofer fond de nouveau sur le Bergisel, descendant des hauteurs, et repousse l'occupant qui

évacue la ville pendant la nuit. Le 30 mai, Hofer défile à la tête de ses combattants, sûr que le Tyrol est libéré du joug français et bavarois.

Hofer bat les soldats de Napoléon !

Le 6 juillet 1809 a lieu la bataille de Wagram (près de Vienne). Au prix de lourdes pertes, Napoléon remporte cet affrontement contre les Autrichiens qui se termine par l'armistice de Znaïm (aujourd'hui en République tchèque). L'une des conditions de cet armistice est l'annexion du Tyrol à la Bavière. Andreas Hofer mobilise de nouveau ses troupes qui jurent de ne pas laisser de nouveau des étrangers occuper Innsbruck. Napoléon doit envoyer plus de 40 000 soldats sous les ordres du maréchal Lefebvre, auréolé de dizaines de victoires sur les champs de bataille les plus difficiles, pour tenter de régler la situation. Peine perdue ! Le 13 août 1809, Lefebvre et ses hommes sont vaincus par l'aubergiste patriote !

Hofer trahi par son voisin

Le traité de Vienne signé le 14 octobre 1809, Hofer reçoit, de Vienne qui l'a toujours soutenu, l'ordre de se soumettre. Ce qu'il fait. Mais se fiant à des rumeurs intéressées selon lesquelles l'Autriche entière allait se rebeller, il mobilise de nouveau ses troupes, ou ce qu'il en reste car l'enthousiasme de celles-ci a fortement diminué. Sa tête est mise à prix. Il se réfugie dans ses montagnes, se croyant en sûreté. Mais son voisin veille… et le vend aux Bavarois ! Hofer est capturé le 8 janvier 1810, et transféré à Mantoue où le tribunal le condamne à mort. La légende raconte que le peloton d'exécution l'ayant seulement blessé au premier tir, Hofer aurait crié : « Ah ! Comme vous tirez mal ! Adieu, Tyrol, mon pays ! »

Aujourd'hui, au sommet du Bergisel, sur son socle, la statue de bronze d'Andreas Hofer rappelle ce passé héroïque et agité.

1810

L’étonnant destin du roi Charles XIV

Suède

Le 2 août 1810, en Suède, est élu un nouveau prince héritier qui doit gouverner le pays à la mort de Charles XIII, et prendre le titre de Charles XIV.

Jean-Baptiste Bernadotte, de Pau

Rien d’étonnant, sinon que ce nouveau prince héritier est un Français. Il s’appelle Jean-Baptiste Bernadotte, né à Pau d’un père procureur, soldat de la Révolution puis de l’Empire. Il a parcouru derrière Napoléon les champs de bataille, ne laissant pas sur le terrain le souvenir d’un tacticien ou d’un stratège exceptionnel, tant s’en faut : à la bataille de Wagram (Autriche) en 1809, son corps d’armée composé de Saxons est décimé à la suite de manœuvres maladroites. Napoléon renvoie alors ce général incompétent à Paris, en semi-disgrâce. C’est là qu’un parti suédois favorable à la France vient le chercher pour lui proposer de devenir prince héritier. Pourquoi ? Parce que, ayant vaincu les Prussiens à Lübeck en 1806, les Français s’étaient emparés des bateaux suédois et de leurs équipages stationnés dans le port. Bernadotte avait alors ordonné la plus grande bienveillance à

l’égard des officiers et prisonniers suédois. Parmi ceux-ci existaient nombre de pro-Français qui se souvinrent de l’humanité de Bernadotte à leur égard.

Il combat les Français à Leipzig

Voilà donc Bernadotte aux manettes du pouvoir, Charles XIII devenant un peu sénile. Bernadotte – qui devient officiellement roi de Suède en 1818 – va donc combattre ses anciens compagnons d’arme, car Napoléon, qui avait été favorable à la réorientation de son général espérant une alliance contre la Russie, s’aperçoit qu’au contraire, l’alliance de la Suède se fait avec celle-ci ! C’est lui, Bernadotte, parfaitement au courant des stratégies de Napoléon, qui révèle comment vaincre la Grande Armée. Charles XIV (Bernadotte) règne sur la Suède jusqu’en 1844, année de sa mort à l’âge de 81 ans.

1817

La Serbie de Karageorges

Serbie

88 ans, de 1371 à 1459 ! C'est le temps qu'il a fallu aux Turcs pour venir à bout de la grande Serbie qui avait formé un royaume indépendant au XIIIe siècle.

Province de l'Empire ottoman

La Serbie demeure province de l'Empire ottoman pendant plus de trois siècles. Mais la défaite des troupes turques face aux Russes et aux Autrichiens contraint l'Empire Ottoman à accorder aux Serbes la liberté religieuse et celle du commerce. En 1801, le pacha (gouverneur) turc est assassiné à Belgrade. Les coupables sont des janissaires (un ordre militaire turc d'élite, très puissant) qui s'emparent alors du pouvoir qu'ils exercent de façon tellement tyrannique qu'ils provoquent une insurrection conduite par un berger, éleveur de porcs devenu soldat : Karageorges (Georges le Noir). Les insurgés massacrent les janissaires et reconquièrent Belgrade en 1807 après avoir remporté des victoires significatives contre les armées ottomanes.

Karageorges assassiné

Le sultan turc est contraint par les Russes et les Autrichiens qui l'ont vaincu de desserrer l'étau de son pouvoir sur la Serbie (traité de Bucarest en 1812). En 1813, les Autrichiens et les Russes, très occupés par leur lutte contre Napoléon, laissent involontairement les mains libres aux Ottomans qui reconquièrent la Serbie. Karageorges, qui avait été nommé en 1806 chef de la nation serbe, est obligé de s'enfuir en Hongrie. À son retour, en 1817, il envisage un soulèvement général des Balkans, avec l'aide des Grecs, contre les Ottomans, mais il est assassiné par son rival Miloch Obrenovitch lequel, après avoir fait alliance avec les Turcs en 1813, s'était révolté contre eux, les contraignant à accorder à la Serbie davantage d'autonomie. Miloch Ier Obrenovitch a exercé son pouvoir en tant que prince serbe jusqu'en 1860.

1820

Odessa, la perle de la mer Noire

Russie

Elle a vu se croiser, se mélanger, s'installer toutes sortes d'origines, Odessa, ville cosmopolite, riche de sa diversité, de sa personnalité, née du meilleur de 1 001 influences.

D'Odessos à Odessa

Possession des Turcs qui y avaient élevé la forteresse de Kahdzhibei, elle devient possession russe à l'issue de l'une des guerres menées contre la Turquie (1787-1792). C'est l'impératrice Catherine II qui est à l'initiative de cette conquête, désirant agrandir son territoire vers le sud, et surtout disposer d'un port en mer Noire.

Conquise en 1789 par les troupes russes sous les ordres de l'amiral José de Ribas, la ville, qui fut une colonie grecque portant le nom d'Odessos, est rebaptisée « Odessa » en 1792, par Catherine II qui désire que ce port devienne la grande porte commerciale du sud.

Le Français Armand-Emmanuel du Plessis de Richelieu (1766-1822), descendant du célèbre cardinal, ministre de Louis XIII, en est le gouverneur de 1803 à 1814. Il développe Odessa, en fait un port prospère, laissant dans

la cité l’empreinte de sa conception rationnelle de l’urbanisation. La « perle de la mer Noire » lui a dressé une statue au sommet de l’escalier Potemkine.

Sur une idée de Potemkine

Qui donc a soufflé à Catherine II de Russie cette politique possible et prometteuse ? Grigori Potemkine, son ancien favori ; on pense alors au célèbre film muet d’Eisenstein, sorti en 1925, qui raconte la mutinerie du cuirassé *Potemkine* à Odessa en juin 1905, l’insurrection de la ville et la terrible répression qui s’ensuivit (environ 6 000 morts) ; on revoit aussi la scène célèbre où, lors du massacre des civils sur l’escalier appelé « escalier Potemkine » depuis 1955, un landau dévale les marches jonchées de cadavres.

1820

Simon Bolivar : « Partons, partons… »

Venezuela



Simon Bolivar ! Une vie comme un roman ! Une obsession : libérer l'Amérique latine du joug espagnol. Un titre donné par les habitants de Caracas en 1813 : *Libertador* ! Le « Libérateur ». Partons à sa rencontre en remontant d'abord jusqu'à ses origines biscayennes, dans le Pays basque espagnol…

Les origines en Biscaye

En 1559, au nord de l'Espagne, en Biscaye, tout près de la petite ville de Guernica, Simon Bolibar (le nom se transforme en Bolivar au XVIIIe siècle),

dit « le Procureur », quitte son petit village de Ziortza. Il a décidé de partir pour Saint-Domingue où il devient greffier à la capitainerie générale. En ce temps-là, l'Espagne s'installe peu à peu et durablement dans les multiples îles de la Caraïbe qui lui servent de plateformes face à la mystérieuse Amérique du Sud. Celle-ci, dans sa partie nord, est appelée la *Tierra Firme*, la « terre ferme », par opposition aux pastilles de terre entourées de mer que sont les îles. Vers cette *Tierra Firme*, Simon Bolibar vogue en 1587. Il s'y installe, devient trésorier à Caracas, fort apprécié par les administrateurs déjà en place, au point qu'il est chargé en 1590 d'une mission auprès du roi Philippe II, fils aîné de Charles Quint, destinée à obtenir des privilèges commerciaux.

Simon l'orphelin

Quelques générations plus tard, la famille Bolivar s'est considérablement enrichie, cumule titres de noblesse et richesses. C'est dans ce nid confortable que naît, le 24 juillet 1783, un autre Simon : Simon Bolivar, baptisé dans la cathédrale de Caracas. Richesses et titres n'empêchent pas la violence sournoise des coups du sort : le petit Simon n'a pas 2 ans lorsque son père meurt de la tuberculose. Sa mère, qui gère les domaines de la famille, contracte à son tour la même maladie et disparaît en 1792. Simon a 9 ans. Orphelin, il est recueilli avec ses frères et sœurs par son grand-père qui ne tarde pas à mourir. Plus de parents, plus de grands-parents… Simon va vivre chez son oncle à Caracas. Celui-ci, souvent absent, le confie à un instituteur aux méthodes si rudes que le jeune garçon s'enfuit à plusieurs reprises, avant d'entrer à l'Académie de mathématiques où il va acquérir une solide formation scientifique.

Simon en Europe

En 1798, ses oncles décident de l'envoyer en Europe afin qu'il découvre de nouveaux horizons géographiques, politiques et intellectuels, bref, qu'il s'ouvre au monde. Et quel monde à cette époque ! En France, la Révolution a secoué et abattu la vieille monarchie, le Directoire s'enlise dans ses contradictions et ses échecs économiques, pendant que le « Petit Caporal », le général Bonaparte, gambade férocement en Italie et en Égypte avant de revenir en France pour conduire victorieusement le coup d'État du 18 brumaire de l'an VIII (9 novembre 1799). Bolivar arrive en mai au port de Santoria, non loin du berceau de ses ancêtres en Espagne. À Madrid, il séjourne chez le marquis d'Ustaritz auprès duquel il s'initie aux arcanes (aux secrets, aux aspects cachés) de la politique, tout en appréciant de plus en plus les visites de Maria Teresa, fille du marquis del Toro, brune aux grands yeux verts à laquelle il déclare bientôt son amour. Il n'a que 17 ans ; elle, presque 19. Trop jeunes pour le mariage, selon la famille de la jeune fille.

Bonheur, malheur…

Bolivar part alors pour Paris où son admiration pour Bonaparte et pour ses idées se renforce. Il fréquente l'École normale et l'École polytechnique, revient à Madrid, prépare enfin son mariage qui a lieu le 26 mai 1802. Les jeunes époux, très amoureux, partent pour le Venezuela. Le bonheur les y attend : Simon administre ses biens, parcourt ses domaines et revient auprès de sa jeune femme qui s'épanouit dans la société toute nouvelle qu'elle fréquente, plus libre, plus ouverte que celle où elle a grandi en Espagne.

Hélas, mille fois hélas ! Maria Teresa ressent au début du mois de janvier 1803 une grande fatigue suivie de maux de tête, de nausées, de vomissements : la fièvre jaune. Elle s'alite et ne se relèvera pas. La mort l'emporte le 22 janvier.

Bolivar et Miranda

Désespéré, Simon Bolivar ne supporte plus de vivre dans les lieux où il a connu le parfait bonheur avec Maria Teresa. Il décide de repartir pour l'Europe à la fin de l'année 1803.

Il tente de dissiper sa tristesse en voyageant : l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre, l'Italie… Le 2 décembre 1804, il assiste au couronnement de Bonaparte qui devient Napoléon Ier. Est-ce à ce moment que naît en lui cette idée qui va conduire sa vie : libérer le Venezuela et toute l'Amérique du Sud de la domination espagnole ? Peut-être. La légende raconte que c'est à Rome, sur le Monte Sacro, qu'il formule auprès de son ancien précepteur le serment de délivrer son peuple de toute tutelle européenne.

Avec Miranda

Revenu à Caracas en 1807, Bolivar commence à prendre une part active dans la vie politique du pays. Il est envoyé en mission en Angleterre (l'ennemie de l'Espagne) en 1810. Il en revient avec la promesse de neutralité anglaise et le général vénézuélien en exil Miranda (1750-1816), ami des révolutionnaires français (Girondins), élevé au grade de lieutenant-général après sa conduite héroïque à la bataille de Valmy, le 20 septembre 1792 ! Miranda désire tout autant que Bolivar l'indépendance de son pays.

Contre Miranda

Les deux hommes s'entendent d'abord à merveille. Cependant, après les victoires contre les Espagnols, viennent les revers. À la suite de la campagne de Reconquista (reconquête) conduite par Domingo Monteverde (1812) au cours de laquelle les Espagnols mettent fin à la toute première

république née de l’indépendance, Miranda se rend à l’ennemi. Bolivar considère cette reddition comme une trahison et fait livrer Miranda aux Espagnols.

Simon le Libertador

Simon Bolivar poursuit alors le combat contre les Espagnols en partant de Carthagène, en Nouvelle-Grenade. Il entre en vainqueur dans Caracas en 1813, acclamé par une foule en délire, tandis que 12 jeunes filles des plus grandes familles de la ville tirent un char sur lequel il est juché, tête nue, en grand uniforme. C’est au cours de ce triomphe qu’il reçoit le titre de « Libertador » et qu’il se fait proclamer capitaine général du Venezuela. Cette proclamation se situe au début de la « Guerre à mort » (1812-1819) conduite par les forces bolivariennes contre les royalistes espagnols, et qui fut marquée par des horreurs sans nom.

Tantôt vainqueur, tantôt vaincu et en exil, Bolivar parvient cependant à entrer à Bogota en 1819, à devenir président et dictateur, et à proclamer la République de Grande-Colombie. En juin 1821, la victoire de Carabobo contre les royalistes lui livre la ville de Caracas.

« Ces gens-là ne veulent plus de nous… »

Il libère ensuite l’Équateur (Quito chute en 1822), le Pérou (1824-1825) ; le Haut-Pérou devient la Bolivie, en l’honneur de Bolivar.

Que reste-t-il à libérer, à conquérir ? Rien ! Bolivar décide alors de réunir à Panama, en 1826, un grand congrès destiné à organiser ces immenses territoires indépendants, afin qu’ils n’en fassent plus qu’un : la Grande Colombie.

Mais… La mésentente règne déjà entre la Colombie et le Pérou, le Venezuela se désolidarise de ce congrès. En 1830, Bolivar, amer, abandonne

la présidence, renonce à toute action, décide de partir en Europe. Il gagne la côte, fait halte dans le port de Santa Marta, au nord-est de Barranquilla en Colombie. À l'un de ses amis, il écrit :

> « Vous savez que j'ai eu le pouvoir pendant 20 ans et je n'en ai tiré que quelques conclusions sûres. Premièrement, l'Amérique est ingouvernable pour nous. Deuxièmement, celui qui sert une révolution laboure la mer. Troisièmement, la seule chose que l'on puisse faire en Amérique est d'émigrer. Quatrièmement, ce pays tombera infailliblement entre les mains de petits tyrans… ».

Il meurt le 17 décembre 1830, dans une hacienda de Santa Marta, après avoir prononcé ces paroles : « Partons, partons… Ces gens-là ne veulent plus de nous dans ce pays… Allons, mes enfants, portez mes bagages à bord de la frégate ! »

1822

L’horreur à Chios

Grèce

En 1821, depuis quatre siècles, les Ottomans se sont installés en Grèce. Et depuis la chute de l’Empire byzantin en 1453 à Constantinople, l’occupation du pays est quasi totale. Sauf à Chios, une île située à l’ouest de la Turquie. Une expédition maritime avait été envoyée par le pape en 1456, avec Jacques Cœur à son bord. Celui-ci, blessé et malade, y était mort le 25 novembre de cette année-là. Chios ne sera envahie par les Turcs qu’en 1566.

Riches et pauvres Grecs

L’île de Chios, au XVIe siècle, est une place commerciale importante, plaque tournante entre l’Orient et l’Occident. Les riches Grecs s’accommodent aisément de la présence turque, ce qui n’est pas le cas pour les paysans dominés et exploités par l’occupant. À la fin du XVIIIe siècle, la Révolution française donne des idées aux patriotes de toute la Grèce. La Russie, l’Angleterre, la France ne voient pas d’un mauvais œil ce réveil nationaliste, car ces trois pays, en cas de victoire grecque, gagneraient des avantages stratégiques et économiques en s’alliant avec les nouveaux

dirigeants du pays libéré. Cependant, il faut attendre 1821 pour que le mouvement de libération se déclenche.

Le siège de Tripolizza

Dans le Péloponnèse, les révolutionnaires grecs attaquent la capitale des Ottomans, Tripolizza (aujourd'hui Tripoli, en Arcadie). D'avril à septembre 1821, le siège est long, féroce et cruel. Atroce, la fin de ce siège : alors que plus de 2 000 femmes et enfants parviennent à quitter la ville après avoir payé une rançon, ils sont rattrapés peu après par les Grecs qui les massacrent tous, comme ils ont massacré les habitants de Tripolizza, s'acharnant particulièrement contre les Juifs. Le bilan de ce siège dépasse les 10 000 morts.

Tout est détruit

Sept mois plus tard, après les vaines tentatives des Grecs pour libérer Chios, les Ottomans envoient sur l'île des dizaines de milliers de soldats dont la mission est de tuer tous les Grecs qui y vivent. Le massacre dépasse l'horreur. Tout est détruit. Près de 30 000 Grecs sont tués dans d'abominables conditions, 45 000 autres sont réduits en esclavage, 20 000 parviennent à s'enfuir. L'Europe s'en émeut, des artistes s'engagent dans cette lutte pour la liberté, soit par leurs écrits (Victor Hugo), soit par leurs actions (le poète britannique Lord Byron, philhellène – amoureux de la Grèce – qui mit sa fortune au service des troupes opposées aux Ottomans à Missolonghi près de Patras, et mourut d'épuisement à 36 ans dans cette ville en 1824).

Après de nombreux autres épisodes tragiques entre Ottomans et Grecs, ceux-ci obtiennent leur indépendance le 3 février 1830, lors de la signature du protocole final du traité de Londres.

Voici le poème que Victor Hugo écrivit en 1828, poursuivant son soutien aux combattants de la liberté en Grèce :

L’enfant

« Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil.
Chio, l’île des vins, n’est plus qu’un sombre écueil,
Chio, qu’ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert. Mais non ; seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée ;
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l’onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu ? Bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux, qui du fer n’ont pas subi l’affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule ?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d’avoir ce lys, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d’Iran borde le puits sombre ?
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,
Qu’un cheval au galop met, toujours en courant,
Cent ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?
– Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles. »

Victor Hugo, *Les Orientales, 10 juin 1828*

1836

Fort Alamo

Amérique



Quand et comment le nom « Texas » apparut-il pour désigner la partie centre-sud des États-Unis ? On ne le sait pas. En revanche, la signification

du mot ne nous est pas inconnue : il vient d’une langue amérindienne, le caddo, et se traduit par « ami, allié ». Ces deux mots paisibles ont subi bien des éclipses dans l’histoire du Texas, notamment en 1836, dans un lieu aujourd’hui nommé San Antonio, au cœur duquel on peut visiter le fort Alamo…

Fort Alamo, là où lieu l’impitoyable affrontement qui dura du 23 février au 6 mars 1836 ! Examinons d’abord ce qui s’était passé en amont de ces dates, qui avait pu conduire à cette solution extrême.

Une majorité de colons américains

Depuis leur indépendance, les colonies américaines n’avaient cessé de s’étendre, cherchant de nouvelles terres à exploiter, et elles s’étaient installées sur les terres texanes appartenant aux Mexicains. Les colons arrivaient avec leur culture, leur agriculture, leurs savoir-faire et, la plupart du temps, avec leurs esclaves. C’est ainsi que le Texas fut progressivement labouré, cultivé, ensemencé, mis en valeur par des Américains de plus en plus nombreux, au point que leur nombre équivalait aux trois quarts de la population texane. Dans les années 1830, peu enclins à se fondre dans la culture locale, notamment pour ce qui concernait l’esclavage, interdit au Mexique, les colons auraient vu d’un bon œil que les terres qu’ils exploitaient fussent rattachées aux jeunes États-Unis, au moyen d’une annexion négociée en leur faveur.

Mais, consultés, les Mexicains y opposèrent un refus catégorique ! Non mais ! Se laisser amputer en douce d’une grande partie de leur toute jeune république ? Et puis quoi encore ! Le drame approche…

Davy Crokett en renfort

Que font alors les Texans ? Ils proclament leur indépendance. Tout simplement !
Le général mexicain Santa Anna est donc dépêché vers le fort Alamo où les Texans se sont installés dans une ancienne mission espagnole qu'ils ont fortifiée. Ils ont à leur tête James Bowie et William Travis, deux colons dont l'un préférerait une solution négociée alors que l'autre ne rêve que d'en découdre avec les Mexicains. C'est finalement le vieux réflexe guerrier qui l'emporte après l'échec d'une négociation : l'assaut du fort commence le 23 février. Des milliers de Mexicains entourent le lieu de retraite des Texans où se trouvent un peu plus de 200 personnes, dont le fameux Davy Crockett venu prêter main-forte à ses compatriotes.

De harcèlement au canon en assauts soudains, les Mexicains avancent et, le 6 mars, ils investissent le fort, tuant tous ses occupants avec un acharnement demeuré dans l'histoire comme un épisode effrayant de la folie furieuse de soldats sans contrôle.
Les Mexicains perdent quant à eux plus de 600 hommes.

« *Remember Alamo !* »

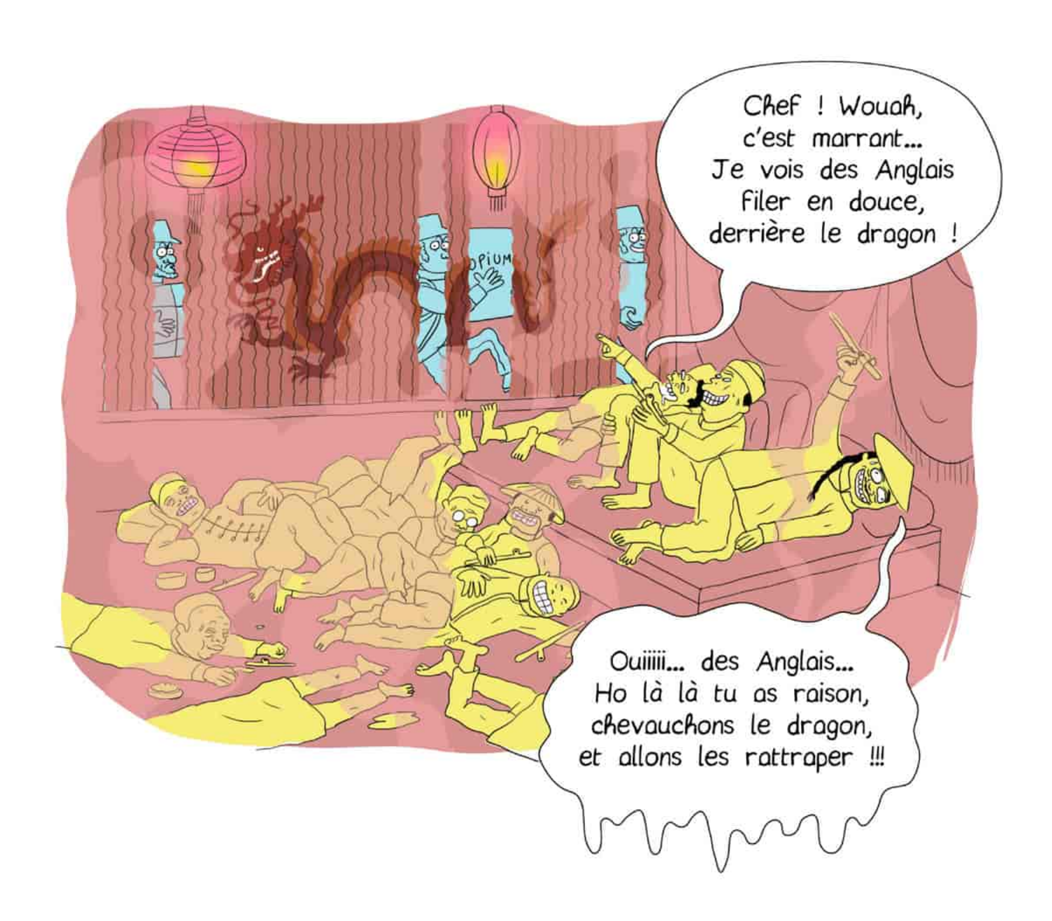
Et Davy Crockett, l'homme qui n'a jamais peur ? Il perd la vie à Fort Alamo sans que l'on sache exactement de quelle façon. La légende raconte qu'on a retrouvé son cadavre entouré de douze Mexicains, son poignard planté dans la poitrine de l'un d'eux, et son fusil « Vieille Betsy », canon vide à ses côtés ! Mensonge ou vérité ? Parions sur cette version, à douze contre un !
Que deviennent Santa Anna et ses hommes ? Ils sont attaqués à San Jacinto le 21 avril 1836 par le commandant des forces texanes, Sam Houston, au cri de « *Remember Alamo !* ». Santa Anna est fait prisonnier. Pour avoir la vie sauve, il donne l'ordre à ses hommes de quitter le Texas.

Et c’est ainsi que le Texas devint américain.

1839

La guerre de l'opium

Chine



Comment forcer l'Empire du Milieu (la Chine et son empereur) à accepter de commercer avec les Anglais qui le leur demandent et se heurtent à une fin hautaine de non-recevoir ? Eh bien, il faut les endormir ! Les endormir ?

Oui, les droguer ! Non… Mais si ! Et avec quoi ? Avec de l'opium provenant de la culture de pavot qu'il faudra intensifier en Inde ! Mais c'est imm… Non, c'est le commerce !

D'humiliantes conditions

Et c'est ce qui se passe à partir des années 1800. Les Chinois s'endorment de plus en plus dans la mollesse langoureuse que leur procure la drogue, ce qui rend fou de colère le gouverneur du port chinois de Canton qui fait brûler deux dizaines de milliers de caisses d'opium arrivées sur ses quais. Les Anglais bombardent alors Canton. Face à cette situation, l'empereur doit capituler dans d'humiliantes conditions contenues dans le traité de Nankin signé le 29 août 1842.

Les Taiping, ancêtres de Mao ?

Une deuxième guerre de l'opium va se dérouler 20 ans après, consécutive, entre autres, à la révolte des Taiping. Ceux-ci, membres du Taiping Tian Guo – le divin royaume de la paix – fondé par Hong Xiuquan qui se prend pour le frère cadet du Christ, appliquent la doctrine de leur « messie » qui comporte, entre autres, l'abolition de la propriété privée, l'égalité des sexes, la centralisation de toutes les activités, les cheveux longs au lieu de la natte traditionnelle, la peine de mort pour l'homosexualité, l'interdiction du bandage des pieds pour les femmes, le mariage par tirage au sort des célibataires de 15 à 49 ans – les dignitaires pouvant épouser 10 femmes, et le « messie » autant qu'il veut –, l'interdiction de l'alcool, du jeu, du tabac, de l'opium, etc. Certains éléments de cette liste ne sont pas sans rappeler le futur dogme maoïste…

Les « géants roux »

Le 19 mars 1853, les Taiping s'emparent de Nankin qui devient leur capitale. Leur objectif ? Remplacer l'empereur Qing qui s'est laissé dominer par les « géants roux » – les étrangers en général, et les Anglais en particulier – et restituer à la Chine son indépendance commerciale. Leur progression est fulgurante. Ils menacent même Pékin. Ils vont dominer 11 provinces des 18 que compte l'Empire du Milieu.

Mais ils commettent une erreur fatale en prévoyant pour prochaine cible Shanghai ! C'est le centre névralgique du commerce européen, le cœur battant de l'export et de l'import, le coffre-fort, le portefeuille, et l'entrepôt des Occidentaux… Non, dit l'Occident résidant là-bas, les Taiping ne passeront pas ! Peu armés, mal commandés par des chefs qui n'hésitent pas à s'entretuer, ceux-ci perdent peu à peu du terrain et disparaissent du paysage en 1864. 100 000 de ces rebelles sont passés au fil de l'épée. Leur rébellion aura coûté entre 20 et 30 millions de morts en Chine !

Le sac du Palais d'Été

Revenons à cette seconde guerre de l'opium et au traité qui la termine d'autant plus aisément que les Occidentaux apportent leur concours à la lutte contre les Taiping : cette lutte n'est pas la seule cause de ce second conflit. En effet, après avoir accordé de nouveaux privilèges commerciaux aux Européens au traité de Tianjin en 1858, les Chinois tirent au canon sur une escadre anglaise qui se rendait à Pékin pour établir des ambassades. La force navale parvient malgré tout à Pékin le 6 octobre 1859, l'empereur chinois s'enfuit, les deux palais d'été sont pillés et incendiés. La convention de Pékin met un terme à la seconde guerre de l'opium le 18 octobre 1860. Et, entre autres dispositions – dont le paiement d'indemnités aux vainqueurs et l'autorisation de remplacer par la main-d'œuvre chinoise les esclaves

affranchis dans les mines ou plantations d’Australie, des États-Unis –, le commerce de l’opium est légalisé en Chine.

1848

Le *Risorgimento*

Italie



Mazzini, Cavour, Garibaldi

Comment réaliser l'unité de l'Italie, depuis toujours morcelée ? C'est la question majeure qui traverse la « botte » au XIXe siècle. Cette question

obsède particulièrement Giuseppe Mazzini, révolutionnaire et républicain, considéré comme le père de l'unité italienne.

En 1848, l'Italie est composée, au nord, des duchés de Parme, Toscane et Modène ; au nord-ouest, du Royaume de Sardaigne, composé de Nice, Gênes, la Savoie, le Piémont et… la Sardaigne ; au sud, du Royaume des Deux-Siciles ; et au centre, des États pontificaux. La Lombardie et la Vénétie ont été annexées par l'Autriche. L'influence autrichienne conservatrice devient insupportable pour les libéraux qui veulent l'unité du pays.

Victor-Emmanuel II roi d'Italie

Camillo Cavour, homme d'État piémontais, lance l'opération du *Risorgimento* (renaissance, résurrection, unification du pays) au nord, avec l'aide de Napoléon III. Les Autrichiens sont vaincus ; la France y gagne Nice et la Savoie en 1860. Cette même année, Garibaldi (1807-1882) poursuit l'entreprise avec ses « chemises rouges », des volontaires au nombre d'un millier au départ. C'est l'« expédition des Mille » qui conquiert la Sicile et Naples. En 1861, le premier Parlement italien est réuni à Turin par Camillo Cavour qui meurt peu après, ayant eu la satisfaction de proclamer Victor-Emmanuel II roi d'Italie.

Rome capitale

Cependant, les états pontificaux résistent. Cavour disparu, Garibaldi combattant désormais en France et Manzzini toujours aussi offensif, tous les trois avaient rêvé pour capitale de l'Italie la ville éternelle : Rome. Ce sera chose faite en 1871, après une action militaire et une occupation de la ville par la troupe, le pape se retirant au Vatican. Cette action est réalisée

d’autant plus aisément que Napoléon III, battu en 1870, était le défenseur des États pontificaux.

1850

La fièvre de l’or

Amérique



C’est un petit village de 300 habitants aux États-Unis, tout près de Sacramento. Son nom : Coloma.

Le 24 janvier 1848, James Wilson Marshall (1810-1885), aventurier et charpentier né dans le New Jersey, examine tranquillement le ruisseau creusé pour alimenter le moulin à eau dont la construction lui a été commandée par John August Sutter. Sutter, un autre aventurier, un bâtisseur, celui-là !

Sutter et Marshall

Sutter avait accueilli Marshall en 1845 dans le chantier de construction de la ville qu'il rêvait de bâtir et qui s'appellerait Sutterville. Sutter, d'origine suisse, était arrivé en 1839 à New York, avait traversé les États-Unis d'est en ouest et s'était installé en Californie, possession mexicaine.

Sur les milliers d'hectares où il avait créé une sorte de paradis terrestre et agricole, il était devenu l'homme le plus riche de Californie. Paradis terrestre… Pas vraiment pour tout le monde : la condition de beaucoup d'Indiens et autres employés exploités était plutôt proche de celle de l'enfer.

Sutter en 1845 a besoin de Marshall. Il lui donne gîte, terre et bétail, à condition qu'il travaille pour lui. Il l'envoie construire une scierie à Coloma, distante d'environ 60 kilomètres de l'actuelle Sacramento – Sutterville dans le rêve de Sutter.

Un moulin à eau est d'abord construit sur le bord de la rivière. Une cinquantaine d'hommes y travaillent. Marshall décide de creuser davantage les ruisseaux d'évacuation de l'eau. Jusqu'au 24 janvier 1848…

C'est de l'or !

Ce matin-là donc, Marshall se penche sur l'eau qui coule…

Voici son témoignage :

> « J'ai ramassé un ou deux petits morceaux de pierres vaguement dorées et les ai examinées attentivement. Était-ce du sulfure de fer, très brillant

et fragile ? Était-ce de l’or, brillant, mais malléable ? Je les ai ensuite frappées entre deux roches, ces petites masses ne se brisaient pas. Il semblait qu’on pouvait en trouver en quantité… Je les ai apportées à M. Scott, l’ouvrier occupé à assembler la roue du moulin. Je lui ai dit :

– C’est de l’or !

– Non… non, ce n’est pas possible ! a répondu Scott avec des éclairs dans les yeux.

Je lui ai répondu, sûr de moi :

– Si, Scott, c’est de l’or, et il y en a beaucoup…

Et Scott est parti en courant vers le ruisseau. »

La « Nouvelle-Helvétie » ravagée

Sutter est averti et demande à Marshall de ne rien dire. Mais Marshall est bavard et informe de sa trouvaille un journaliste qui va la répercuter dans le monde entier.

La ruée vers l’or commence dans une Californie qui devient américaine par le traité de Guadeloupe Hidalgo signé le 2 février 1848 avec le Mexique.

Dès lors, les ouvriers abandonnent les chantiers de construction, les agriculteurs les terres, les commerçants leurs échoppes, les artisans leurs ateliers… Tous se ruent dans les cours d’eau, les rivières, creusent la terre, détruisent les récoltes, piochent çà et là, n’importe comment…

La « Nouvelle-Helvétie » de Sutter est envahie de partout, ravagée ! Sutter s’obstine, son rêve ne l’abandonne pas mais se transforme en cauchemar. Il se retire dans une ferme, à l’écart de la folie de l’or, mais celle-ci est incendiée.

Il se réfugie alors en Pennsylvanie où il se lance dans une bataille juridique contre la Cour Suprême des États-Unis qui conteste tous ses premiers titres

de propriété californiens. Sutter court donc le risque d'avoir vendu là-bas des terres qui ne lui appartenaient pas !

Sans avoir obtenu gain de cause, il meurt ruiné le 17 juin 1880.

1898

Fachoda

Afrique

Fachoda, c'est une petite ville, au cœur du Soudan, sur les bords du Nil Blanc. Le 18 septembre 1898, le capitaine Jean-Baptiste Marchand, qui dirige une expédition française baptisée Congo-Nil, voit arriver une armée britannique de 20 000 hommes sous les ordres du général Kitchener. Le projet de la République française est de constituer en Afrique un axe ouest-est – du Sénégal à Djibouti. Celui des Anglais consiste à installer un axe nord-sud, de l'Égypte au Cap. Et Fachoda est le point crucial – le point au centre de la croix – de ces deux volontés colonialistes. Qui va passer ? Faut-il que la France et l'Angleterre se déclarent la guerre pour Fachoda ?

Le ministre des Colonies, Delcassé, farouche partisan de la revanche contre l'Allemagne, envisage une alliance avec l'Angleterre pour récupérer l'Alsace et la Lorraine. Il décide donc de laisser l'avantage aux Anglais à Fachoda : Marchand est sommé de se retirer ! Le 21 mars 1899, les Anglais entrent en possession de la totalité du bassin du Nil ! En France, cette décision choque l'opinion, mais les passions, déchaînées par l'affaire Dreyfus, font bien vite faire passer au second plan la plus que fâcheuse reculade de Fachoda.

Les grandes inventions du XIXe siècle

1800 : la pile voltaïque

Alessandro Volta, né à Côme, en Italie, en 1745, mort dans la même ville en 1827 à l'âge de 82 ans, est un physicien italien qui invente en 1800 la pile qui porte son nom : la pile voltaïque, ancêtre de nos piles électriques.

1803 : la lithographie

Comment parvenir à graver de façon économique et en grande quantité un tracé exécuté au crayon ou à l'encre ? C'est la question que se pose Aloys Senefelder (1771-1834), copiste de musique et acteur n'ayant pas les moyens de recourir à l'imprimerie traditionnelle. Un jour, n'ayant plus de papier, il écrit avec du suif et de la cire mélangés à du noir de fumée sur une pierre qu'il plonge dans une dissolution d'eau-forte (acide nitrique). Les caractères apparaissent en léger relief. Encrés, ils peuvent reproduire le motif. Il améliore son invention, qui, en 1803 est nommée : lithographie.

1802 : la débéloire

Longtemps, le café s’est bu infusé, c’est-à-dire qu’on le mélangeait à l’eau chaude dans la tasse. En 1802, Jean-Baptiste de Belloy (1709-1808), archevêque de Paris, invente le système de la percolation du café (café obtenu avec un filtre). Il nomme l’instrument qu’il a inventé la débéloire (du nom de Belloy, bien sûr) !

1805 : l’échelle de Beaufort

24 août 1572, le massacre de la Saint-Barthélemy fait fuir hors de France beaucoup de protestants. Parmi eux, un certain Beaufort qui compte parmi sa descendance en Angleterre, Francis Beaufort (1774-1857), hydrographe, cartographe qui va créer une échelle de nombres pour mesurer la force du vent. Elle va de 0 (calme) à 12 (ouragan provoquant des dégâts catastrophiques).

1807 : le bateau à aube

En 1807, le mécanicien américain Robert Fulton construit le premier bateau à vapeur à aubes, le *Clermont*, qui assure entre New York et Albany, sur l’Hudson, une liaison commerciale régulière.

1820 : macadam et tarmac

En 1820, l’Écossais John McAdam (1756-1836) propose de rendre les routes davantage praticables par tous les temps en déposant sur le sol sec des cailloux allant de grosseur décroissante de couche en couche, jusqu’à la dernière composée de sable qui sera tassé. La route, surélevée et légèrement bombée évite ainsi les infiltrations. Ces routes étaient « macadamisées ». On leur ajoute par la suite du goudron de houille. Goudron se traduit par

« tar » en anglais, ce qui donne des routes recouvertes de « tarmacadam » – abrégé en « tarmac » pour les pistes d'aérodromes. Aujourd'hui, depuis des lustres (un lustre est égal à cinq années), le goudron a été remplacé par du bitume.

1850 : la machine à coudre

Barthélémy Thimonnier (1793-1857) en France, l'Anglais Thomas Saint en 1790, l'Allemand Balthasar Krems vers 1800, l'Autrichien Joseph Maderspeger en 1814, Elias Howe (1819-1867) aux États-Unis, tous ont participé à la naissance de la machine à coudre, avec des modèles fort différents. Il a fallu attendre 1851 pour qu'un réparateur apporte à l'une de ces machines (celle de Howe) des améliorations décisives pour que la machine à coudre moderne naisse. Et ce réparateur s'appelait Isaac Singer. Singer, la machine à coudre que nous avons tous vue chez nos mères, grands-mères ou arrière-grands-mères !

1858 : la première communication télégraphique vers l'Amérique

Un premier câble sous-marin est posé au fond de l'Atlantique, de l'Irlande à Terre-Neuve, au printemps 1858. Le 18 août, le premier message télégraphique franchit l'Atlantique à la vitesse de… six mots à la minute ! Deux mois plus tard, il tombe en panne, mais la voie des communications rapides avec le Nouveau-Monde est ouverte.

1859 : le premier geyser de pétrole aux États-Unis

Le 29 août 1859, au sud de la Pennsylvanie, un faux colonel nommé Edwin Drake, fore un vrai puits de 23 mètres de profondeur d'où sort un authentique geyser de pétrole. Ce premier puits de pétrole aux États-Unis va marquer le début de la ruée vers l'or noir. Le tout premier du genre avait été foré en Pologne cinq ans plus tôt, mais n'avait provoqué aucune fièvre de ce genre. Drake oublie de breveter son système de forage et meurt dans la pauvreté !

1885 : Pasteur,
la rage de vaincre

Le 4 juillet 1885, le petit Joseph Meister est mordu par un chien enragé, en Alsace. Sa mère, affolée, le conduit à Paris auprès de Pasteur. Louis Pasteur est né à Dole dans le Jura, le 27 décembre 1822. Professeur de chimie, il a mis au point un système de conservation des aliments par chauffage à 60 °C, en l'absence d'air, pendant quelques minutes : la pasteurisation. En 1880, il a identifié le staphylocoque. Il établit ensuite les grands principes de l'asepsie en milieu hospitalier – désinfection, stérilisation – qui font chuter le taux de mortalité consécutif aux opérations.

En 1880, il parvient à vacciner des poules contre le choléra. Le vaccin expérimental contre la rage sauve le petit Joseph. Pasteur meurt en 1895.

1888 : un pneu de douceur…

En 1888, l'Écossais John Boyd Dunlop (1840-1921), observant son fils qui se déplace sur un vélo à roues en bois, a l'idée de coller sur ces roues transmettant tous les chocs, des bandes de caoutchouc qui les atténueront. Il insuffle ensuite de l'air dans cette bande, ce qui rend beaucoup moins rude

le contact avec le sol. Le pneumatique et la chambre à air viennent de naître ! Et Dunlop le protège avec un brevet.

1890 : le sérum contre la diphtérie

Le médecin Emil von Behring (1854-1917) met au point en 1890 le sérum contre la diphtérie. C'est l'un des fondateurs de l'immunologie. Le prix Nobel de médecine lui est attribué en 1910.

1892 : le moteur à huile de Diesel

En 1892, l'ingénieur franco-allemand Rudolf Diesel met au point le moteur à combustion interne conçu pour fonctionner avec de l'huile végétale. Son invention ouvre la voie à de multiples exploitations dans tous les domaines, y compris le domaine militaire. Est-ce son projet de collaborer en ce sens avec l'Angleterre qui cause sa disparition mystérieuse sur le bateau qui le conduit d'Anvers à Londres ? Qui sait… Quoi qu'il en soit, son cadavre est retrouvé plus tard en mer. Le moteur de Diesel, quant à lui, fonctionne toujours.

1895 : les Lumière pour salles obscures

Louis et Auguste Lumière, issus d'une famille de Lyon, photographes à succès, chercheurs, inventeurs, déposent en 1895 le brevet d'une caméra qui fait office d'appareil de projection et de tireuse. Son nom ? Le cinématographe ! Leur premier film sort le 22 septembre 1895 à Lyon. Son titre : *La Sortie des usines Lumière*. Suivront : *L'Arrivée d'un train à La Ciotat*, *L'Arroseur arrosé*, *Le Déjeuner de bébé*… Le cinéma des Lumière

fait désormais partie des nourritures de l’imaginaire, c’est le dessert du rêve – mais aussi, parfois, une purée de navets !

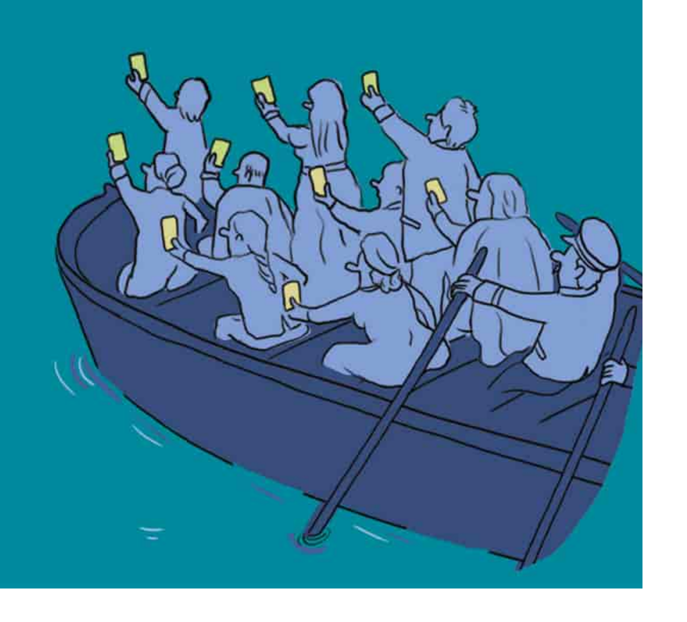
Le film *L’Arrivée d’un train à la Ciotat*, projeté en janvier 1896, provoqua un mouvement de panique dans la salle, les spectateurs croyant que le train fonçait sur eux !

1899 : l’aspirine

En 1899, le chimiste Adolf von Bayer met sur le marché de la douleur ou autres dysfonctionnements physiques l’acide acétylsalicylique, plus connu aujourd’hui sous le nom d’aspirine (curieusement, « aspirine » est l’anagramme de « parisien », on se demande pourquoi !).



Le XXe siècle



1908

L’apocalypse à Toungouska

Russie



Le 30 juin 1908, une explosion d’une puissance inouïe secoue la région de Toungouska en Sibérie, à 800 km au nord du lac Baïkal. Elle détruit

entièrement la forêt dans un cercle de 40 km de diamètre. Des dizaines de millions d’arbres disparaissent. Des incendies éclatent dans la périphérie de la zone. L’onde de choc se répercute dans un rayon de 1 500 km. Des tourbillons de cendre sont entraînés dans la haute atmosphère et provoquent des phénomènes lumineux dans la nuit. On peut y voir par instants presque comme en plein jour !

N’oubliez pas votre paracomète !

Ces phénomènes s’étendent à toute l’Europe, dont la population intriguée s’interroge : quel phénomène a pu provoquer cette apocalypse sibérienne ? Peut-elle se produire n’importe où, détruire d’un seul coup Paris ou quelque autre ville, vider quelque mer, anéantir la verte campagne ? À la première question, les scientifiques optent aujourd’hui pour cette interprétation : ce serait un noyau de comète ou un astéroïde qui se serait disloqué à une dizaine de kilomètres d’altitude, ravageant tout au-dessous de lui avec une onde de choc équivalant à celle de centaines de bombes nucléaires d’Hiroshima. Les moins scientifiques pensent à un accident d’Ovni…

Quant à la deuxième question (cette apocalypse peut-elle se produire n’importe où, n’importe quand ?), la réponse est oui ! Alors, ne sortez pas sans parapluie, ou plutôt sans paracomète…

1912

Le naufrage du *Titanic*

Angleterre



Dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, le *Titanic*, paquebot (en principe) insubmersible, effectue sa première traversée Southampton-New York. Il

heurte un iceberg et coule, provoquant la mort de 1 491 personnes sur les 2 201 passagers présents à bord. Aujourd'hui, les dernières recherches concernant les causes de ce naufrage permettent de penser qu'un incendie ayant eu lieu alors que le bateau était en chantier avait fragilisé durablement les caissons étanches, de sorte qu'ils se sont brisés.

1917

La révolution d’Octobre

Russie



Au début de l’année 1907, dans les jardins du palais de Tsarskoïe Selo, à quelque 20 kilomètres de Saint-Pétersbourg, le tsarévitch Alexis, héritier du couple impérial russe Nicolas II et Alexandra Fiedorovna, fait une chute. Sa

cuisse enfle dangereusement. La tsarine craint pour la vie de son fils. Elle fait appel à un mystérieux aventurier qu'elle a rencontré quelques années auparavant : Raspoutine ! Le lendemain, le tsarevitch est guéri ! Miracle ? Ou bien l'effet de l'ordre donné par Raspoutine : jeter les médicaments au feu, en particulier l'aspirine dont on ne connaît pas alors le pouvoir anticoagulant ? On ne sait trop, mais on devine… La tsarine va alors conserver près d'elle cet étrange mystique originaire de Sibérie, et qui prend sur elle un ascendant considérable.

La prophétie de Raspoutine

En 1914, la Russie est entrée en guerre. Raspoutine s'y était opposé, s'attirant la haine des nobles. 16 millions de Russes sont mobilisés, des paysans, absents de leurs terres. Les récoltes sont maigres. Le peuple souffre. Le tsar Nicolas II semble dépassé par la situation. Les paysans, sous le joug de grands propriétaires, demandent le partage des terres. La bourgeoisie entre en effervescence et exige un gouvernement constitutionnel. Et Raspoutine ? Le mécontentement général le désigne comme cible, des rumeurs de toutes sortes l'ayant rendu haïssable. Peu avant son assassinat, dans la nuit du 16 décembre 1916, il écrit à la tsarine :

> « Je mourrai dans des souffrances atroces. Après ma mort, mon corps n'aura point de repos. Puis tu perdras ta couronne. Toi et ton fils vous serez massacrés ainsi que toute la famille. Après, le déluge terrible passera sur la Russie. Et elle tombera entre les mains du Diable. »

La famille Romanov exécutée

Une partie de sa prophétie se réalise : il meurt dans des souffrances atroces, son corps va être enterré, puis exhumé, incinéré, la famille Romanov perd sa couronne ; et, dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918, à Iekaterinbourg,

Nicolas II, son épouse Alexandra, son fils Alexis, ses quatre filles – Anastasia 17 ans, Maria 19 ans, Tatiana, 21 ans et Olga, 22 ans –, le médecin de la famille, le domestique, la femme de chambre et le cuisinier sont assassinés par des bolcheviks.

Nicolas II abdique

Que s'est-il donc passé ? La Révolution d'octobre 1917 a changé le visage de la Russie. Pendant quatre jours de février, à Petrograd (Saint-Pétersbourg), les travailleurs, fédérés dans le parti ouvrier social-démocrate – les « bolcheviks » – ont exigé le départ de Nicolas II. Dans la nuit du 26 au 27 février, des officiers ordonnent à leurs soldats de tirer sur la foule de ces mécontents, les soldats non seulement rallient la foule, mais exécutent leurs officiers. L'assemblée législative russe, la Douma, devient alors le gouvernement provisoire. Nicolas II abdique.

Du julien au grégorien

Le calendrier utilisé par les Russes en 1917 était en retard de 13 jours sur le calendrier grégorien utilisé en Europe de l'Ouest depuis 1582 en France. Ce calendrier julien, retardataire, est responsable du nom des deux révolutions de 1917 en Russie : celle de février et celle d'octobre qui se sont déroulées, dans le calendrier grégorien, en mars et novembre.

Lénine revient de Genève

La Douma, c'est la bourgeoisie libérale. Elle décide de ne pas mettre en route les réformes tant attendues par le peuple avant la fin de la guerre qui s'éternise. C'est alors que Lénine, chef du parti bolchevik depuis 1912, et parce qu'il est contre la guerre, exilé à Genève, apprenant que Nicolas II a été renversé, revient en Russie. Les bolcheviks s'emparent du Palais d'Hiver à Petrograd, où siège le gouvernement provisoire, dans la nuit du

24 au 25 octobre 1917. Lénine confie à Trotski, son homme de confiance, le soin d'occuper tous les points stratégiques (les gares, les ponts, le central téléphonique) à l'aide de la Garde rouge, volontaires bolcheviks.

Lénine prend le pouvoir, le partage des terres est mis en route, les négociations de paix sont conduites avec l'Allemagne qui aboutit au traité de Brest-Litovsk le 15 décembre. L'armistice est signé le 3 mars 1918. Une police politique est créée tandis que Trotski met sur pied et développe l'Armée rouge.

Le pays s'enfonce alors dans une terrible guerre civile où s'opposent les bolcheviks et les monarchistes partisans d'un retour au régime tsariste, les Blancs. Cette guerre civile s'achève en 1923. Les bolcheviks sont victorieux.

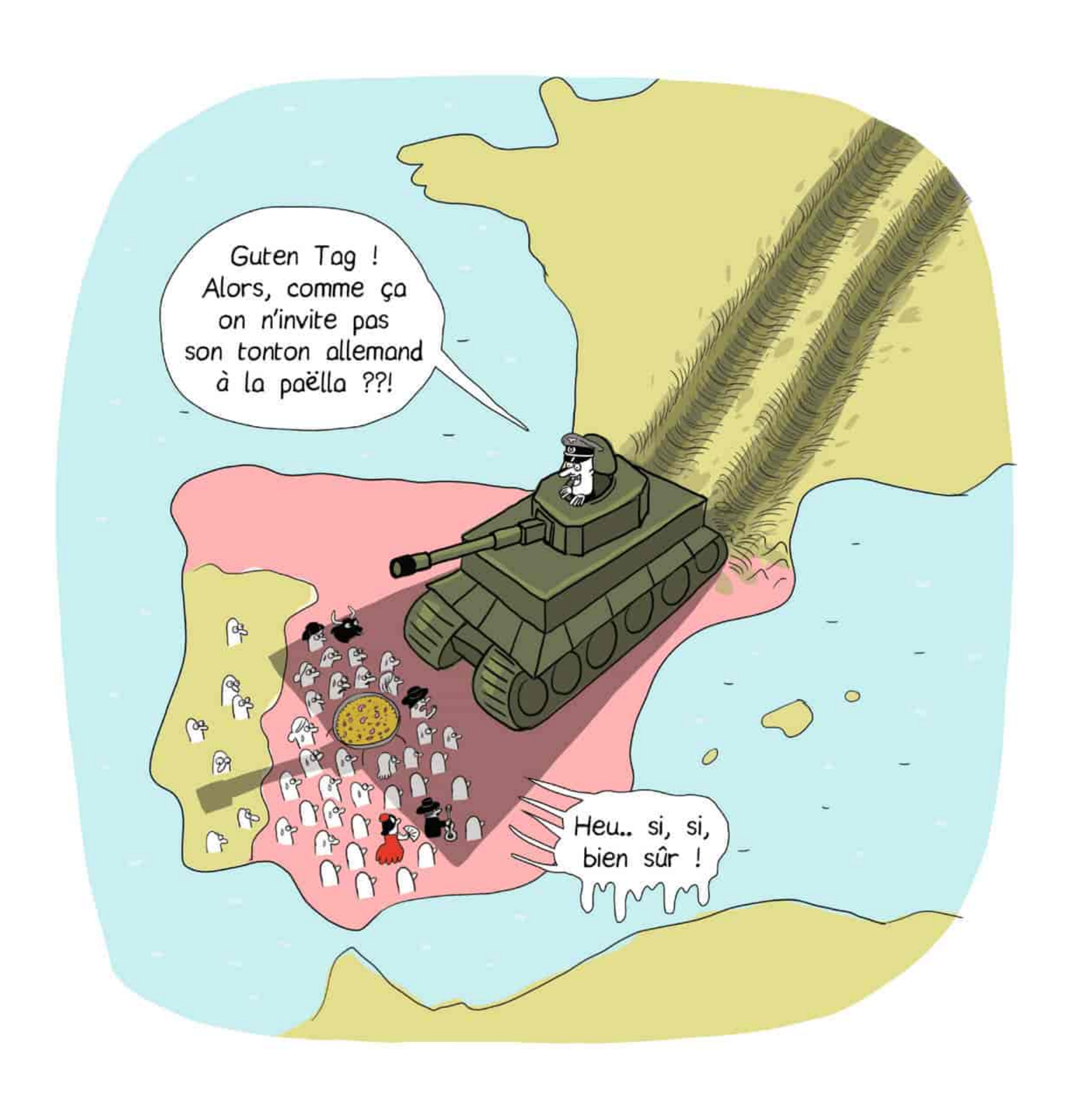
Les débuts du fascisme et du nazisme

En février 1920, Mussolini fonde le parti fasciste italien. Le 31 janvier 1933, en Allemagne, Hitler devient chancelier du Reich ; en mars, il obtient les pleins pouvoirs. Le 14 octobre 1933, l'Allemagne annonce qu'elle se retire de la SDN. Le 30 juin 1934, la « Nuit des longs couteaux » permet à Hitler d'éliminer ses adversaires ; le 2 août, après la mort du maréchal Hindenburg, il devient chef de l'État. Le 11 décembre 1937, l'Italie se retire de la SDN.

1936

La guerre

Espagne



Depuis 1931, l'Espagne est devenue une république parlementaire et démocratique. Mais elle doit faire face à l'opposition des conservateurs – grands propriétaires fonciers, cadres de l'armée et clergé catholique – qui sont hostiles aux réformes sociales et à la démocratie. En 1936, les partis républicains – socialistes, radicaux, communistes et anarchistes – se sont réunis pour former un « *frente popular* », frère de celui de France. Ce « *frente popular* » gagne les élections législatives de 1936.

Sous la direction de Franco

Les forces de l'opposition refusent leur défaite. Le 17 juillet 1936, elles organisent un soulèvement militaire sous la direction du général Franco. Hitler, le nazi, Mussolini, le fasciste italien, Salazar, le dictateur portugais, apportent leur soutien à Franco : plus de 100 000 soldats, des centaines d'avions de combat, de blindés, de canons, des tonnes de munitions et des instructeurs militaires. L'Andalousie, la Galice, les Asturies, la Navarre et la vieille Castille sont gagnées par les nationalistes. Madrid, Barcelone et le Pays basque constituent le cœur de la résistance républicaine.

La légion Condor

La guerre civile espagnole va servir aux armées allemandes et italiennes de terrain d'entraînement et d'expérimentation pour les armes et les nouvelles techniques de terreur sur les populations. Ainsi, le 26 avril 1937, les 50 appareils de la légion Condor – unité allemande chargée de répandre la terreur – expérimentent l'attaque en piqué sur la petite ville de Guernica, près de Bilbao, dans le Pays basque. Les 50 tonnes de bombes incendiaires lâchées en deux heures et demie font près de 2 000 morts parmi une population où se trouvaient de nombreux réfugiés espérant gagner la France par le train.

Finalement, la dictature franquiste va l’emporter face à des républicains qui manquent d’unité dans leur idéologie – les communistes et les anarchistes tentant mutuellement de se supprimer ! Franco maintiendra son régime jusqu’en 1975, désignant pour lui succéder le roi Juan Carlos de Bourbon.

1940

Auschwitz-Birkenau

Pologne

« Plus jamais ça ! »

Le 27 janvier 1945, l'armée soviétique découvre le camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz. 60 ans plus tard, Madame Simone Veil (1927-2017) qui y fut déportée à 16 ans, y prononce ce discours, entourée de nombreuses personnalités :

> « Le cœur serré par l'émotion, c'est à vous tous, ici rassemblés, que je m'adresse. Il y a 60 ans, les barrières électrifiées d'Auschwitz-Birkenau tombaient, et le monde découvrait avec stupeur le plus grand charnier de tous les temps. Plus d'un million et demi d'êtres humains avaient été assassinés : le plus grand nombre d'entre eux gazés dès leur arrivée, simplement parce qu'ils étaient nés Juifs. Sur la rampe, toute proche d'ici, les hommes, les femmes, les enfants, brutalement débarqués des wagons, étaient en effet sélectionnés en une seconde, sur un simple geste des médecins SS. Mengele s'était ainsi arrogé droit de vie ou de mort sur des centaines de milliers de Juifs, qui avaient été persécutés et traqués dans les coins les plus reculés de la plupart des pays du continent européen. »

Ainsi commence l'allocution prononcée par Simone Veil au nom des anciens prisonniers juifs à l'occasion de la cérémonie internationale de

commémoration du soixantième anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau par l'Armée soviétique. Cette commémoration s'ouvrit le 27 janvier 2005 ; elle commença par le sifflement et le bruit d'un train qui freine brusquement, rappelant ainsi l'arrivée des sinistres convois au camp d'extermination. La France fut représentée par le président de la République, Jacques Chirac, la Russie par Vladimir Poutine, l'Allemagne par Horst Kholer – qui demeura silencieux –, l'Italie par Silvio Berlusconi, la Suisse par Samuel Schmid, la Grande-Bretagne par Jack Straw, son ministre des Affaires étrangères, Israël par Moshe Katsav, son président, et les États-Unis par Dick Cheney, vice-président. Simone Veil, elle-même déportée à Auschwitz, a terminé ainsi son allocution :

> « Venus de tous les continents, croyants et non-croyants, nous appartenons tous à la même planète, à la communauté des hommes. Nous devons être vigilants, et la défendre non seulement contre les forces de la nature qui la menacent, mais encore davantage contre la folie des hommes. Nous, les derniers survivants, nous avons le droit, et même le devoir, de vous mettre en garde et de vous demander que le “plus jamais ça” de nos camarades devienne réalité. »

1941

L’opération Barbarossa

Allemagne

Lorsqu’on inventorie les idées d’Hitler et du nazisme, on en trouve de monstrueuses, d’inadmissibles, d’abominables, et d’autres plus stupides les unes que les autres. Par exemple celle d’avoir baptisé l’opération de juin 1941, lors de la Seconde Guerre mondiale, « Barbarossa ». Ce nom à lui seul aurait dû alerter ceux qui avaient mis sur pied ce va-tout hitlérien qui consistait à envahir l’URSS. Il fallait seulement suivre cet empereur dans l’ultime partie de sa vie pour connaître l’issue de l’affaire. En effet, le 10 juin 1190, l’empereur Frédéric Ier de Hohenstaufen, dit Frédéric Barberousse car il porte une magnifique barbe or et feu, empereur romain germanique, roi des Romains, roi d’Italie, duc de Souabe et duc d’Alsace, comte palatin de Bourgogne, décide de se baigner alors qu’il est en route, à la tête de son armée, pour rejoindre la troisième croisade (1189-1192). Il fait halte sur les bords du Selef, à Séleucie, en Cilicie, au sud de l’actuelle Turquie. Il entre dans l’eau pour se baigner et meurt sur-le-champ.

Staline désarçonné

Cette fin funeste eut dû faire réfléchir les stratèges teutons. Il n’en fut rien. Hitler décida d’envahir l’URSS malgré le traité de non-agression qu’il avait

signé avec Staline le 23 août 1939. À l'annonce de la furie de l'artillerie allemande à ses frontières et de l'invasion de son pays, Staline est désarçonné. Il comprend que les troupes hitlériennes veulent s'emparer par traîtrise de la partie européenne de l'URSS afin de s'assurer les ressources nécessaires à la poursuite du conflit.

La Shoah par balles

Trois groupes d'armées sont prévus. Le premier vers Leningrad (Saint-Pétersbourg), le deuxième vers Moscou, et le troisième vers l'Ukraine. Cette dispersion des fronts et les multiples imprévus lors de l'avance des troupes permettent aux Russes non seulement de résister mais d'épuiser les troupes allemandes victimes des rigueurs de l'hiver, et qui s'arrêtent aux portes de Moscou. Hélas, l'ignoble est en marche derrière les troupes allemandes : des Einsatzgruppen nazis raflent les Juifs et les exécutent dans des conditions atroces, cette Shoah par balles se déroule en même temps que se renforcent les camps d'extermination. L'opération Barbarossa s'achève par une défaite qui va obliger Hitler à continuer la guerre sur deux fronts, ce qu'il redoutait.

Dans le monde, de 1946 à 1962

Du 10 janvier au 14 février 1946 :

- La première assemblée générale de l'ONU se tient à Londres.
- Le 14 mai 1948, l'État d'Israël est créé, son gouvernement est assuré par Ben Gourion jusqu'en 1963.
- En Tchécoslovaquie, en février 1948, les communistes s'emparent du pouvoir avec l'appui de l'URSS.
- Le 21 septembre 1949, le République populaire de Chine est proclamée, Mao Tsé Toung en est le président, Tchang Kaï-Chek s'enfuit à Taïwan.
- De 1948 à 1962, la tension entre les deux blocs constitués par les États-Unis et l'URSS, et leurs alliés respectifs, est extrême ; c'est la première phase de ce qu'on appelle la Guerre froide.

1959

Castro bat Batista

Cuba

Colonisée au XVI[e] siècle, sa population décimée, ses cultures développées par des centaines de milliers d'esclaves noirs victimes du commerce triangulaire, l'île de Cuba a appartenu aux Espagnols, aux Anglais, aux États-Unis avant que Fidel Castro prenne en 1956 la tête d'une armée rebelle. Celle-ci parvient à renverser le dictateur Fulgencio Batista le 1[er] janvier 1959.

L'île paradisiaque

Dans un premier temps, pendant quelques mois, les relations avec les États-Unis, dont Cuba était l'île paradisiaque pour toutes sortes de trafics d'argent, se maintiennent au beau fixe. Mais dès que Fidel Castro décide les nationalisations des avoirs étrangers en général, et de l'United Fruit Company en particulier, les États-Unis se fâchent, soutiennent des opposants à Castro qui seront 1 500 à débarquer dans la Baie des Cochons à l'ouest de l'île le 17 avril 1961, avec cet objectif : renverser le pouvoir. Ce débarquement échoue.

L'embargo

Un embargo américain économique, commercial et financier est mis en place par les États-Unis le 3 février 1962. Il ne s'assouplira que 54 ans plus tard, ce qui en fait le plus long embargo de l'époque contemporaine. Comment Cuba survit-elle à cet embargo ? Son économie est soutenue par l'URSS (qui en 1962 y avait installé ses missiles, cause d'une grave crise internationale) jusqu'en 1990. Mais après l'éclatement du bloc soviétique, les exportations, de sucre entre autres, vers l'URSS sont interrompues et l'île connaît de graves difficultés. L'assouplissement des relations avec les États-Unis depuis quelques années, la bonne santé du tourisme, permettent d'espérer des jours meilleurs.

1963

Kennedy assassiné

États-Unis

John Kennedy, 35e président des États-Unis, est assassiné le 22 novembre 1963 à Dallas, au Texas. Lee Harvey Oswald, l'assassin présumé, est arrêté peu de temps après, mais il est abattu deux jours plus tard par Jack Ruby qui s'était fait passer pour un journaliste au moment du transfert d'Oswald en prison. Ruby est condamné à mort dans un premier temps, mais sa peine est commuée en détention criminelle à perpétuité. Il meurt d'un cancer en 1967, pendant son deuxième procès. En septembre 1964, la commission Warren – commission d'enquête sur l'assassinat de Kennedy, désignée par Lyndon B. Johnson, le vice-président – avait conclu à la seule culpabilité d'Oswald, écartant la thèse d'un complot.

Dans le monde, de 1961 à 1973

- En 1961 est construit, à Berlin, un mur qui sépare la zone est, capitale de la RDA, de la zone ouest, rattachée à la RFA.
- Le 11 octobre 1962 s'ouvre à Rome le concile Vatican II.
- En août 1964, les États-Unis s'engagent massivement dans la guerre du Vietnam.
- Le 4 avril 1968, le leader noir Martin Luther King est assassiné ; le 5 novembre de la même année, Richard Nixon est élu président des États-Unis.
- Le 11 septembre 1973, un coup d'État renverse et tue le président Salvador Allende au Chili, le général Pinochet prend le pouvoir.

1966

La révolution culturelle

Chine



Le 18 août 1966, les étudiants chinois convergent par millions vers la place Tian'anmen. Ils brandissent le « Petit livre rouge » où sont consignées les pensées du Grand Timonier : Mao Zedong. Celui-ci, pour reprendre le contrôle du parti communiste, s'appuie sur une jeunesse qu'il transforme en « gardes rouges » qui répètent à l'envi : « Toute rébellion est juste. » Cette

phrase va justifier le pire : les gardes rouges sillonnent le pays, torturent, tuent les élites, les intellectuels et tout ce qui rappelle la culture traditionnelle chinoise et occidentale. Cette « révolution culturelle » va faire près de 5 millions de victimes. Elle ne se termine qu'à la mort de Mao en 1976. De 1958 à 1961, il avait échoué dans le « Grand Bond en avant » de son pays qui devait propulser l'économie vers des sommets. De 1966 à 1976, à ce Bond en avant raté s'ajoute un grand bond en arrière.

Dans le monde, de 1980 à 1993

Le 4 novembre 1980, Ronald Reagan devient président des États-Unis, il succède à Jimmy Carter.

Le 31 octobre 1984, le Premier ministre indien Indira Gandhi est assassiné.

En novembre 1989, le mur de Berlin est détruit, c'est la chute du régime communiste.

Le 3 novembre 1992, Bill Clinton devient le 42e président des États-Unis, il est réélu en 1996.

En 1994, d'avril à juillet, au Rwanda, des extrémistes hutus massacrent les Tutsis.

En décembre 2000, George W. Bush est élu président des États-Unis, son père George H. W. Bush avait occupé cette fonction de 1989 à 1993.

2001

Attentat à New York

États-Unis

11 septembre 2001

Qui ne se souvient du lieu précis où il se trouvait ce jour-là, et même des mots qu'il était en train de prononcer, ou de la pensée distraite qui l'occupait lorsque tomba cette terrifiante nouvelle : deux avions ont percuté les tours jumelles ?

Les avions dans les tours

Il est à peine 15 heures en France, 9 heures à New York ce mardi 11 septembre 2001. Dans le ciel de Manhattan, l'avion assurant la liaison Boston-Los Angeles – un Boeing 767 d'American Airlines – survole les gratte-ciel, se dirige vers le World Trade Center. Les témoins le voient qui fonce tout droit sur la tour nord qu'il percute, pénètre, avant d'exploser, séparant les derniers étages de toute possibilité d'évacuation. Déjà, tous les passagers de l'avion sont morts, ainsi que les occupants des étages dévastés. Moins de 20 minutes plus tard, un avion identique assurant la même liaison pour United Airlines amorce un virage au-dessus de New York, au terme duquel il s'encastre dans la tour sud.

3 000 victimes

Entre-temps, un Boeing 757 d’American Airlines qui avait décollé de Dulles à destination de Los Angeles, s’écrase sur le Pentagone, le ministère américain de la Défense.

Presque à la même heure, un quatrième avion – Boeing 757 d’United Airlines –, parti de New York pour San Francisco, s’écrase près de Pittsburgh en Pennsylvanie. Les avions transportaient 276 passagers et membres d’équipage. Le monde entier est consterné par la tragédie que vivent les États-Unis, par cet attentat abominable qui va provoquer la mort de 3 000 personnes dans des conditions atroces. Le 13 septembre, Colin Powell désigne officiellement le milliardaire islamiste d’origine saoudienne Oussama Ben Laden, réfugié en Afghanistan à la tête de son réseau Al-Qaida, comme le principal suspect de la vague d’attentats. La « croisade contre les forces du mal, afin d’éradiquer le démon du terrorisme » engagée alors par George W. Bush conduira l’armée américaine en Irak.

Deux immenses bassins

La reconstruction du site comprend un mémorial qui se situe à l’emplacement des tours jumelles. Ouvert au public le 11 septembre 2011, 10 ans après la tragédie, il est composé de deux immenses bassins de forme carrée sur les parois desquels sont inscrit les noms de toutes les victimes de cet attentat et coule de l’eau qui s’en va dans un puits situé au centre et dont on ne voit pas le fond. Ces bassins sont entourés de 400 chênes. Une nouvelle gare, l’Oculus, est entrée en fonction en 2016. On découvre aussi l’impressionnante tour One World Trade Center dont l’antenne atteint la hauteur symbolique de 1 776 pieds (541 m), ce qui rappelle l’année de la Déclaration d’indépendance des États-Unis (le 4 juillet 1776). D’autres gratte-ciel ont été construits, dont le Three World Trade Center inauguré en

2018, en attendant de nouvelles constructions prévues dans les années à venir.